38e Année. N° 19.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er OCTOBRE 1931

		Pages.
rre de Nolhac .	*La Nuit de Pie XII*	481
ert de Traz. . .	*A la Poursuite du Vent.* — I.	490
lie Hotson	*Lettres perdues de Shelley à Harriet.* . .	518
is Hautecœur. .	*Formes méditerranéennes.* — II.	564
de Gramont . . .	*Une Passion malheureuse*	592
ques Chardonne.	*Claire* (fin)	619
nard Grasset . .	*Lettre à l'auteur de Claire*	651
n Kochnitzky . .	*Fiume, ou la dernière Croisade.* — I. .	657
Colonel B. Favre.	*Révolutions chinoises et sociétés secrètes.*	679
Albert-Petit. . .	*Les Livres d'histoire*	698
n Allary.	*La Crise de la Livre.*	712

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Une Politique du Blé

(2e article)

par le Comte de FELS

Judith

par JEAN GIRAUDOUX

La Retraite au Désert

par GEORGES MANUE

Souvenirs sur Joffre et Clemenceau

par le Général MORDACQ

Le Roman anglais contemporai

par DESMOND MAC CARTHY

Le Tunnel de Gibraltar

par GUILLAUME GRANDIDIER

LA NUIT DE PIE XII

I

Dans cette nuit d'été romain sèche et brûlante, S. S. Pie XII veillait comme d'habitude dans son grand cabinet de travail. Les hautes fenêtres ouvertes sur la ville laissaient entrer un air étouffant. Le vieillard sentait venir la fatigue et ses paupières s'alourdissaient de sommeil...

***

Il allait être minuit. Le camérier de service entra, les traits bouleversés et annonça la nouvelle : le Duce venait d'être assassiné.

Le Pape ferma son livre, se leva, et, les bras croisés sur la robe blanche, parut s'absorber. L'homme qui disparaissait avait été tour à tour l'ami, puis l'adversaire de l'Église et méritait une double prière. Puis les yeux du Pontife interrogèrent : « Où? Comment? Par qui? » Mais l'événement tragique restait sans détails; le téléphone n'avait transmis que trois mots et l'appareil ne répondait plus.

Pie XII regarda la Ville. Les monts Albains semblaient suspendus sur l'horizon. Un mince rayon de lune errant sur les coupoles, laissait à l'illumination quotidienne tout son éclat. Mais un silence singulier avait arrêté la rumeur nocturne : on devinait les cafés abandonnés, les rues désertes en un

instant, les dernières devantures des magasins hâtivement closes. Brusquement, et toutes à la fois, les lumières sur les sept collines s'éteignirent; les courants électriques étaient coupés. Le Pape songea à la terreur qui s'abattit sur Rome, le jour de la mort de César.

Des détonations successives rompirent le silence et presque en même temps trois gerbes de flamme jaillirent sur la cité. On distinguait les foyers d'incendie. — C'est, dit le jeune prêtre, le ministère de l'Intérieur, le Central des communications, et sans doute le Palais de Venise. — On voyait, en effet, des reflets rouges sur les marbres du monument de Victor-Emmanuel qui domine le Capitole.

Bientôt le Quirinal flamba : la Révolution était maîtresse de Rome.

Un bruit de pas et de paroles remplissait l'antichambre. Le cardinal-secrétaire d'État parut avec le gouverneur de la cité vaticane et quelques prélats. Au même instant une balle, tirée de la place Saint-Pierre, siffla par une fenêtre, et alla s'aplatir sur le plafond. « C'est un avertissement », dit le gouverneur, « l'émeute n'est pas loin ».

Une troupe venait par le Borgo, vociférant des refrains depuis longtemps oubliés, et l'on voyait des groupes portant des torches se former sur la place et envahir les colonnades.

Le cardinal parlait à Pie XII à voix basse, comme pour vaincre une hésitation. — « Votre Sainteté ne se doit pas seulement à nous, disait-il, c'est au monde qu'appartiennent sa vie et la liberté de sa parole ». — « L'heure du sacrifice est venue. Tout est prêt », ajouta-t-il.

Le pape consulta du regard le grand crucifix pendu au mur. — Partons, dit-il.

II

Le Saint-Père en soutanelle noire avait pris la tête du groupe. Il descendit les degrés, traversa la cour Saint-Damase, et par l'escalier de marbre atteignit la porte de bronze. Les gardes suisses qui la barricadaient se tournèrent vers lui, et l'accla-

mation de ces jeunes hommes couvrit un instant les menaces du dehors, réclamant une dernière bénédiction.

La porte venait d'être ébranlée d'un coup violent qui se répercuta longuement dans les galeries. Sans hâte, le pape entra dans Saint-Pierre par le passage intérieur où le rejoignait tout le Vatican réveillé.

Dans l'immense nef pleine de nuit, aucun bruit ne parvenait plus. Les lampes du tombeau des Apôtres faisaient les seuls points de lumière. Pie XII s'agenouilla longtemps dans le lieu sacré et l'on ne pouvait savoir quel enseignement il recevait des pontifes ensevelis dans la crypte, martyrs et confesseurs de la Foi, longue chaîne dont il était le dernier anneau. Toute une prière silencieuse des siècles s'élevait autour de lui, et des fastueux monuments de la Basilique semblait sortir, à cette heure décisive, le conseil de la grande humilité.

Quelques instants après, au poste de l'aviation, les habitants de la cité vaticane étaient réunis. Le Pape annonça que le pilote serait de retour le jour même. Il embrassa les cardinaux, étendit la main sur les vieux serviteurs en larmes, puis il prit le bras du cardinal-secrétaire d'État et les deux vieillards entrèrent ensemble dans la carlingue.

Le moteur ronfla et, s'élevant dans le ciel de Rome, l'avion traça son chemin parmi les étoiles.

III

Il était quatre heures de l'après-midi. Dans son beau cabinet de l'Hôtel de Ville, M. le maire d'Avignon s'épongeait le front, fatigué d'avoir expédié par une chaleur si lourde tant d'affaires courantes qu'il eût préféré laisser courir.

Les bouteilles de bière achevaient de se vider parmi les dossiers, et bien qu'il fût en bras de chemise pour avoir frais, le magistrat songeait qu'une bonne ville impose de pesants devoirs à son élu.

Il se laissait glisser doucement vers une sieste réparatrice, quand l'huissier frappa. Deux curés, à l'accent étranger, étaient à la porte et insistaient pour être reçus. Le maire n'est pas « pour les curés », bien qu'il n'appartienne qu'au parti

socialiste-révolutionnaire, le plus modéré d'Avignon, mais il est courtois pour les étrangers. Il secoua sa pipe, remit son veston et offrit un siège aux deux soutanes qui entraient.

Un des prêtres était de petite taille; il s'assit sans mot dire avec une majesté singulière. L'autre, grand et vigoureux sous ses cheveux blancs, prit la parole sans embarras : « Monsieur le Maire, dit-il, S. S. le Pape Pie XII se rend à votre invitation. Les circonstances l'ont obligée à quitter Rome et elle accepte avec reconnaissance l'hospitalité que vous lui offrez dans le palais d'Avignon.

— Quelle invitation, monsieur l'Abbé? — dit le maire, — — je ne comprends pas l'allusion.

L'étranger tira d'un portefeuille une vieille coupure de journal et la tendit au maire, qui lut à haute voix :

« Quand le Saint-Père le voudra, quand il en aura assez de vivre dans le pays de la dictature et de la tyrannie, qu'il revienne faire un tour dans le Comtat; nous lui offrons avec plaisir de l'installer à l'ancien palais des papes, les rouges de chez nous se réjouiront de lui faire bon accueil. » Au bas de l'article était sa propre signature.

— C'est exact, — dit-il, — j'avais oublié cette galéjade.

— Je n'entends pas ce mot, — dit le prêtre, — mais je sais que les Provençaux sont gens de parole et qu'ils ont le respect de l'infortune.

— Puisqu'il en est ainsi, — répondit le maire, — nous ferons honneur à notre promesse. Je vais prévenir le conservateur du palais, il vous attendra dans une heure et pourra sans doute donner satisfaction au désir de Monsieur...

Il se leva, ne sachant comment achever sa phrase et s'inclina, hésitant, devant celui qui n'avait point parlé.

Ayant congédié ces étranges visiteurs, il téléphona au conservateur : « Je vous envoie deux vieux fous qui n'ont pas l'air méchant; si vous ne pouvez vous en débarrasser, gardez-les au palais cette nuit. »

Mais, quand il sortit sur le cours, les journaux de Marseille criaient leur dernière édition. Il y trouva, en gros caractères, une information qui lui donna à réfléchir :

« On télégraphie de Turin, où se trouve le roi d'Italie, que de graves événements ont dû se passer à Rome. Le Duce

aurait été assassiné. Les détails manquent. Toutes les communications téléphoniques et aériennes sont interrompues avec la capitale. »

— Diable, — se dit le maire, — me voilà une grosse affaire sur les bras.

IV

On fit peu d'attention, dans les rues d'Avignon, aux deux prêtres qui demandèrent à un passant le chemin de l'archevêché. On ne sut pas ce qui se dit dans le salon de Monseigneur pendant l'heure qu'ils y passèrent; et on ne remarqua pas davantage leur arrivée au palais au moment où en sortaient les derniers visiteurs de la journée.

Le Dr Colombe n'est pas seulement l'historien savant du monument confié à sa garde, c'est aussi un animateur qui sait rêver. La nouvelle des journaux venait d'ouvrir devant lui le songe qu'il avait souvent formé : recevoir la visite du Pape.

Quand les deux prêtres se présentèrent à lui, il ne fit aucune difficulté à les reconnaître et se mit aux ordres du Souverain Pontife.

— Nous voulons, — dit celui-ci, — avant d'accepter l'hospitalité de Mgr l'Archevêque, faire honneur à l'appel qui nous a été adressé jadis au nom du peuple d'Avignon. Nous passerons cette nuit, si vous le voulez bien, sous le toit de nos vénérés prédécesseurs.

Le conservateur décrocha son trousseau de clés et conduisit le pape par les vastes salles désertes. Il indiquait en chemin les degrés et les passages qui pourraient le conduire, s'il le souhaitait, à la Tour des Anges, à la Bibliothèque, à la Chapelle Saint-Jean.

— J'offre à Votre Sainteté, — dit-il enfin, — la chambre de Clément VI et de Jean XXII. C'est la plus petite de nos salles et la moins incommode. Je vais y faire dresser deux lits de camp, le Saint-Père sera parfaitement tranquille, et nul bruit n'empêchera son repos.

Les visiteurs regardaient avec étonnement les scènes profanes de chasse qui couvrent les murs.

— Ces peintures sont de nos plus précieux trésors, — dit le docteur — Elles faisaient le décor des audiences privées. Les souvenirs qui se pressent dans cette pièce nous la rendent particulièrement chère.

Le Pape sourit et s'approcha de la fenêtre.

Le jour tombant empourprait les centaines de toits qui se pressent sous les hautes murailles. Une lumière d'or couvrait la Provence; le pape étendit les bras comme pour embrasser le beau pays et murmura : « Le vicaire du Christ est chez lui partout où il retrouve ses enfants. La Papauté n'est jamais en exil. »

V

Avignon n'oubliera jamais les semaines de ce séjour. Ce peuple qui ne s'étonne de rien trouvait naturel que le Pontife fût revenu.

Dès le premier matin, à l'aurore, tous les clochers du diocèse sonnèrent le grand carillon, et les gens de l'autre côté du Rhône demandaient quelle fête inattendue mettait en liesse le pays de Mistral.

Alors commença dans notre Midi la série des pèlerinages. Les paroisses arrivaient de la montagne ou de la mer, en carrioles, en autos, et le plus souvent à pied dans la poussière blanche, menées par des prêtres exubérants qui semaient l'enthousiasme sur les chemins. L'archevêché ne désemplissait pas de ces visiteurs rustiques, qui apportaient des yeux extasiés et des médailles à bénir.

Ce fut une ruée de tout le pays, le jour où l'on sut que Pie XII donnerait la bénédiction apostolique du haut du rocher des Doms. La veille, cinquante mille personnes couchèrent sur les pavés, à la belle étoile. Qui n'a pas vu cette fête-là n'a rien vu. Les montées, les places, les fenêtres regorgeaient de monde. La ville était vêtue d'oriflammes jaune et blanc des échoppes à la cime des tours.

Pendant la cérémonie, tambourins et galoubets accompagnèrent les cantiques et les oreilles du Pape entendirent pour une fois plus de provençal que de latin. Puis la robe blanche et

les évêques redescendirent dans les rues, engloutis dans une foule tumultueuse et bon enfant. Les pénitents noirs, blancs et gris bousculaient sans malice le conseil municipal. Comme ce n'était pas procession, mais cortège, le maire pouvait sans violer ses arrêtés y prendre part. Réjoui de la bonne aventure de sa ville, il se flattait de l'avoir provoquée.

D'ailleurs, plus de partis en Avignon. Les cœurs redevenaient papalins et les plus mécréants, pour s'en excuser, fredonnaient, au café, les couplets familiers de l'antique chanson du bon Clément V. On parlait même d'aménager définitivement le vieux palais et les millions à dépenser dansaient dans l'imagination des architectes.

Ce fut plus sérieux, quelques jours après, quand on vit arriver les cardinaux français et étrangers. Lorsque Poznan, Cologne et Westminster furent présents, Pie XII tint un consistoire.

Les affaires de l'Église en avaient grand besoin. Celles de l'Italie donnaient de l'espoir, les provinces fidèles à la Maison de Savoie se groupaient contre les républiques soviétiques proclamées un peu partout.

L'armée préparait la marche sur Rome, le royaume ne périrait pas : mais le retour du pape au Vatican semblait impossible. La destruction achevait l'œuvre du pillage. On disait lacérées les fresques de Raphaël épargnées jadis par les lansquenets de Charles-Quint. Les archives mêmes étaient détruites, brûlées ou jetées dans le Tibre. Toute une histoire disparaissait avec elles et s'écroulait dans le passé.

Le gouvernement de Paris n'était pas sans embarras. Le Pape l'avait remercié de l'hospitalité française, sans dire mot de ses intentions. L'effervescence religieuse du Midi, que les préfets avaient déclarée « un feu de paille », commençait à les inquiéter. Influencerait-elle les élections prochaines? On pouvait le craindre. Du moins, aucune interpellation aux Chambres n'était à redouter : l'habitude alors était prise de les convoquer rarement, ce qui permettait de gouverner. Le ministère dépêcha en Avignon le meilleur diplomate de la République.

Ce fut le Président en personne. Méridional comme tant

d'autres, esprit averti et franc-maçon désabusé, il vint saluer avec déférence celui que la presse unanime nommait « la plus haute puissance morale du monde ». La visite à l'archevêché fut rendue à la préfecture et dura fort longtemps. On en apprit seulement que le pontife recevait des invitations pressantes à se rendre en Amérique, où plusieurs États de l'Union offraient des installations dignes de l'Église romaine. Pie XII refusait les installations, mais acceptait de passer l'Océan.

Le Conseil des ministres respira : La République n'était plus en péril! Et le seul changement qui marqua pour le Président le retour de son voyage fut qu'on le vit quelquefois, le dimanche, aux messes basses de la Madeleine.

VI

Le jour où le dreadnought qui venait le chercher quitta la côte d'Amérique, Pie XII franchit le pont d'Avignon et traversa le Languedoc. Les paroisses, de clocher en clocher, sonnaient le passage des autos et le pape s'arrêtait au seuil des églises pour bénir les enfants. Dans la Montagne Noire, catholiques et protestants bordaient les deux côtés du chemin, les uns le chapelet au poing, les autres offrant des fleurs.

A Toulouse, la grand'messe pontificale, célébrée à Saint-Sernin, fut un événement. Pie XII voulut faire au sanctuaire de Lourdes la visite pieuse que cinq papes avaient si longtemps désirée; autour de la grotte des miracles, cent mille hommes lui crièrent leur fidélité. Aux deux versants des Pyrénées, le pays basque témoigna la sienne par les arcs de feuillage dressés à l'entrée des bourgs.

Le pape se dirigea vers Saint-Jacques de Compostelle en suivant la route des pèlerins du Moyen âge toute jalonnée encore de ses calvaires et de ses chapelles. Des provinces entières le regardaient passer à genoux. Il attendit dans l'illustre monastère, auprès des reliques de l'apôtre, que le vaisseau annoncé fût ancré à la Corogne.

Sur les ponts étagés du navire de fer, les équipages vêtus de blanc étaient en parade. Aux coups de canon, aux vivats

de la rive, se mêlaient les hurrah solennels des Anglo-Saxons, à l'heure où le pavillon étoilé emportait l'Église vers de nouvelles destinées...

***

Au petit matin, quand s'éveillèrent les cloches de Saint-Pierre, S. S. Pie XII fit demander des nouvelles au Palais de Venise. Le Duce, en parfaite santé, venait de monter à cheval pour sa promenade quotidienne.

PIERRE DE NOLHAC,
de l'Académie Française.

A LA POURSUITE DU VENT

PROLOGUE

LETTRE DE PATRICIA RUSSELL A MICHELLE TADROS

Londres.

Ma chérie,

La grande nouvelle que ma dernière lettre vous laissait entendre, vous l'avez devinée, n'est-ce pas? Mais pourquoi ne pas m'avoir écrit ce que vous en pensiez? Eh bien, oui, j'épouse Basil Fairfield. Je ne saurais vous expliquer combien je suis heureuse, les mots me sembleraient tous insuffisants.

J'aimerais tant vous parler de ces événements imprévus, survenus si peu de temps après notre séparation. Hélas, Alexandrie est bien loin. J'irai vous voir, avec Basil. Comme c'est triste que notre bonne amitié, à la pension d'Ouchy, ne puisse plus s'exprimer que par lettre!

Pour que mon bonheur soit complet, il me faudrait apprendre que vous vous mariez, vous aussi. Certes, je n'ai pas oublié vos théories sur le mariage, ni vos avertissements. Et je me sens même un peu coupable d'être si vite infidèle à tout ce que nous avons pensé ensemble.

Écrivez-moi vite. Voulez-vous que je vous envoie sa photo? Nous nous marions le 28 avril.

Affectueusement,

PAT.

NOUVELLE LETTRE DE PATRICIA A MICHELLE

Pourquoi ce silence? Chérie, êtes-vous malade? Je serais désolée de vous avoir fait de la peine, vous à qui je dois tant. J'étais si craintive en arrivant à la pension Meylan-Jaccard, et vous m'avez

si vite consolée. Je ne pouvais me passer de vous, ni vous de moi, je crois. Comme c'est loin, tout de même!

Il faut absolument que vous fassiez la connaissance de Basil. Je lui parle beaucoup de vous. Il vous appelle « l'amie égyptienne ».

Chérie, écrivez-moi. M'avez-vous oubliée?

PAT.

LETTRE DE MICHELLE A PATRICIA

Alexandrie.

Vous savez bien que je ne vous oublierai jamais. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas écrit avant de vous décider? Maintenant vous n'avez plus besoin de moi.

Je vous félicite de votre mariage, quoiqu'il m'enlève ma seule amie. Je vous embrasse, si toutefois votre fiancé le permet.

MICHELLE

LETTRE DE PATRICIA A MICHELLE

Chérie,

Que le temps passe! Fiançailles, lune de miel, et puis cette existence si amusante de femme mariée. Nous avons des amis très gais. Basil a été nommé à une place importante dans la Compagnie de navigation dont mon oncle est président. Aujourd'hui, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : depuis quinze jours, je suis mère d'un petit garçon. Il s'appelle Ralph. C'est le plus joli bébé qu'on ait jamais vu. Tout le monde le dit. Alors je suis bien obligée de le croire. Il est couché dans son berceau, à côté de moi, tandis que je vous écris : il me suffit de tourner la tête, je le regarde, et mon cœur se dilate. Ralph, c'est ce qu'il y a de mieux au monde.

Je suis heureuse et je vous embrasse,

PAT.

I

L'auto l'ayant déposé avec ses valises à Sussex Square, Basil Fairfield mit la clef dans sa porte avec la satisfaction d'un homme heureux de rentrer chez lui. Après le trajet terriblement secoué de Paris à Calais, la brume et le froid de la mer, la bousculade de Victoria Station, l'encombrement nocturne de Londres, ses lumières dures, quel plaisir de retrouver sa maison paisible et bien chauffée, John, en jaquette, qui lui prenait son chapeau et son manteau de voyage, les deux femmes de chambre en bonnet blanc qui saluaient son retour!

— Madame est en haut. Elle baigne le petit.

Basil monta trois étages d'un pas alerte, poussa une porte en proférant une exclamation de bonne humeur. L'air tiède sentait le savon et le vinaigre de toilette. Agenouillée devant une baignoire, Patricia épongeait avec un soin méticuleux un gros garçon de deux ans environ, tandis que la nurse, debout et reculée de deux pas, toute droite, tenait une serviette éponge qu'elle venait de chauffer.

— Bonsoir, — répondit Pat sans se retourner. — Ne me dérangez pas, je vous en prie.

Elle avait une expression préoccupée, et une mèche de ses cheveux dorés était tombée en travers de son front. Basil se permit tout de même de donner une caresse à son fils qui agitait dans l'eau ses petites mains aux doigts écartés.

— N'est-ce pas qu'il fait bien les vagues? — dit Patricia avec admiration.

Non seulement il faisait bien les vagues, mais encore, malgré les tendres protestations de sa mère, il trépignait, reniflait, et projetait autour de lui avec enthousiasme des éclaboussures. Basil enleva un ours en peluche qui se prélassait d'un air stupide dans un fauteuil, s'y installa à sa place, étendit ses longues jambes, et s'écria :

— Vous êtes comme toutes les mères, persuadée que votre fils est un prodige.

— Darling, darling, tiens-toi tranquille une minute, je t'en prie, sans cela je ne pourrai pas enlever le savon de tes oreilles.

Patricia tenait à baigner son fils elle-même chaque soir, par sentiment de son devoir maternel, pour obéir quotidiennement à des rites précis et détaillés, mais surtout pour le plaisir sensuel de le tripoter. Toutefois son amusement était un peu gâté par la désapprobation silencieuse de la nurse, qu'elle ne voulait pas avoir l'air de remarquer, et qu'elle cherchait à désarmer à force de zèle et d'adresse. Malheureusement le petit, tout à coup, commença à crier.

— Devinez, — fit Basil d'un air sournois, — la surprenante rencontre que j'ai faite à Paris.

Les cris du jeune Ralph devinrent des hurlements. Peut-être du savon lui était-il entré dans les yeux. Sa mère, désolée,

le souleva, et l'on vit paraître au-dessus de la baignoire une sorte de dieu marin, ruisselant, avec un gros ventre, des genoux roses, et des poings crispés sur le visage.

— Une rencontre qui, vraiment, vous étonnera...

La nurse, avec un soupir, tendit la serviette à Patricia, qui, sans la regarder et dissimulant son dépit, en enveloppa l'enfant.

— Voilà, voilà... Ne crie plus, mon chéri, c'est fini.

Les cris, passe encore. Mais ce qui était pénible, c'était de se savoir toujours jugée de haut, et tacitement taxée d'amateur, en sorte que peut-être Ralph soupçonnait-il que Nurse l'emportait sur sa mère par sa compétence.

— Voyons, Ralph... On ne se laisse pas aller comme cela. Souviens-toi que tu es un homme.

Les hurlements s'étaient changés en sanglots. Il n'avait plus mal, mais il cherchait à apitoyer. Pour la première fois depuis que Basil était entré dans la chambre, Patricia se tourna vers lui :

— C'est votre faute aussi. Pourquoi venir nous déranger pendant que je le baigne? D'habitude, il ne pleure jamais.

Sans se rendre compte que cette affirmation était destinée à la haute personne revêche et réticente, mais si capable, qui continuait à se taire, Basil se disculpa :

— C'est que je voulais vous raconter tout de suite...

— Cher Basil, quand je m'occupe de Ralph, je me moque de vos récits de voyage.

Elle assit le bébé sur une petite chaise blanche, s'agenouilla et lui frotta les pieds avec douceur. Alors, calmé subitement, il commença à gazouiller. Elle se penchait, les yeux brillants, puis, cédant à un désir brusque, l'embrassait d'un geste goulu, comme pour se nourrir. Ensuite elle se rejetait en arrière et le contemplait avec une expression de bonheur presque étonné. Elle ne se souciait plus du tout qu'on la surveillât. Au discours insensé que tenait son enfant, elle répondait par des mots qu'elle fabriquait pour lui et des rires absurdes.

Sans perdre, lui non plus, sa bonne humeur, Basil descendit à l'étage au-dessous pour s'habiller avant le dîner. Parce que sa femme avait refusé de l'entendre il se disait que sa sur-

prise serait d'autant plus forte, et il s'en réjouissait d'avance.

Basil était un garçon solide et droit, de haute taille, aux gestes simples et rares. Les regards tranquilles de ses yeux bruns ne décelait aucune inquiétude. Il s'amusait volontiers de petites choses, il goûtait ce qui pouvait rassurer et réconforter, il aimait rendre les gens heureux autour de lui, et il jouissait de sa santé, de son équilibre et de sa vigueur.

Descendu à la salle à manger, il trouva son beau-frère Vincent qui venait, une fois par semaine, dîner chez eux.

— Eh bien, vieux type!

Maigre, le visage à la fois très jeune et ravagé, Vincent, qui ne parlait pour ainsi dire jamais, se borna à faire un petit signe affectueux de la main. Basil, après avoir allumé une cigarette, ne put se tenir de reprendre :

— Figurez-vous! Vous savez, l'amie d'Alexandrie que Pat avait rencontrée, comme petite jeune fille, dans un pensionnat d'Ouchy? Pat vous en a sûrement parlé. Elles s'adoraient, paraît-il, et puis se sont perdues de vue. Pat a été assez peinée de l'indifférence que lui a témoignée son amie depuis son mariage. Eh bien...

Patricia entra dans la salle à manger, en retard selon son habitude. Son visage transformé ne montrait plus l'expression attentive de tout à l'heure, mais avait repris son air habituel de distraction. Elle plaisait et irritait à la fois par cette apparence rêveuse : on pouvait croire que son âme vagabonde vivait ailleurs, dans un monde enchanté où l'on eût aimé la rejoindre. Seul Ralph avait le pouvoir de la ramener à terre et de fixer son esprit flottant.

— Bonsoir, Vincent, — fit-elle. — Mettons-nous à table, je meurs de faim.

— Pat, — s'écria Basil, — avant-hier, tout à fait par hasard, j'ai rencontré votre fameuse Michelle!

La jeune femme posa sa cuiller et, les sourcils levés, regarda son mari sans le voir. Elle ne paraissait pas avoir compris.

— Oui, votre amie Michelle Tadros, je l'ai retrouvée. Une bonne surprise, n'est-ce pas?

Vincent, selon son habitude, ne dit rien. Pat demeura silencieuse.

— Quelle curieuse créature, — reprit Basil comme s'il était

pressé de donner cours à toutes les réflexions que lui avait inspirées cette rencontre. — Comment avez-vous pu devenir si bonnes amies? Vous vous ressemblez si peu. Imaginez, Vincent, une personne brune, l'air buté, et même assez méchant. On dirait qu'elle relève de maladie.

Il hésita dans son récit. Il aurait voulu peindre à ses interlocuteurs cette petite créature mobile, bizarre, méfiante, sarcastique, avec ses yeux noirs qui allaient sans cesse d'une personne à l'autre, ses lèvres sinueuses et frémissantes, son air provocant, soudain replié. Mais les mots, les comparaisons lui manquaient. Il n'avait pas assez d'imagination pour interpréter un être humain et le faire vivre dans un récit.

Il se tourna vers sa femme, un peu agacé qu'elle ne redescendît pas sur terre pour donner son avis. Et il poursuivit, avec une volubilité qui ne lui était pas habituelle :

— Comme je ne savais pas que faire de ma soirée, Quesnay m'avait conseillé d'aller au théâtre, puis de le rejoindre dans une boîte de Montmartre où il serait avec des amis. Je me suis beaucoup ennuyé à la pièce, qui était sans doute pleine de mots d'esprit mais que je ne comprenais pas. Les Parisiens sont trop spirituels pour moi. Et puis l'adultère m'assomme. Aussi je me sentais de très mauvaise humeur en allant retrouver Quesnay. Il était dans un groupe de gens assez bruyants. Quand on présente, je n'entends jamais les noms. Pour échapper à leurs conversations, je danse avec une jeune fille de la bande. Elle dansait très bien, et je préférais ne pas parler. Mais elle me questionne, et sur un ton qui finit par m'intriguer.

Emporté par son bavardage, vraiment imprévu, Basil s'adressa à son beau-frère :

— Vous me demanderez : quel ton? Un ton de juge d'instruction, soupçonneux et dur. Parfois elle haussait les épaules. Je n'aime pas qu'on m'interroge; j'ai fini par lui dire : « On dirait que vous tenez à me connaître. » Elle m'a répondu : « Mais je sais qui vous êtes, et depuis longtemps. »

— Mangez donc, — fit Pat, — on attend pour desservir.

Basil repoussa son assiette à moitié pleine et reprit :

— Alors je lui ai demandé : « Qui êtes-vous donc? » Elle

m'a regardé avec une expression de défi et m'a dit son nom.

— Inutile de repasser, — dit Patricia au domestique.

— Naturellement, je n'ai plus voulu la quitter de toute la soirée. Je suis allé la voir le lendemain. Elle habite à Passy, avenue Mozart, avec sa mère. Je lui ai dit combien vous regrettiez de ne plus la voir, combien vous seriez heureuse...

— Pourquoi lui avez-vous dit cela?

— Pourquoi? Mais parce que vous-même...

— Oui, il y a deux ou trois ans... Mais le temps a passé... J'ai bien changé. Elle aussi, sans doute.

Basil appréhenda soudain d'avoir fait un excès de zèle. Pourtant il lui était arrivé souvent d'arranger des choses qui n'allaient pas et de raccommoder des gens qui ne se voyaient plus : peut-être son optimisme chronique lui venait-il en partie de cette conviction obscure qu'il collaborait avec la Providence pour faire le bonheur des autres, rien qu'en s'occupant de leurs affaires. Entêté dans son dessein, il continua :

— Je ne crois pas qu'elle ait changé. Elle m'a beaucoup questionné sur vous, sur notre existence.

Basil, un peu étonné tout de même d'avoir tant parlé, mais aboutissant enfin à l'essentiel, ajouta :

— Je l'ai vivement engagée à venir vous voir.

Pat secoua sa tête aux cheveux dorés et répondit :

— Elle ne viendra pas. Sûrement pas.

Basil hésita :

— A vrai dire, elle a écarté ma suggestion. Mais si je la revois, et il n'y a pas de raison que je ne lui fasse pas une visite la semaine prochaine, puisque je retourne à Paris, je lui en reparlerai. Je la déciderai, vous verrez.

Pat eut une expression moqueuse :

— Le jour où vous déciderez Michelle à faire quelque chose, cher Basil, c'est qu'elle le voudra bien.

— Mais enfin vous seriez contente de la revoir, n'est-ce pas?

Cette amie, naguère si tendrement chérie, comme elle semblait lointaine à Patricia! Tout, d'ailleurs, lui apparaissait vague, sans consistance et sans portée. Elle n'avait aucune mémoire : ses souvenirs s'estompaient très vite, elle brouillait les choses, et trouvait un plaisir confus dans cette incohérence. Elle

vivait chaque heure isolée, à égale distance du passé et de l'avenir. De là son air d'être perpétuellement entraînée à la dérive, dispersée à la surface des choses.

Elle se leva pour laisser les deux hommes fumer et boire. Et alors son esprit se concentra, ses yeux perdirent leur rêveuse distraction, et elle dit, avec une expression de bonheur retrouvé :

— Je monte voir si Ralph est tranquille.

II

Dans le petit salon, attenant à sa chambre, qui donnait sur la rue de Rivoli, au second étage de l'hôtel, Basil achevait une discussion d'affaires avec Quesnay. Quesnay, qui appartenait à leur bureau de Paris, était entré avec souplesse dans les vues de ses patrons de Londres. Leur projet de truster certaines compagnies de navigation de second ordre, l'intéressait particulièrement, et, sous ses airs de plaisanter toujours, il poursuivait avec habileté des desseins personnels.

Il referma son dossier, refusa une cigarette — « Merci, je préfère mon affreux Caporal » — et considéra Basil d'un air malin. Il le jugeait lent et appliqué, alors qu'il s'estimait fin et rapide. Cette supériorité qu'il s'accordait lui rendait d'ailleurs Fairfield sympathique. Il avait gardé de la guerre, où il les avait vus à l'œuvre, l'idée que les Anglais étaient « idiots mais magnifiques ». Obligé de reconnaître leur puissance et leur richesse, il rétablissait l'équilibre en leur parlant avec un sans-gêne familier.

Basil ne comprenait pas toujours ces intentions, dont il ne sentait que longtemps après la piqûre. Il se défendait au moyen d'un humour que l'autre ne comprenait pas davantage.

— Vous sortez, ce soir? — demanda Quesnay.

— Oh, les boîtes de Montmartre, c'est toujours la même chose!

— Plaignez-vous donc! Ne vous ai-je pas fait rencontrer, la semaine dernière, les Tadros? Vous ne vouliez plus les quitter.

— Puisque vous les connaissez si bien, dites-moi donc qui sont ces gens-là.

— La mère, une Française, veuve d'un Syrien établi à Alexandrie. Après la mort de son mari, elle est revenue ici. Elle a dû être bien, cette femme-là.

— Mais, mon cher Quesnay, vous n'êtes plus assez jeune pour vous intéresser à des dames mûres.

Quesnay le regarda d'un air interdit, puis, dupe de cette apparente candeur, protesta :

— Dites donc, je m'occupe de la fille, pas de la mère.

— Toujours des histoires de femmes!

Basil s'en voulut d'avoir prononcé ces derniers mots sur un ton presque de moraliste, qui jurait avec sa bonhomie précédente. Il ne pouvait s'empêcher de croire que tous les Français étaient des coureurs : la satisfaction de Quesnay l'irrita comme une preuve nouvelle de leur vanité de séducteur. Quesnay, lui, était heureux dès qu'il avait scandalisé Fairfield. Il le croyait prude par austérité; en réalité c'était plutôt par précaution, par crainte instinctive des excès, peut-être brutaux, auxquels il se laisserait aller.

— Vous savez, — reprit Quesnay en affectant l'air connaisseur, — elle a quelque chose de particulier, cette petite. Elle me déroute complètement. On croit la saisir, elle échappe.

— Comment, un insuccès?

— Ma foi, — continua Quesnay, — je vaudrais mieux pour elle que l'un de ces étonnants personnages qui gravitent autour de la mère, mais louchent du côté de la fille. J'ai mes défauts, mais je suis discret, très gai et moins mufle que les petits camarades. Elle aurait tort de ne pas m'écouter.

— Vous l'épouseriez?

— Ah non, bigre! Je ne me marierai pas dans ce monde-là. Qu'est-ce que dirait ma pauvre mère? J'ai dîné l'autre jour chez eux : un vague Levantin, un Grec nommé Zafirino, je crois, et puis un de vos compatriotes, Mortimer, un de ces vieux Anglais de la Côte d'Azur, dont la tenue couvre probablement des vices effroyables... Rien que des hommes. Chacun avait l'air d'être chez lui, nous buvions sec, et madame Tadros riait aux anges. Je crois que je n'ai pas perdu mon temps.

« Quelle assurance! » songea Basil. Dès qu'il arrivait à Paris, aux premiers contacts de la rue, il était frappé, et irrité, du ton péremptoire des gens. Ils parlaient haut, se mettaient en avant, se dévoilaient sans vergogne. Et il se plaignait de leur bavardage, de leurs gestes trop expressifs, de leur complaisance pour eux-mêmes, sans s'apercevoir qu'il enviait leur facilité d'élocution, leur absence de contrainte. Par contraste, il se sentait rigide et secret, embarrassé de pudeurs et même d'absurdes hontes, séparé de ses instincts par une quantité de préjugés et de défenses.

Tout de même, il finit par interrompre la description goguenarde que son interlocuteur faisait de son dîner.

— Et Michelle Tadros, que disait-elle?

— Rien, ou presque rien. Parfois elle jetait sur un des convives un regard courroucé ou méprisant. Je vous le répète, elle est difficile à déchiffrer. La mère, elle, se lit à cœur ouvert, Ce qui m'amuse, ce sont les avances qu'elle me fait. Devine-t-elle mes intentions, veut-elle m'encourager?

— Vous croyez qu'elle vous préfère aux autres?

— J'ai cette fatuité!

Basil s'était levé et approché de la fenêtre. Sous ses yeux, s'étendaient les Tuileries où les premières pousses mettaient à travers les branches noires une nuée verte, d'un vert délicat. Un bassin brillait doucement comme un miroir rond déposé entre les statues. Basil regarda plus loin l'Obélisque, la montée des Champs-Élysées, et soudain prit un parti :

— Nous n'avons pas fini notre travail, — dit-il sur un ton sec en revenant à sa table.

— Mes histoires vous ennuient! — s'écria Quesnay d'un air malin.

— Du tout, du tout. Mais il me reste encore à vous communiquer une décision de Londres à votre sujet.

Quesnay prit une nouvelle cigarette et attendit avec confiance la bonne nouvelle qui le concernait. Malheureusement il s'agissait d'un voyage d'étude et de contrôle à faire dans l'Amérique du Sud. Une absence de deux mois. Sa déception fut vive. Il protesta qu'il n'avait jamais rempli ce genre de missions, qui étaient réservées à des agents plus âgés.

— Vous ferez admirablement l'affaire. D'ailleurs, — ajouta

sournoisement Basil, — ce serait bien la première fois que vous ne réussiriez pas une entreprise. Partez donc pour l'Amérique, mon cher.

— Mais quand?

— Mais tout de suite. Il y a un bateau vendredi. C'est même urgent, car cette tournée est décidée depuis quelque temps déjà, et il ne faut plus tarder davantage. Je vous expliquerai demain le détail.

— Fairfield, — fit Quesnay, — je vous demande comme un service sinon de me dispenser de ce voyage, du moins de le retarder. J'ai besoin d'être à Paris.

— Impossible. Il faut vous embarquer. J'aurais dû vous en parler dès mon arrivée, mais nous avons parlé de tant de choses! La Direction est catégorique.

Quand Quesnay fut parti, Basil demanda Londres au téléphone. Et quand il eut la communication avec le bureau, il demanda Walker et le prévint que, pour l'inspection en Amérique du Sud, il renonçait à lui. « J'ai réfléchi que vous avez beaucoup à faire en ce moment, et qu'il serait fâcheux de vous déranger. J'envoie à votre place quelqu'un de Paris. »

***

Madame Tadros posait avec d'autant plus de soin les cartes de sa patience qu'elle se croyait sur le point de la gagner. Avec de l'attention et un peu de chance, elle aboutirait.

Ses mains potelées étaient chargées de bagues. Un peu forte, ce qui la navrait, elle avait une figure ronde et mutine qui n'était ni de son âge ni de l'époque. Malgré ses cheveux coupés très court, son type, faussement dix-huitième, la datait.

Elle sursauta : Michelle venait d'ouvrir brusquement la porte et de crier :

— Maman, j'ai mon diplôme!

— Ton diplôme?

La jeune fille referma la porte, arracha son chapeau de sa tête, le jeta au hasard, envoya une serviette de cuir le rejoindre, et releva le front avec une joie enfantine.

— Il faut que je t'avoue tout aujourd'hui. Depuis des mois je prends des cours de sténo-dactylographie. Ce n'est pas drôle. Des exercices, des exercices! Mais je viens de passer mon examen. Trois cents mots à la minute. Première sur cent concurrentes!

Madame Tadros regarda sa fille sans rien dire. Puis, au lieu de la féliciter, elle lui demanda :

— Pourquoi m'as-tu caché cela?

— Pour te faire une surprise, — répondit Michelle en haussant les épaules.

Sa joie était déjà tombée. L'autre reprit ses cartes, les lèvres pincées, et continua sa patience. Elle craignait, maintenant, de la perdre.

— Eh bien, — reprit sa fille avec défi, — tu ne me félicites pas?

Le joli visage fané de madame Tadros revêtit une expression de méfiance et de dureté qui le vieillissait.

— A quoi va-t-il te servir, ton diplôme de sténo-dactylographe?

— A gagner ma vie! — s'écria Michelle sur un ton mordant.

Cette fois, madame Tadros laissa tomber ses cartes de saisissement et se tourna tout entière vers sa fille.

— Gagner ta vie? Veux-tu me quitter? Trouves-tu que je ne te fais pas une existence assez confortable, ni assez libre? Ma parole, je voudrais savoir de quoi tu te plains. Et puis gagne-t-on sa vie en tapant à la machine?

La colère la faisait presque balbutier. Peut-être aussi faisait-elle semblant d'être en colère. Puisque l'occasion s'en présentait, il fallait la saisir, si inopinée fût-elle, et pousser sa fille à bout afin qu'elle s'expliquât. Elle en avait assez de ces perpétuelles énigmes. Aussi reprit-elle, en faisant trembler sa voix d'une émotion qui pourrait, à son gré, devenir de la fureur ou de l'attendrissement :

— Ainsi donc, sous tes airs mystérieux, sous tes façons dédaigneuses, voilà ce que tu rêves : devenir une dactylo. Te rends-tu compte de la médiocrité d'une pareille ambition? Que t'importe, pourvu que tu puisses te singulariser, en faire à ta tête! Demander conseil à sa mère, c'est vieux jeu

n'est-ce pas? Mais je ne suis pas ta dupe. Je vois clairement que tu cherches à échapper à notre milieu.

— Oh, « notre milieu »! Des gens de rencontre.

— Je te défends de parler ainsi de nos amis.

— Ce ne sont pas mes amis.

— Ce sont les miens. Qu'est-ce que tu leur reproches? Depuis cinq ans, nous menons une existence de voyage : nous avons des relations d'hôtel. C'est parfaitement normal. Maintenant que nous sommes à Paris, nous allons nous établir, nous faire une situation.

Son irritation véritable l'emporta sur sa colère affectée, et elle se mit à parler moins pour sa fille que pour elle-même :

— Vas-tu détruire mon ouvrage? Je ne le permettrai pas. Surtout au moment où je vais enfin réussir. Tu sais bien où nous en étions après la mort de ton père : ruinées... Heureusement je n'ai pas perdu la tête, j'ai cherché et j'ai trouvé des appuis. Mais que de difficultés! On nous enviait tant, à Alexandrie, à cause de notre belle situation, de notre luxe, hein, te rappelles-tu quel luxe? Les femmes surtout m'en voulaient. C'est que, pendant des années, je les avais toutes éclipsées. Tu étais à Ouchy alors, dans ton pensionnat dont tu refusais de revenir.

— Ah, — murmura Michelle, — pourquoi en suis-je revenue?

— Si j'avais accepté en pleurant la catastrophe, si je m'étais mise dactylographe, où en serions-nous? Mais j'ai tenu le coup. J'ai remué ciel et terre. Parce que la pauvreté, je la connaissais déjà et à aucun prix je ne voulais y retomber. Avant mon mariage...

— Mais oui, maman, je sais, tu étais modiste.

— Je n'en ai jamais rougi. Mais je ne tenais pas à le redevenir. Qui donc a su se débrouiller, qui t'a amenée en France, qui t'assure du confort et une existence agréable? C'est moi. Alors, pourquoi ces mines dégoûtées? Et pourquoi aussi ces airs superbes, cet orgueil de vouloir gagner sa vie? Laisse-moi la gagner pour deux...

Madame Tadros s'arrêta, avec le sentiment que sa fille ne l'écoutait pas. Que de fois elle s'était heurtée, avec agacement et aussi avec méfiance, à ce caractère renfermé, presque sau-

vage, trop semblable à celui de son mari! Ah, Tadros, il l'avait aimée à la passion, avec des coups de tête, des accès de colère. Il l'avait épousée, enlevée à son petit magasin, imposée à force de réceptions fastueuses, d'intrigues, de menaces même. Malgré ses brutalités, et sans jamais avoir l'air de le contredire, elle l'avait menée à sa guise, adroite et égoïste. Qu'il était jaloux, cet homme basané, parti de rien, avide de tout, mais principalement de cette créature blanche et fine, encore plus rusée que lui! Puis elle avait retrouvé chez sa fille la même avidité haletante, mêlée de cruauté et de désespoir, la même violence, à laquelle s'ajoutaient sa propre ingéniosité, sa propre coquetterie d'autrefois. C'était lui et c'était elle-même qui parlaient par la voix de Michelle, au point parfois qu'elle en était bouleversée, comme en face d'un double, en face d'un revenant.

Michelle regardait sa mère avec un demi-sourire. Quelquefois elle lui en voulait franchement, pour toutes sortes de raisons; quelquefois elle se sentait incapable de la prendre au sérieux. Sa sentimentalité presque faubourienne, qui ressortait sous ses roueries, sa facilité, son goût des gentillesses, sa gourmandise, autant de traits étrangers à cette jeune fille résolue, entêtée, exclusive et rancunière. Elle aussi voulut mettre son interlocutrice au pied du mur.

— Eh bien, — fit-elle, — si je te demandais un conseil, lequel me donnerais-tu?

— Tu le sais bien. Il n'y a rien que je souhaite autant que ton mariage. Même en un temps comme le nôtre, qui réclame pour nous toutes les libertés, le mariage est la vraie carrière de la femme.

— Mais avec qui, maman? C'est précisément parce que je ne trouve pas d'épouseur que je cherche à me rendre indépendante.

— Tu préfères être dactylo, à quatre cents francs par mois : l'autobus, les gants qui sentent la benzine, les familiarités du patron.

— Personne n'a jamais été familier avec moi. Tu entends. Personne, personne...

Madame Tadros soupira. Cette intransigeance la désolait. Michelle devina sa pensée et y répondit, avec férocité :

— Ce n'est pas qu'on n'ait pas essayé. L'autre jour, encore, ton affreux Zafirino.

— Allons donc, ce vieil ami.

— Parfaitement, ce vieil ami, en me ramenant en taxi, tout à coup, à ma grande stupeur... Car enfin, je croyais... Rassure-toi, cela n'a pas été long, et il m'a suffi d'éclater de rire pour le rendre inoffensif...

— Michelle, dit sa mère d'un ton douloureux, mais sans se fâcher pour ne pas envenimer cet entretien difficile, tu me fais beaucoup de peine.

— Je veux vivre pour moi. Voilà. Les hommes me font horreur.

Madame Tadros sursauta. Et puis elle secoua mélancoliquement la tête. Dire du mal des hommes, quel enfantillage!

— Il est permis de leur en vouloir, — ne put-elle s'empêcher d'ajouter, — mais alors je ne comprends pas qu'on n'essaie pas au moins de les utiliser, ou même, plus simplement, de les punir.

Mais là elle retombait dans des complications sentimentales du siècle dernier. Michelle, en bougonnant, répliqua :

— J'aime mieux les ignorer.

Dire que c'était sa fille qui parlait ainsi! Madame Tadros fut tirée de sa lamentation intérieure par la femme de chambre qui venait déposer sur une console une grande corbeille de fleurs enveloppée de papier de soie. Il y avait une carte.

Madame Tadros se leva, défit le papier : des roses magnifiques apparurent, éclairant le médiocre salon. Elle prit l'enveloppe, attendit que la femme de chambre fût sortie, et dit, en dissimulant son triomphe :

— Eh bien, il me semble que tu calomnies Quesnay. C'est presque une corbeille de fiancé.

Mais, sitôt la suscription vérifiée, elle s'écria :

— Tiens, c'est pour moi!

Elle tira la carte et lut :

— Basil Fairfield... Le trouves-tu douteux, celui-là?

Michelle prit la carte, la déchira :

— Un imbécile comme les autres.

***

Le lendemain Basil se présenta chez les Tadros, où il fut accueilli par Michelle avec un accent railleur :

— Pas de chance, ma mère est sortie. Vous l'avez gâtée. Mais je lui dirai que vous êtes venu, et elle vous téléphonera.

Bien éloigné de comprendre son ironie, il répondit avec tranquillité :

— Non, c'est à vous que je voudrais parler.

Michelle eut une telle expression de dédain que le sourire de Basil s'éteignit.

— Il me semblait, — fit-elle, — que nous nous étions dit, l'autre soir, tout ce que nous avions à nous dire.

— Oh, nous nous sommes bornés aux banalités fatales quand on vient seulement de faire connaissance!

— Je pensais que cela suffisait.

— Mais non, — reprit Basil en s'éclaircissant la voix. — Si je me permets de vous rendre visite, ce n'est pas pour vous parler de vous ou de moi. C'est ma femme qui...

Tête baissée, la jeune fille attendait et ne l'aidait pas. Il continua :

— Je lui ai raconté notre rencontre. Elle a été très contente d'avoir de vos nouvelles.

Michelle dévisagea par en dessous ce grand garçon aux larges épaules, si calme, si éloigné de toute émotion, et elle ressentit pour lui non pas le mépris que lui inspiraient les hôtes habituels de sa mère, mais une antipathie mêlée de crainte. Peut-être parce qu'elle voyait bien qu'elle ne pouvait pas le mépriser. Peut-être parce qu'il avait une façon inattendue d'intervenir dans sa vie, en invoquant de chers souvenirs qui lui conféraient, à son insu, une sorte d'impunité.

— N'exagérons rien, — fit-elle d'une voix sourde. — J'ai connu autrefois votre femme, et les circonstances nous ont séparée. Puis je rencontre son mari. Voilà tout. Que voulez-vous que je vous dise de plus?

— A moi rien, bien entendu. Mais je suis certain que vous regretteriez de faire de la peine à une amie.

— Je n'ai fait de peine à personne, que je sache.

Basil sourit un peu, il était content d'être venu, d'insister,

car il se voyait sur le point de dissiper un malentendu. Les malentendus répugnaient à sa nature franche.

— Si, — dit-il, — vous avez fait de la peine en ne répondant pas aux lettres.

Elle crispa les lèvres pour ne pas laisser cours à tant de rancunes accumulées, auxquelles il venait, sans le savoir, de rendre la vie et l'amertume. Lui, qui était la cause ou du moins l'occasion principale de son silence, de son refus d'autrefois, c'était lui qui venait lui tenir un tel langage! Non, elle ne dirait rien. Si souvent déjà ses révoltes s'étaient tues dans la conviction désolée qu'il était impossible de les traduire, de les faire comprendre. D'ailleurs, son irritation fut submergée par la joie sournoise d'apprendre qu'elle avait fait de la peine à celle qui l'avait abandonnée. Comment le mieux savoir, comment se l'entendre dire au travers de cet homme?

— Votre femme, — dit-elle lentement, — n'avait plus besoin de moi. Elle se mariait, elle était heureuse. Je présume qu'elle l'est toujours. Vous avez un enfant, n'est-ce pas? Alors? Notre amitié de pensionnaires, c'est une histoire finie.

Basil la crut indifférente et regretta de s'être embarqué dans cette conversation. Mais elle voulait qu'il continuât. Aussi ajouta-t-elle :

— Et puis nous avons vécu depuis lors éloignées l'une de l'autre. Elle en Angleterre, moi en Égypte et en France. Elle ne vient pas à Paris. Écrire est insuffisant.

— Eh bien, venez à Londres, comme je vous l'ai déjà demandé, — s'écria Basil.

— Non, non.

— Mais si. Nous avons toute la place nécessaire, venez passer une quinzaine de jours, chez nous.

— On dirait, — fit Michelle avec ironie, — que vous tenez vraiment beaucoup à ma présence.

— Moi, certes. Mais surtout Patricia.

— Patricia...

C'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Jusque-là elle avait dit « votre femme », avec une intonation cérémonieuse.

— En êtes-vous sûr? — murmura-t-elle, presque attendrie.

Rassuré, Basil recommença à sourire en montrant ses

dents. Il souhaitait qu'elle acceptât parce que ce serait plus simple, parce qu'on sortirait ainsi de ces complications qu'il flairait sans les saisir. Il s'écria avec gaieté, et d'autant plus vite qu'il savait bien qu'il exagérait :

— Patricia a paru d'abord surprise, et même un peu fâchée, je ne sais pourquoi, que nous ayons fait connaissance.

Il cherchait instinctivement à se glisser dans le débat, de façon à attirer sur lui l'attention de Michelle, mais celle-ci demanda :

— Vous m'avez dit que Pat vous avait quelquefois parlé de moi?

— Souvent.

Elle parut lutter contre une consigne à laquelle elle se devait d'obéir, puis, tout de même, avec précaution :

— Qu'est-ce qu'elle vous disait?

Il hésita, à son tour, et craignit de paraître indiscret :

— Eh bien, elle m'a raconté combien vous aviez été gentille pour elle à Ouchy...

— Et puis?

— Et puis que vous jouiez très bien au tennis. Mieux qu'elle. Que vous étiez souvent assez impertinente en classe...

Quoi, dans les souvenirs de Pat, elle ne subsistait qu'à cet état de puérile image? Ou bien était-ce ce personnage interposé qui arrêtait la lumière? Elle aurait voulu l'écarter, voir derrière lui l'être dont il était le messager.

— Dites-moi, — demanda-t-elle soudain, — Pat vous a-t-elle parlé de notre pacte? Du volume de Keats? De la date du 12 mai?

Basil secoua la tête avec étonnement. Non, il ne savait rien de tout cela. De quoi s'agissait-il? Mais Michelle secoua la tête à son tour. Il demeurerait en dehors des secrets que Pat n'avait pas trahis. Ah, Pat, plus fidèle qu'elle ne l'avait pensé! Elle éprouva une brusque envie d'entendre de sa bouche ce qu'il était bien incapable de comprendre.

— A-t-elle beaucoup changé? Est-elle devenue une personne sérieuse, importante?

— Non, — répondit-il avec bonne humeur. — Elle aime sortir, voir des gens. Ce qui ne l'empêche pas de tenir très bien sa maison. Quand je rentre, je la trouve souvent plongée

dans des comptes. Mais elle ferme ses livres parce qu'elle a peur d'être ennuyeuse.

Michelle frissonna : elle ne connaissait pas cette maîtresse de maison-là, elle ne connaissait qu'une enfant insouciante, et qui jouait parfois à être triste afin d'être consolée, pour rire ensuite de plus belle.

— Mais elle a toujours son regard absent, n'est-ce pas? cet air de tomber de la lune et de vous découvrir pour la première fois?

Pendant une seconde Pat fut entre eux et, au lieu de se regarder, ils la virent avec ses jolis cheveux d'un blond doré, ses cils bien dessinés sur ses yeux légèrement saillants et vagues, sa grâce distraite. Elle les séparait, et elle les unissait. Sans elle ils n'auraient rien eu à se dire.

Ensuite Basil essaya de nouveau de reprendre un rôle personnel dans cette aventure. D'un ton pénétré, il dit :

— Je vous remercie d'avoir été si bonne pour elle naguère...

Naturellement c'était, pour lui, une période lointaine, finie, celle où il n'avait pas encore paru. Mais il estimait convenable de rendre hommage à ceux qui avaient préparé l'heureuse époque actuelle. Michelle s'éveilla du trouble auquel elle s'abandonnait, elle dévisagea ce ravisseur, ce maître, cet ennemi, et jeta :

— Ne me remerciez pas. Je ne l'ai pas fait pour vous. Pas même pour elle, peut-être.

Décontenancé par sa brusque âpreté, Basil se leva :

— Je repars demain. N'avez-vous rien à lui transmettre?

— Ainsi, — ricana-t-elle, — vous voulez décidément servir d'intermédiaire!

Qu'allait-il rapporter à Londres de tendancieux, d'absurde et de faux? Elle trembla de le voir s'ingérer, avec son épaisseur masculine, dans leurs rapports subtils, dans leur tendresse à peine exprimée. Il traduirait en clair ce qu'elles s'envoyaient mystérieusement, à travers l'espace et à travers lui. Puis elle songea tout à coup au conseil que lui avait donné sa mère d'utiliser les hommes; et elle pensa qu'elle se servait de celui-là assez drôlement.

Sur le seuil, Basil demanda :

— Viendrez-vous à Londres?

Elle regarda d'un air narquois ce courrier si désireux de bien faire. Qu'il était imprudent de réveiller un feu assoupi. Car si l'amitié, pensait-elle, allait paraître plus belle que l'amour! Certes elle irait à Londres, mais elle ne voulut pas le dire et continua de secouer la tête, en signe de refus.

— Écoutez, — reprit-il d'un ton implorant, — je serai ici la semaine prochaine. Me permettez-vous de revenir et d'essayer de vous persuader?

— Essayez, — fit-elle.

Lui, heureux d'un prétexte qui le ramènerait auprès d'elle, se promit de vaincre l'éternelle indifférence de sa femme, et de resserrer cette amitié distendue. De l'une à l'autre, il servirait de porte-parole. Et il n'hésiterait pas à forcer un peu l'expression de leur sympathie réciproque. Ce ne serait pas désagréable de dire à cette séduisante et bizarre créature des choses aimables, dont il n'aurait d'ailleurs pas la responsabilité puisqu'il se bornerait à les transmettre.

IV

— Michelle, c'est vous?

Mais Michelle, arrêtée sur le seuil du salon, n'avança pas. Elle avait posé sa main gauche sur son cœur qui battait fortement. Puis elle l'enleva, parce que le geste, quoique involontaire, lui parut théâtral. Ensuite elle se reprocha cette pensée puérile alors qu'elle aurait voulu se consacrer tout entière à son émotion.

— Michelle, ma chérie...

Patricia vint à elle, les mains tendues. C'était Pat, son teint de fleur, ses cheveux légers et dorés, son expression toujours enfantine et rêveuse. De nouveau sa grâce un peu maigre, et surtout sa pureté intacte. Oui, c'était Pat.

Sans cesser de sourire, la jeune femme avait rejoint son amie immobile.

— Voulez-vous que nous nous embrassions?

Doucement Michelle la retint. Tout à l'heure, pas tout de suite. Il fallait savourer cette reprise peu à peu. Elle avait tant redouté leur mise en présence, elle voulait y mettre des

précautions. Et d'ailleurs, elle, si sûre de ses nerfs, elle se sentait fragile, prête, pour un rien, à sangloter. Mais cette faiblesse, qui aurait dû l'humilier, ajoutait à son bonheur. Elle ne put que murmurer, avec émerveillement :

— Pat...

Ensuite elle se laissa conduire à un fauteuil. Là, elle dévisagea le seul être qu'elle eût jamais respecté, admiré, aimé, et de tout l'élan qu'elle avait refusé aux autres.

— Comment êtes-vous arrivée seule? Il était convenu que Basil irait vous chercher à l'hôtel.

— Ainsi vous voilà, Pat!

— Je ne m'explique pas cette confusion. Basil s'est-il trompé d'heure? Il ne peut avoir oublié.

— Qu'importe!

— C'est tout à fait incorrect de ne pas avoir été vous prendre. Et puisque c'était convenu. Je dirai à Basil que...

— C'est moi, Pat, qui lui ai donné exprès une fausse indication. Je voulais vous revoir en tête à tête.

— Mais alors, où est Basil?

— Laissons votre mari et parlons de vous...

Patricia prit un air étonné et parut absente. Puis elle eut un petit éclat de rire bref, et, reprenant pied, redevint ce qu'elle était quelques instants auparavant.

— Pauvre Basil, — reprit-elle. — Vous aimez toujours duper les gens. Pourtant, c'est grâce à lui que nous sommes réunies aujourd'hui. Comment le trouvez-vous?

Michelle la regardait avec gravité.

— Vous paraissez la même, — dit-elle.

— J'aurais pu être jalouse. A ses retours de Paris, il n'arrêtait pas de parler de vous.

— Toujours la même, — répéta-t-elle comme pour se convaincre.

— Oui, — fit Pat, — on me dit que j'ai l'air d'une jeune fille.

— Moi non plus, — dit Michelle, — je n'ai pas changé, au dedans.

— Il y a cependant des années que nous sommes séparées. Racontons-nous nos existences. Commencez.

— J'aurais dû vous écrire, — murmura Michelle.

— Mais non, vous aviez vos occupations, j'avais les miennes.

— Si je ne vous ai pas répondu, — dit Michelle en saisissant son amie au poignet, — c'est que je croyais qu'en vous mariant vous m'aviez remplacée, oubliée même...

Pat voulut retirer son bras mais l'autre la tenait ferme. Alors, pour se délivrer, elle murmura :

— Vous oublier, vous... vous avez pu croire...

Michelle soupira. Comme ces quelques mots la soulageaient! Elle lâcha le poignet, si délicat et si mince sous son étreinte, et, pour la première fois depuis qu'elle était entrée, sourit, regarda autour d'elle. Ah, c'était bien Michelle, songea Pat, cette exigence presque brutale, mais si facilement désarmée par un mot! Si intransigeante naguère, révoltée contre les maîtresses du pensionnat, en dispute avec leurs camarades, mais docile dès que Pat lui parlait avec douceur. Pourtant Michelle était son aînée, sa protectrice autoritaire, résolue. Depuis lors Pat avait exercé sa séduction sur Basil, et Basil lui aussi avait cédé.

Heureuse d'avoir retrouvé sa première conquête, elle sourit, amusée. Seulement, comme tout cela lui paraissait brumeux, sans rapports avec sa vie actuelle, elle demanda, pour fixer ses idées :

— Racontez ce que vous avez fait loin de moi. Je vous écoute.

Cet instant, comme Michelle en avait souvent rêvé, cet instant d'abandon total à un être humain! Pour elle, rétive et soupçonneuse, quelle délivrance! Son attitude guerrière, ses résistances, ses provocations, qui pourtant l'exaltaient dans la vie quotidienne, elle ne souhaitait que d'y renoncer... Ah oui, raconter tout, se débarrasser de ce qui s'accumulait en elle pour l'étouffer! Ses misères, ses rancunes, ses humiliations. Sa révolte incapable d'aboutir. Son père et sa fin affreuse. Sa mère et les amis de sa mère. Leurs embarras d'argent, l'abandon des gens sur qui ils croyaient pouvoir compter, les récriminations insolentes des fournisseurs. Et puis encore sa solitude dans la promiscuité. Les propositions qu'on lui avait faites. Tant de dégoûts qui lui montaient à la gorge et qu'elle allait enfin vomir... Elle leva les yeux sur son amie :

— Si vous saviez...

Mais cette figure juvénile et heureuse offrait un tel contraste avec ce qu'elle allait dire qu'elle hésita. Puis elle trembla d'orgueil. Non, elle n'avouerait pas les bassesses de son existence. Elle n'admettait pas de se faire plaindre par cette petite qui l'avait si longtemps admirée.

Pat insista avec gentillesse :

— Eh bien, parlez...

Alors le même orgueil inspira au contraire à Michelle l'envie de s'humilier. Elle se dit qu'elle aimait assez Pat pour ne rien lui cacher, qu'elle se livrerait ainsi plus totalement à elle, qu'elle se perdrait peut-être à ses yeux, mais que l'autre verrait dans l'aveu de sa misère la preuve de son attachement passionné.

— Il faut, — commença-t-elle, — que je prenne à mon retour en Égypte...

Le téléphone se mit à sonner, et leur fit à toutes deux lever la tête. D'un élan léger Pat bondit jusqu'au récepteur. « C'est Basil. » Sur sa figure se peignit de l'amusement. Elle répondit quelques mots, puis, couvrant de sa paume l'embouchure : « Il me téléphone de votre hôtel, où il vous attend. Il n'y comprend rien. Que dois-je lui dire? »

Michelle eut un mouvement d'indifférence. Pat rit en imaginant son mari qui attendait, inquiet et penaud, dans un vestibule.

— Raccrochez sans rien dire, — commanda Michelle.

Pat obéit, comme toujours lorsque Michelle lui donnait un ordre, puis elle revint à sa place et demanda, les yeux encore brillants :

— Où en étions-nous?

— A mon retour en Égypte... Il faut vous dire que mon père, qui avait jusque-là gagné beaucoup d'argent, commençait à éprouver certains déboires. Il avait, entre autres, spéculé sur des terrains. Dans ces pays-là les fortunes se font et se défont avec une rapidité invraisemblable. Quand quelqu'un se trouve en difficulté, tout de suite des requins se jettent sur lui. Mon père avait peu d'amis, il s'est défendu tout seul. Je sais qu'on lui a reproché d'avoir employé des moyens discutables, même dans ces milieux. On a parlé d'escroquerie. Une plainte a été déposée.

— Et...

— Il est mort.

Le visage de Pat avait pris un air boudeur. Pourquoi lui racontait-on de pareilles histoires? Elle s'attendait à des aventures amusantes, et c'était le drame d'un coquin.

Michelle s'aperçut de sa désapprobation et, frémissante, poursuivit :

— On a dit que mon père s'était tué pour échapper à une condamnation certaine. Moi, je ne le crois pas.

Effrayée, Pat se recula :

— Chérie, est-il nécessaire de me révéler ces... tristesses? Bien sûr votre père ne s'est pas... Tout cela est passé, fini. Qu'y puis-je?

Elle éprouva une bizarre envie de pleurer et s'écria :

— Je sais qu'on peut se trouver dans des difficultés financières. Ainsi mon oncle, il y a dix ans, quand il a réorganisé sa compagnie de navigation... Mais il a triomphé, et sa fortune est beaucoup plus grande aujourd'hui. Naturellement il n'avait rien fait qui pût prêter à...

Elle se mordit les lèvres. Mais aussi pourquoi lui jetait-on à la figure, à l'improviste, de telles horreurs? Elle n'y était pas habituée. Elle ne fréquentait que des gens honorables et riches, qui avaient de belles positions et jouissaient de l'estime générale.

— Parlez-moi de vous seulement, — dit-elle.

Si Pat se troublait dès les premiers mots, que dirait-elle du reste? Il fallait continuer, on verrait si son attachement était assez sûr pour résister. Cette épreuve de force n'était pas pour déplaire au caractère extrémiste de Michelle.

— J'ai été malheureuse, plus malheureuse que vous ne pensez...

« Que vais-je encore apprendre? » se demanda Pat avec inquiétude, une inquiétude qui ressembla sur son visage uni, sans rides pour s'exprimer, à de la compassion. A tout prix elle voulut ramener entre elles un peu de la bonne humeur d'autrefois, car, même chez les autres, l'ennui et la mélancolie lui faisaient peur. Elle dit, en fermant à demi ses paupières :

— Rappelez-vous Ouchy...

L'autre demeurait sur la défensive, prête certainement à

reprendre son affreux récit. Il fallait bavarder, bavarder pour lui interdire la parole, et l'entraîner dans un flux d'évocations touchantes et inoffensives.

— Comme je me suis sentie perdue quand je suis arrivée là-bas! Toutes ces filles qui criaient, qui me faisaient des grimaces. Je ne comprenais pas bien le français. Sans vous, que serais-je devenue? Mais vous m'avez aidée, consolée. Vous rappelez-vous le jour où j'avais été accusée d'avoir cassé un carreau de la classe et où... Mais non, vous ne pouvez pas vous rappeler...

— Si, si, je me rappelle très bien. C'est même moi qui ai trouvé la vraie coupable.

Les traits de Michelle se détendirent au souvenir de son enquête, de sa découverte.

— Que n'avez-vous pas fait pour moi! continua Pat en l'observant et en risquant un sourire... Je me demande pourquoi. Car je n'étais qu'une gamine de quinze ans, très insignifiante.

— Je me le demande aussi, répondit Michelle avec calme.

— J'étais laide, j'étais gauche.

— Ni laide, ni gauche, Pat, jolie au contraire et assez rusée. Mais craintive, et désireuse de protection. Désireuse aussi d'asservir.

Pat prit un air étonné, puis elle s'écria :

— C'est vrai, et c'est pour les mêmes motifs que j'ai épousé Basil! Il me protège et je l'ai asservi. Mais il ne se rend pas compte de son esclavage. Ne le prévenez pas.

— Si j'ai essayé de vous contraindre, c'est que vous m'échappiez si souvent, avec votre air de n'avoir pas entendu ce qu'on vient de dire, votre air d'être ailleurs, à des milliers de kilomètres. Je n'étais jamais sûre de votre présence. C'est pourquoi je vous parlais, je vous rudoyais, je vous enfermais même. Que de tête à tête, que de choses nous nous sommes dites! Mais jamais de petitesses, de mesquineries. Tout aurait pu être raconté à haute voix. Pourtant nous tenions au secret de notre intimité, n'est-ce pas?

Pat, soulagée de voir son amie distraite de ses sombres pensées, suivait ses paroles sans y retrouver son propre sentiment. Elle était contente d'avoir suscité des émotions si

particulières et déçue de ne pas les avoir éprouvées elle-même. Elle se rappelait surtout leurs railleries à l'égard de leurs maîtresses, l'anxiété des leçons mal sues, les plaisirs des sports. Par esprit de conciliation et aussi par indifférence, elle avait, sur son ordre, lu des poèmes de Keats et conclu le fameux « pacte d'amitié ». Mais le ton entre elles n'était guère sentimental. Si Michelle l'avait embrassée deux ou trois fois, c'était bien tout, et chaque fois Pat avait cru qu'elle s'acquittait d'une corvée.

Et puis tout à coup, elle en voulut à Michelle d'avoir goûté un bonheur plus profond que celui de la camaraderie. Elle qui se savait comblée, et qui jouissait de l'être, s'étonna de se sentir privée. Il y avait là une injustice.

— Bien sûr, bien sûr, — fit-elle en reprenant l'air rêveur qui lui était habituel.

Et puis, son visage se rasséréna et elle s'écria :

— Je vais faire descendre Ralph.

Michelle fit un geste de prière. Il serait bien temps tout à l'heure. Elles avaient encore tant de choses à se dire! Pat secoua la tête avec mutinerie. Non, il fallait que Michelle vît Ralph, qu'elle l'admirât. Il fallait que Michelle connût le bonheur de Pat.

Pourtant, entre l'ordre donné au domestique et l'arrivée de Ralph et de sa nurse, Michelle essaya de mettre le délai à profit :

— Je crains qu'une première rencontre, après tant d'années, risque de nous décevoir, l'une ou l'autre. Ne jugeons pas là-dessus. Revoyons-nous sans tarder.

— Bien sûr, et puis il faudra vous réconcilier avec Basil. Dire que vous avez fait droguer exprès cet important personnage!

— Je parle de vous, Pat. Votre mari...

Elle s'arrêta, et, avec une extrême froideur :

— Votre mari m'est tout à fait indifférent.

L'autre hésita, choquée, puis se décida à prendre la chose avec bonhomie :

— Ah, vous êtes toujours la même, jalouse, exclusive...

Michelle la transperça de son regard :

— Oui.

Cependant, sur le seuil du salon, Ralph, titubant, venait de paraître. Derrière lui, austère et désapprobatrice, la nurse se tenait toute droite.

— Darling, — s'écria Pat illuminée, — viens dire bonjour...

Le petit mesura la distance d'un coup d'œil dédaigneux, puis s'avança sur le tapis, les jambes en cerceau. Il s'arrêta un instant pour s'appuyer au rebord d'un fauteuil et reprendre des forces, il dévisagea les assistants d'un air froid, absorbé, ensuite il se remit en marche et atteignit les mains tendues de sa mère auxquelles il se fixa solidement. Gorgé de porridge, tout frais dans ses vêtements propres, il sentait bon le lait sucré et le savon à la verveine. Pat voulut le hisser sur ses genoux, mais il se débattit avec énergie. Ses yeux ronds et immobiles n'exprimaient ni plaisir ni peine. Quoiqu'il ne fût qu'un bébé joufflu, son indifférence était si implacable qu'elle créa un vague malaise.

— Ralph, dis bonjour.

Il n'attacha pas la moindre importance aux appels de sa mère. Seul, un léger hoquet rompit un instant l'insensibilité de ses traits, mais sans le troubler.

— Ralph, — supplia Pat.

Peut-être parce qu'avec lui elle cessait d'être évasive et lointaine, contre cet enfant qu'elle adorait se brisait son fameux pouvoir de séduction. Les autres, Michelle, Basil, elle les avait, sans le vouloir, réduits à sa merci, par le charme de son apparence distraite. Que lui importait maintenant cette double conquête! Tandis qu'elle eût tout donné pour que son petit garçon se jetât dans ses bras et la couvrit de baisers. Mais c'était lui qui prenait ses distances.

— Ralph, regarde-moi.

L'enfant dévisageait Michelle avec une sombre obstination. Sans même se tourner vers la porte, Pat devina l'atroce satisfaction de la nurse, et plus que jamais elle détesta cette femme. Peut-être celle-ci le comprit-elle, voulut-elle la punir et l'humilier, car, sans bouger du seuil où elle se tenait dans une attitude parfaitement correcte, elle prononça :

— Ralph, allez dire bonjour.

Alors il se détacha de sa mère et, sans se retourner, toujours impassible, il se dirigea vers Michelle. Et Pat se sentit si

affreusement abandonnée, trahie, qu'elle entendit à peine les compliments que son amie lui faisait sur son fils. Michelle se leva pour partir : elles échangèrent encore quelques propos, se promettant de se revoir bientôt, mais rien ne comptait pour Pat que cet affront. Non qu'elle souffrît dans son orgueil maternel : il n'y avait pas de plus bel enfant que Ralph, elle le savait, elle en était heureuse. Mais elle souffrait, et désespérément, dans son désir d'obtenir la faveur du seul être au monde qui eût du prix à ses yeux.

Quand Michelle se retrouva seule, dans la rue, une parole lui revint à la mémoire. « Voulez-vous que nous nous embrassions? » avait proposé Pat. « Plus tard » avait-elle répondu, pour ne pas se satisfaire d'un seul coup. Et elles avaient toutes deux oublié de le faire.

— J'ai oublié d'embrasser Pat, — se répéta Michelle avec une ironie méchante.

Loin d'elle, elle se refermait, se hérissait, retrouvait son âpreté railleuse. Que de fois, dans sa vie, elle avait haussé les épaules, de dépit, d'impuissance! Une fois de plus, elle les haussa.

ROBERT DE TRAZ

(*A suivre.*)

LES LETTRES PERDUES DE SHELLEY A HARRIET

En 1925, le Dr Leslie Hotson reçut de la Presse et des littérateurs du monde entier des félicitations unanimes au sujet de ce que le Dr F. S. Boas, dans un article du *Times* du 19 septembre 1925, appela « une découverte vraiment importante, capable de lui conférer l'immortalité parmi les littérateurs qui ont fouillé la période élizabéthenne ». Il s'agissait alors de la découverte qu'il avait faite des circonstances vraies de la mort de Marlowe.

Avec les *Lettres perdues de Shelley à Harriet*, le Dr Hotson a réussi un autre sensationnel travail de détective, qui est aussi important que le premier et même d'un intérêt plus général.

Après le suicide de Harriet Westbrook en 1816, la famille de cette dernière introduisit une instance en Cour de Chancery dans le but d'empêcher Shelley de recouvrer la garde de ses enfants. Dix lettres de Shelley furent produites devant la Cour comme pièces à charge.

Il n'y eut pas de compte rendu public du procès, et sauf pour une seule, les lettres ainsi produites sont restées inconnues jusqu'à ce jour.

Leur importance au point de vue de la biographie de Shelley est évidente, et d'autre part ces lettres avaient été l'objet de recherches incessantes pendant plus de soixante-dix ans.

Le Dr Hotson a découvert ces documents dans leur intégralité.

Cette découverte, dont il raconte les péripéties dans le commentaire qui accompagne les lettres, dépasse les prévisions qu'on pouvait faire au sujet de leur importance.

Voici donc neuf nouvelles lettres à Harriet à ajouter à celle qui est déjà connue. Leurs dates se rapportent aux périodes qui précèdent et suivent l'enlèvement de Mary Godwin par Shelley. Dans une de ces lettres, immédiatement après l'enlèvement, Shelley annonce brutalement à Harriet l'amour désespéré qu'il ressent pour Mary. Les autres lettres montrent le processus des relations du poète avec

Harriet pendant l'automne de 1814. La dixième lettre est adressée à Eliza Westbrook après la mort de Harriet.

La découverte de ces lettres détruit la théorie émise par Dowden, à savoir que Shelley, lorsqu'il quitta Harriet, pensait qu'elle lui avait été infidèle. Cette nouvelle correspondance montre en outre avec quelle persistance Shelley s'agrippa à l'espoir de conserver Harriet comme « la sœur de son âme », et aussi quand et comment il dut abandonner cette espérance.

Il a été répandu tant d'encre et discuté si souvent avec tant de parti pris à propos des difficultés matrimoniales de Shelley, qu'on aimerait vraiment mieux ne pas réveiller ce sujet.

Mais le lecteur, assez ami de la vérité pour avoir lu entre les lignes aussi bien de ceux qui diffamaient Shelley que de ceux qui le voulaient blanchir, et passé au crible les témoignages originaux, aura déjà formé son opinion. Ce lecteur conviendra donc que Shelley est à blâmer, non pas tant parce qu'il s'est séparé de Harriet, mais plutôt parce que, cédant à la folie sentimentale et chevaleresque de ses dix-neuf ans, il l'avait épousée. Et il admettra aussi que ce blâme, quelle qu'en soit l'importance, a été depuis longtemps contrebalancé, pour tout esprit de bonne foi, par la noblesse, la constance et la générosité de la vie de Shelley prise dans son ensemble.

« Si vous étiez mon ami, écrivait Shelley, six ans après sa séparation, à Southey, qui s'était permis de lui reprocher la mort tragique de Harriet, je pourrais vous raconter une histoire qui vous ferait ouvrir les yeux; mais je ne prendrai certainement jamais le public pour mon confident. »

Le public de 1820 ne connaissait Shelley que comme un hors la loi tout juste digne d'être abhorré et injurié. Mais un siècle d'opinions différentes a ramené suffisamment d'amitiés à Shelley pour qu'on puisse aujourd'hui l'entendre avec un certain degré de sympathie et de compréhension. Pour rendre simplement justice à sa mémoire, il n'est que de produire tous les documents qui peuvent donner une vue plus claire de l'esprit de Shelley, surtout à ce tournant si important de sa vie.

Jusqu'à présent on ne connaissait qu'une seule lettre de

Shelley à Harriet. A cette lettre, par suite d'une heureuse découverte, je puis en ajouter neuf autres, écrites entre le 14 juillet et le 25 octobre 1814; et finalement, une lettre datée du 18 décembre 1816 et adressée à Eliza Westbrook, peu après le suicide de sa sœur Harriet.

Avant d'en arriver au texte des lettres, je dois répondre à un certain nombre de questions. Où, demandera-t-on, ces lettres avaient-elles été cachées pendant ces cent années? Comment n'avaient-elles pas été déjà trouvées? Et comment les avez-vous trouvées?

En premier lieu, il faut se souvenir qu'après la mort de Harriet en 1816, les Westbrook avaient intenté un procès devant la Cour de Chancery, dans le but de combattre les revendications de Shelley qui réclamait la garde de ses enfants sans mère, la petite Ianthe et Charles. Dans ce but les Westbrook avaient produit des documents et témoignages qu'ils regardaient comme préjudiciables à la réputation de Shelley. Mais comme le procès avait eu lieu à huis clos et que le Lord Chancellor Eldon avait interdit la publication des débats, les détails concernant la nature des insinuations des Westbrook étaient restés secrets.

En 1860, plus de quarante ans après ce procès, l'ami de Shelley et son exécuteur testamentaire, Thomas Love Peacock, recherchait les preuves capables de corroborer ses souvenirs personnels sur la manière dont Shelley s'était séparé de Harriet. A cet effet, il fit faire des recherches dans les archives du procès Shelley contre Westbrook. Il fut récompensé par la découverte d'une déclaration sous serment (affidavit) d'Eliza Westbrook, révélant que les documents secrets déjà mentionnés comprenaient dix lettres écrites par Shelley. Le 10 janvier 1817, Eliza Westbrook avait juré solennellement et dit : « ... Qu'elle a lu certains écrits produits à l'audience, lesquels lui ont été montrés au moment de son serment et sont numérotés respectivement 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. Que tous ces écrits sont de la main du demandeur Percy Bysshe Shelley et avaient été respectivement adressés par lui à Harriet, sa femme décédée, propre sœur du témoin... Qu'elle a lu un certain autre écrit ... numéroté 10. Que ce même écrit est aussi de la main du demandeur Percy Bysshe Shelley. »

Devinant l'importance probable de ces lettres mystérieuses, Peacock redoubla ses efforts pour découvrir ce qu'elles étaient devenues, mais sans résultat. Son article complémentaire sur Shelley, qui ne fut publié dans *Fraser's Magazine* qu'en mars 1862, dut ce long retard, comme il nous le dit lui-même, à son espoir tenace de recouvrer les lettres perdues.

Vingt ans après, le biographe de Godwin, Kegan Paul, attaquait de nouveau le problème pour le compte du Pr. Dowden qui à ce moment préparait son ouvrage en deux volumes sur la *Vie de Shelley*. Paul réussit à obtenir certains documents, mais les dix lettres lui demeurèrent aussi mystérieuses qu'elles l'étaient resté pour Peacock.

Personne ne peut s'imaginer combien de gens ont essayé de trouver la clé de ce mystère dans les Archives publiques; mais chaque enquête aux Archives recevait naturellement cette réponse qu'il n'est pas dans les usages de la Cour de Chancery de conserver tous les documents d'un procès. Les lettres originales, propriété des Westbrook, avaient, selon toutes probabilités, été retournées à leurs avoués, MM. Desse, Dendy et Morphett, et personne n'en avait entendu parler depuis.

Cependant, quoique les originaux eussent disparu, personne ne semblait avoir pensé que des copies légalisées pouvaient avoir été conservées à l'usage de l'avocat et de M. William Alexander, le juge (Master) auquel le Lord Chancellor avait demandé un rapport sur certains points du procès. Si M. Alexander n'avait pas détruit ces copies, où pouvait-on les trouver?

Parmi les archives les plus obscures de la Cour de Chancery, il est conservé une série de documents, très peu connus et jamais employés, appelés *Master's Papers*, officiellement décrits comme contenant : « Les témoignages, les affidavit, les dépositions des témoins, les comptes et autres documents sur lesquels le rapport du Master est fondé, ainsi que les brouillons desdits rapports. »

Ce fut en faisant des recherches dans les index de ces documents, et pour une affaire qui n'avait d'ailleurs rien à voir avec Shelley, mais qui m'avait conduit progressivement dans les coins les plus inexplorés de la Cour de Chancery,

que mon regard tomba sur un dossier *Shelley contre Westbrook*. Comme les « Master's Papers » sont tout à fait distincts des dossiers des débats dans lesquels la pétition, les réponses et les déclarations sous serment du procès avaient été découvertes, il semblait probable que cette nouvelle source d'information avait échappé aux recherches. Il serait peut-être possible, pensai-je, d'y trouver les lettres perdues de Shelley. Je m'empressai donc de faire une demande pour pouvoir consulter les documents.

Une liasse de papiers me fut alors apportée, couverte d'une épaisse couche de poussière noire. Selon toutes les apparences ce dossier n'avait jamais été ouvert depuis qu'il avait été ficelé avec un ruban rouge, il y avait plus de cent ans. Tout au fond d'une pile de déclarations sous serment et d'autres documents originaux du procès Shelley, je tombai sur ma proie : un dossier de douze grandes feuilles in-folio avec ce titre : *Shelley contre Westbrook. Lettres de M. Shelley auxquelles il a été fait allusion dans la déclaration sous serment de la défenderesse Élizabeth Westbrook.*

Bien que les copies de ces lettres fussent parfaitement claires, je les trouvai sur le moment difficiles à lire. J'avais devant moi les preuves inconnues, recherchées depuis si longtemps et si ardemment. Que ne pouvaient contenir ces lettres? La hâte de connaître leurs secrets et la peur de découvrir ou trop ou trop peu, faisaient danser les mots devant mes yeux. Avec un effort je parvins néanmoins à les lire de bout en bout. Pour quelqu'un qui comme moi se trouvait plongé dans l'atmosphère figée de la paperasserie légale et des vieilles archives, il était presque douloureux d'être jeté tout à coup en plein milieu de la plus grande crise qu'eut à traverser la nature sensitive de Shelley.

Un autre obstacle momentané sur la voie de la compréhension claire surgit pour moi lorsque je m'aperçus que ces lettres, quelques-unes sans date, n'avaient pas été classées dans leur ordre chronologique. Par exemple, tandis que la lettre n° 1 était datée du 15 septembre 1814, le contenu de la lettre n° 2 (sans date) montrait que celle-ci avait été écrite le 14 juillet, c'est-à-dire deux mois avant la lettre n° 1. Mais, heureusement, il n'est pas difficile d'assigner des dates suffi-

samment précises à celles des lettres qui ne sont pas datées.

La publication de ces lettres présente un curieux problème. En réalité, elles devraient être lues à leur place dans le corps de la correspondance générale de Shelley, où, désormais, on les trouvera. Tout ce que je peux espérer faire ici est de fournir une introduction et un commentaire qui seront nécessairement imparfaits.

La première lettre de la série à Harriet (14 juillet 1814) est du plus grand intérêt, mais exige un bref résumé des événements qui la provoquèrent; et, en premier lieu, il convient de rappeler le mariage de Shelley avec Harriet.

Après avoir été expulsé d'Oxford pour cause d'athéisme et s'être brouillé avec son père horrifié de sa conduite, Shelley vint à Londres. Ses sœurs, Mary et Hellen, étaient en pension près de Londres, à Clapham. Par elles il fit la connaissance de leur amie Harriet Westbrook, fille d'un riche cafetier retiré des affaires. Elle avait seize ans et était sans conteste la plus jolie des jeunes filles qui fréquentaient l'école de miss Fenning. Peacock la décrit ainsi : « Elle était bien faite, légère, active et gracieuse. Ses cheveux étaient châtain clair et coiffés avec goût et simplicité. Sa toilette était sans recherche. Son teint était admirablement transparent, un vrai teint de lis et de roses. Sa voix était agréable et sa façon de parler respirait la franchise et la cordialité; elle était toujours gaie, riant spontanément de tout son cœur. Elle avait une bonne éducation. Elle lisait d'une façon agréable et intelligente. Elle n'écrivait que des lettres, mais les écrivait fort bien. Ses manières étaient bonnes; son aspect et maintien étaient si manifestement les émanations d'une nature pure et confiante que d'être une fois en sa compagnie suffisait pour la connaître entièrement. »

Telle était Harriet aux yeux de cet observateur bienveillant. Mais malheureusement, comme Shelley le découvrit trop tard, elle ne pouvait pas être considérée isolément. Depuis son enfance, elle avait été sous la tutelle de sa sœur aînée, Eliza, femme presque assez âgée pour être sa mère. Le résultat de cette éducation fut que les pensées et les désirs de Harriet furent complètement soumis au contrôle de cette sœur mentor à qui elle était aveuglément attachée.

Eliza vit tout de suite dans le jeune Bysshe Shelley l'héritier d'une grande fortune, et manœuvra aussitôt pour lui faire épouser Harriet. Déjà attiré par la beauté de la jeune fille, Shelley vit grandir son immédiate sympathie du fait de l'infortune de Harriet tyrannisée par son père qui l'obligeait à rester en pension, ce qu'elle détestait cordialement.

Pour un œil moins attentif que celui d'Eliza, l'éloignement que Shelley, imbu des idées de Godwin, professait pour le mariage, considéré par lui comme une institution d'esclavage, aurait pu paraître un réel obstacle. « Pour l'amour de Dieu, avait-il écrit à Hogg dans une discussion sur le mariage, si vous voulez d'autres arguments, lisez le texte du service de mariage avant de penser à soumettre une femme aimable et chérie à une telle dégradation. » Sans se laisser décourager par ces déclarations, Eliza permit à Harriet, après une fréquentation de quelques mois, de tomber amoureuse de cet aimable jeune homme et de lui proposer un enlèvement.

Du Pays de Galles, quelques jours après avoir assuré à Hogg qu'*il n'était pas amoureux* de Harriet, Shelley écrit :

« Je viendrai certainement à York, mais *Harriet Westbrook* décidera si c'est maintenant ou dans trois semaines. Son père continue à la persécuter d'une manière horrible pour la forcer à aller en pension. Elle m'a demandé mon avis : résistance, fut ma réponse... Elle m'écrivit alors que la résistance était inutile, mais qu'elle était décidée à s'enfuir avec moi et à se mettre sous ma protection. Nous aurons 200 livres par an : quand nous trouverons que c'est un peu court, nous devrons vivre, je suppose, d'amour et d'eau fraîche! La gratitude et l'admiration que j'ai pour elle me font un devoir de l'aimer *pour toujours*. Nous vous verrons à York. J'écouterai tous vos arguments en faveur de la vie conjugale; je suis d'ailleurs déjà presque convaincu. »

Quelques mois après avoir écrit cette lettre, Shelley confia à Élizabeth Hitchener que le suicide était le thème favori des lettres que Harriet lui écrivait, et que ces lettres devenaient de plus en plus lugubres. « A la fin, une de ses lettres, ajoutait-il, avait un tel ton de désespoir que je décidai de quitter le Pays de Galles précipitamment. »

Quelques jours après son arrivée à Londres, il écrit à Hogg :

« Harriet est encore indécise, non en ce qui me concerne, mais pour elle-même... Je suis parfaitement converti à l'idée du mariage... (persuadé que) le sacrifice fait par la femme (dans une union extra-maritale) est disproportionné avec ce que l'homme peut donner. »

Quand Shelley fut arrivé à l'état d'esprit que désirait Eliza, la décision de Harriet fut vite prise. A la fin d'août 1811, ils s'enfuirent et se marièrent à Édimbourg. Après un bref intervalle de bonheur Harriet fit venir son indispensable Eliza, qui non seulement vint, mais resta.

Les deux années de mariage qui suivirent furent les plus heureuses de l'existence de Harriet. Elle avait maintenant, non seulement son Eliza, mais encore un mari et, en temps voulu, un bébé. Son père ne l'obligeait plus à aller en pension. Elle voyageait beaucoup dans les Iles Britanniques avec ses compagnons et était parfaitement heureuse de ce changement de décors. Mais pour ce qui est de Shelley, l'hiver 1813-1814 et le printemps suivant lui apportèrent une crise de profonde dépression. Ses idées don-quichottesques de réforme politique avaient échoué misérablement. Dans une poursuite stérile de la raison il s'était exilé lui-même de la nature et de la poésie. Moins fortuné que les chevaliers de romans, il avait assez vécu pour voir que son enlèvement précipité d'une Harriet de seize ans, opprimée et amoureuse, avait été une tragique erreur. Leurs relations n'auraient jamais pu continuer comme une vraie union spirituelle, jamais, même si Eliza n'avait pas pesé de tout son poids sur le frêle esquif de leur vie conjugale. Pour compenser l'absence de passion entre eux, Shelley avait conçu le plan fantastique de faire de la fille du cafetier sa compagne intellectuelle. Là aussi il échoua lamentablement. Si elle ne sut jamais comprendre l'attitude de son mari envers une religion formaliste, une Harriet sans chaînes aurait au moins pu, en déployant toute son attention, être l'écho des formules politiques révolutionnaires de Shelley; mais après que le bébé Ianthe fut né, il devint clairement inutile d'espérer que la jeune mère continuerait son rôle de philosophe néophyte.

Dès l'été de 1813, un découragement croissant et une irrésistible aspiration intellectuelle avaient poussé Shelley à se

faire de nouveaux amis. Un certain M. Turner, qui lui avait révélé la philosophie du végétarisme, alla plus loin et lui fit faire la connaissance de sa femme, Cornélia, et de sa belle-mère, Mrs. Boinville. Charmantes, très cultivées et sentimentales, ces dames avaient comme principale occupation de faire de leur maison, d'abord à Londres et ensuite à Bracknell, un centre d'études littéraires d'après les théories de Godwin. Shelley, qui leur faisait l'effet d'une brillante planète au milieu de leurs quelconques satellites, fut chaudement accueilli. L'étude des belles-lettres en compagnie de personnes qui sympathisaient avec ses idées philosophiques et politiques établissait le pont entre l'ancien Shelley et le nouveau. Peacock, le lettré dévoué, fut certainement celui qui contribua le plus à faire sortir son ami du désert lunaire de l'adoration de la raison et à le ramener dans le champ des lettres classiques. Néanmoins l'influence qu'exerça sur Shelley l'enthousiasme des Boinville pour le Tasse et Pétrarque doit certainement l'avoir conduit à la littérature de la Renaissance. Et lorsque, à la fin de l'été, Shelley emmena toute sa petite famille dans le Nord pour passer l'automne à Édimbourg, il entra dans une période de lecture intensive. Son étude sur Homère marque les premiers mouvements inconscients de son âme, avant qu'elle ne fût complètement dégagée du cauchemar de la politique futile pour s'épanouir dans la plénitude de la vie poétique.

Pendant ce fatal hiver et le printemps qui suivit, il existe très peu de preuves des progrès qu'a pu faire la désaffection de Shelley à l'égard de Harriet. Il est cependant très évident que la présence d'Eliza rendait à Shelley son intérieur insupportable, que tous ses efforts pour éloigner Eliza se heurtaient à la plus entêtée résistance de la part de Harriet, cette dernière ne se rendant pas compte de la stupidité qu'elle commettait en imposant à son mari la compagnie d'Eliza. Cette pénible lutte se termina par la défaite de Shelley, et, sous l'influence d'Eliza, par un changement complet de la conduite de Harriet.

Après être rentré à Londres en décembre, Shelley était allé, dès février, vivre à Bracknell avec les Boinville. Là, en dépit de l'amabilité qu'il rencontra et du plaisir énorme qu'il

eut à reprendre ses études d'italien, il fut profondément malheureux. Les combats de son esprit l'avaient réduit à un état d'abattement qui se dégage sans le moindre doute des passages suivants d'une lettre écrite à Hogg le 16 mars :

« Mon ami, vous êtes plus heureux que moi. Vous avez les plaisirs aussi bien que les chagrins de la sensibilité. J'ai sombré dans une vieillesse prématurée et un épuisement qui me rendent mort à toute chose, excepté le peu enviable pouvoir de me repaître d'une vaine espérance, et une susceptibilité terrible pour les objets de mon dégoût et de ma haine.

» Mes intérêts temporels se rectifient lentement d'eux-mêmes; et je suis étonné de ma propre indifférence à leur endroit. Je vis ici comme un insecte qui joue sur un rayon de soleil passager que le prochain nuage obscurcira à jamais. J'ai changé beaucoup auprès de ce que j'étais autrefois...

» Eliza est toujours avec nous... pas ici!... Mais je la retrouverai sûrement quand la méchanceté infinie de la destinée me forcera à partir d'ici. J'ai pour l'instant très peu d'inclination à engager cette lutte. Je hais certainement Eliza de tout mon cœur et de toute mon âme. C'est pour moi un spectacle qui éveille en mon cœur une sensation inexprimable de dégoût et d'horreur, que de la voir caresser ma pauvre petite Ianthe en qui je pourrai peut-être plus tard trouver la consolation de la sympathie. Je me sens quelquefois défaillir de fatigue quand j'essaie d'enrayer les débordements de l'horreur sans bornes que m'inspire cette misérable créature. »

En avril, comme ils doutaient de la validité en Angleterre de leur mariage en Écosse, Shelley et Harriet se marièrent une fois de plus à Londres. Cet acte a été gratuitement interprété, d'une part comme une indication que Shelley aimait Harriet, et d'autre part comme une précaution prise par Shelley pour assurer la légitimité d'un héritier mâle possible. Mais personne n'a démontré que cet acte ait été plus qu'une simple confirmation de la situation de Harriet aux yeux de la loi. En avril aussi, ils semblent avoir essayé sans succès de vivre ensemble; mais vers le milieu du mois, quand Eliza, trop tard, débarrassa la maison de sa présence, le fossé s'était creusé plus profond entre les époux. Harriet avait perdu le peu

d'intérêt qu'elle avait pu jamais ressentir pour les travaux intellectuels de Shelley, et lui-même ne cherchait plus à stimuler l'esprit de sa femme.

Il n'y a aucune raison de supposer que Harriet pouvait s'apercevoir que la situation était sans espoir; mais pour Shelley, la peine qu'il éprouvait de son double insuccès et les reproches qu'il s'adressait au sujet de la folie de son mariage inconsidéré constituaient une souffrance qu'une société agréable à fréquenter, et même l'étude, ne pouvaient lui faire oublier.

Au commencement de mai, il fut rappelé à Londres de sa retraite de Bracknell. Godwin, le théoricien révolutionnaire, était perdu de dettes et demandait l'aide pécuniaire de son riche et jeune admirateur. Bien qu'il eût lui-même besoin d'argent, Shelley, avec sa générosité caractéristique, mit toute son énergie à la tâche d'hypothéquer sa fortune future au bénéfice du philosophe indigent.

De Londres, Shelley adressa à Harriet des vers touchants, la suppliant de lui rendre son amour, et quêtant une réconciliation. Le désespoir le conduit à des idées de suicide :

> Par pitié ne lui laisse pas supporter
> La misère d'une cure fatale.

Et il finit par un dernier appel :

> Oh! ne te fie pas pour une fois au guide trompeur!
> Laisse les sentiments sans remords s'envoler;
> C'est la méchanceté, la revanche, l'orgueil,
> C'est tout, excepté toi;
> Oh! daigne montrer un orgueil plus noble,
> Et aie pitié, si tu ne peux pas aimer.

Sa solitude, en présence de la froideur et du manque de sympathie de Harriet, est trop apparente. Ce mariage avait été construit sur l'amour que Harriet avait pour lui. Si cet amour avait changé sous l'influence d'un autre esprit, que restait-il?

C'est pendant qu'il était en proie au désespoir et qu'il cherchait à distraire ses pensées par des entrevues répétées avec Godwin pour des questions d'argent, que Shelley vit pour la première fois Mary, jeune fille de seize ans que Godwin

avait eue de sa première femme Mary Wollstonecraft. Cette jeune fille remarquable possédait toutes les qualités, mais elle n'avait pas cette beauté physique de Harriet qui aurait pu la rendre irrésistible aux yeux de Shelley. Mary avait un esprit enthousiaste, original et véhément, contrôlé par une nature émotive, forte et maladivement sensitive. Elle partageait non seulement l'amour de Shelley pour la poésie, mais encore ses idées révolutionnaires et aussi sa passion pour l'étude. Hogg donne un saisissant tableau d'une rencontre de Mary et de Shelley dans la librairie de Godwin, située dans Skinner Street :

« Il continuait sa promenade agitée; et j'étais debout, lisant les noms des vieux auteurs anglais sur le dos des volumes vénérables, quand une porte s'entr'ouvrit doucement. Une voix émouvante appela : « Shelley! » Une voix émouvante répondit : « Mary! » Et il bondit hors de la pièce comme la flèche d'un roi archer. Une très jeune fille, blonde de teint et de cheveux, pâle, avec un regard perçant, portant une robe de tartan écossais, robe qui semblait extraordinaire à Londres à cette époque, l'avait appelé hors de la librairie. L'absence de Shelley fut très courte, une ou deux minutes, et il revint.

« Godwin est sorti, me dit-il, ce n'est pas la peine de l'attendre. »

» Et nous continuâmes notre route le long de Holborn.

— Qui était cette jeune personne, je vous prie, demandai-je; une fille?

— Oui.

— Une fille de William Godwin?

— La fille de Godwin et de Mary. »

Des rencontres suivirent, souvent dans le cimetière du Vieux Saint-Pancras, près de la tombe de Mary Wollstonecraft. L'attraction mutuelle se changea en amour, l'amour en passion dévorante. Imbue des théories de son père contre le mariage et du souvenir de l'union extra-maritale de sa propre mère, Mary n'avait aucune raison de ne pas avouer son amour. Quant à Shelley, il était déchiré entre cette nouvelle passion foudroyante et la peur atroce de faire de la peine à Harriet qui l'avait aimé.

Peacock, souvent cité pour son étude sur l'état d'esprit de

Shelley au moment de cette crise, nous en laisse une impression ineffaçable :

« Je n'ai jamais rien lu, ni dans le roman ni dans l'Histoire, qui puisse donner une image plus frappante de passion soudaine, violente, irrésistible, incontrôlable, que celle sous l'influence de laquelle je le vis se débattre, lorsque, à sa requête, je quittai la campagne pour l'aller voir à Londres. Entre ses anciens sentiments à l'égard de Harriet, *de laquelle il n'était pas encore séparé*, et sa nouvelle passion pour Mary, il montrait dans son aspect extérieur, ses gestes, sa manière de parler, un état de souffrance mentale, « comparable, comme a dit le poète, à un petit royaume en mal d'insurrection ». Ses yeux étaient injectés de sang, ses cheveux et ses vêtements en désordre. Il saisit une bouteille de laudanum et me dit : « Je ne me sépare jamais de ceci... » Puis, il dit, plus calme : « Tous ceux qui me connaissent doivent savoir que la partenaire de mon existence doit sentir la poésie et comprendre la philosophie. Harriet est un noble animal, mais elle ne peut faire aucune de ces deux choses. »

» Je lui dis : « Il m'a toujours semblé que vous aimiez Harriet. » Sans affirmer ou nier, il me répondit : « Mais vous ne savez pas combien je haïssais sa sœur! »

Dans un tel orage de passions, il fallait très peu pour amener Shelley au bord du précipice. Le 6 juillet, il alla voir Godwin et lui demanda la main de sa fille. Le révolutionnaire aux idées antimatrimoniales fut horrifié et, comme le plus bourgeois des pères, mit Shelley à la porte de sa maison, qualifiant sa passion de « licencieuse », et confia sa fille Mary à la garde de sa désagréable belle-mère. Cette personne raconte par la suite comment : « Un jour que Godwin était sorti, Shelley entra soudainement dans la boutique et monta... Il avait l'air égaré. Il me bouscula avec une extrême violence, et entrant dans la pièce il alla droit à Mary : « Ils veulent nous séparer, ma bien-aimée; mais la mort nous réunira. » Et lui offrant une bouteille de laudanum : « Avec ceci, ajouta-t-il, vous pouvez échapper à la tyrannie; et ceci (tirant un petit pistolet de sa poche), me réunira à vous. » La pauvre Mary devint pâle comme un spectre... Des larmes coulant le long de ses joues, elle le supplia de se calmer et

de rentrer chez lui. Elle nous dit plus tard qu'elle croyait lui avoir dit : « Je ne veux pas prendre ce laudanum; mais si vous voulez seulement être raisonnable et calme, je vous promets de vous être toujours fidèle. » Ceci sembla le calmer, et il quitta la maison, laissant la fiole de laudanum sur la table. »

Enlèvement ou suicide, il n'y avait pas d'autre issue. Et malgré tout, dans ce délire d'amour et de mort, la tendresse de Shelley pour Harriet lui interdisait d'enlever Mary sans expliquer sa nouvelle passion à sa femme et l'assurer de son affection. Peut-être même, pensait-il, Harriet serait-elle assez noble pour s'élever jusqu'à ce système platonique, qu'il avait conçu, d'un foyer idéal... : vivre tous les trois ensemble, Harriet comme son âme-sœur et Mary comme sa femme. Shelley demanda à Harriet, qui vivait à Bath dans une atmosphère de quiétude, de rentrer. Elle arriva le 14 juillet, et au débotté il lui annonça la nouvelle. Immédiatement après cette pénible conversation il écrivit à Harriet la lettre suivante, sans date, la première de la correspondance récemment découverte :

A. LETTRE N° 2[1]

« Ma bien chère amie,

» Bien qu'épuisé par notre entrevue et sûr de vous voir demain à midi, je ne peux pas m'empêcher de vous écrire.

» Vos assurances m'ont rendu plus calme et plus heureux. Il est vrai que ma confiance dans l'intégrité et le désintéressement de votre conduite est toujours restée entière, mais j'avais peur que le choc ne vous infligeât un désespoir incurable, que vous ne doutiez de la continuité de mon affection pour vous, et que vous ne pussiez voir dans tout ceci que misère et désespoir, comme je l'ai ressenti si profondément moi-même.

1. Bien que j'aie conservé pour ces lettres de la Cour de Chancery le numérotage de 1 à 10, je les ai reclassées de A à J suivant leur véritable ordre apparent. On se demandera si ces copies certifiées par M. Alexander sont conformes aux originaux. Selon toute apparence il semble qu'elles le soient. De légères corrections faites d'une autre main que les copies indiquent qu'après que ces copies eurent été faites, elles furent soigneusement collationnées avec les lettres autographes.

» Mon esprit s'est tourné vers vous pour chercher la consolation, et je l'ai trouvée; tout ce que les esprits vulgaires regardent comme important a été jugé par vous avec un mépris raisonnable. Étant toujours convaincue que mon affection pour vous n'avait pas diminué, vous m'avez fait entrevoir et vous avez prévu pour vous-même ce pur et durable bonheur, qui est seulement le partage des grands et des bons.

» Pour cela, très chère Harriet, du plus profond de mon âme, je vous remercie. C'est peut-être le plus grand de tous les bonheurs que j'ai reçus et que je suis destiné à recevoir de vos mains. J'abhorrais jusqu'à la lumière du jour, et mon existence même me semblait profondément intolérable. J'ai vécu — Mary aussi a consenti à survivre — j'ai vécu dans l'espoir d'une consolation et d'un bonheur venant de vous, et je n'ai pas été déçu.

» Je répète (et croyez-moi, car je suis sincère) que mon attachement pour vous est intact. Je crois même qu'il a acquis un plus profond et plus durable caractère, et qu'il est maintenant moins exposé que jamais à toutes les fluctuations de la fantaisie et du caprice. Notre union n'était pas née d'une passion impulsive. L'amitié en fut la base, et sur une telle base notre union s'est élargie et renforcée. Je n'ai pas à me reprocher que vous n'ayez jamais rempli mon cœur d'une passion exclusive; peut-être êtes-vous vous-même étrangère à ces impulsions qui un jour pourront être éveillées en vous par un homme plus noble et plus méritant que moi; puissiez-vous trouver un amant aussi passionné et fidèle que je serai toujours pour vous un ami affectionné et sincère!

» Ne serai-je pas plus qu'un ami? Oh! Beaucoup plus, votre frère, le père de votre enfant si chérie parce qu'elle est à nous deux, pour l'amour de cette enfant et aussi parce que nous nous aimons tous les deux.

» Mrs. Boinville connaît profondément le cœur humain : elle m'avait prédit que cette lutte arriverait un jour; elle avait vu que l'amitié, et non la passion, était le lien de notre attachement, mais je me moquais de ces prophéties à courte vue, moi, qui devais si vite les voir réalisées.

» Est-ce que vos sentiments pour moi peuvent différer dans leur nature de ceux que je chéris à votre égard? M'aimez-vous d'amour, quand je suis seulement votre ami, le frère de votre cœur? Si vos sentiments ne diffèrent pas des miens, le plus pur et le plus parfait bonheur sera le nôtre. Je voudrais que vous pussiez voir Mary; aux yeux les plus indifférents elle devrait être intéressante, ne serait-ce qu'à cause de ce qu'elle a souffert et de la tyrannie dont elle est victime. Je ne murmurerai pas si vous êtes incapable de compassion et d'amitié pour l'objet de ma passion et qui la partage.

» Si vous voulez tirer sur mes banquiers avant de m'avoir vu, Hookham vous donnera des chèques.

» Adieu. Amenez-moi mon amour de bébé. Je l'aimerai toujours pour l'amour de vous.

» Toujours très affectueusement vôtre.

» P. B. SHELLEY

» Venez à midi. »

Rien ne peut être plus clair dans cette lettre que le pressant désir qu'a Shelley de croire que la nouvelle de son changement d'existence n'est pas un coup brutal pour Harriet. Bien que dans cette phrase : « Je n'ai pas à me reprocher que vous n'ayez jamais rempli mon cœur d'une passion exclusive » apparaisse un malencontreux égoïsme, le sentiment exprimé d'un bout à l'autre de la lettre est ardemment et résolument conciliant. En outre, quand on a lu cette lettre, il est impossible d'accorder la moindre importance à l'insinuation mal fondée, propagée par Dowden, d'après laquelle à ce moment-là Shelley aurait cru Harriet infidèle et serait jugé ainsi en droit de justifier son abandon. L'allusion qu'il fait à Mrs. Boinville et à ses prédictions quelque peu officieuses est une preuve de plus, si c'était nécessaire, pour démontrer péremptoirement que Shelley s'était détaché de Harriet, avant même d'avoir rencontré Mary.

« Étant toujours convaincue que mon affection pour vous n'avait pas diminué, vous m'avez fait entrevoir et vous avez prévu pour vous-même ce pur et durable bonheur qui est

seulement le partage des grands et des bons. » Ce que Shelley imaginait être l'acquiescement de Harriet à son plan n'était certainement de la part de cette dernière qu'un désir de gagner du temps dans l'espoir que le nouvel engouement de Shelley s'éteindrait et s'userait. Ce soi-disant « mépris raisonnable » de Harriet pour les idées généralement reçues existait seulement dans l'esprit de Shelley, et le coup que lui avait porté la confession de son mari était sérieux pour une femme qui attendait un enfant dans moins de cinq mois.

Au mois de novembre suivant, Harriet écrivit sa version de l'affaire à une de ses amies, Catherine Nugent :

« Mary était décidée à mettre la main sur Shelley. Elle seule est à blâmer. Elle lui avait monté l'imagination en lui parlant de sa propre mère à elle et en se rendant sur sa tombe avec lui tous les jours, jusqu'au moment où elle lui dit enfin qu'elle mourait d'amour pour lui, accompagnant tout cela de gestes violents et de véhémentes protestations. Il pensa à moi et à mes souffrances, et la supplia de renoncer à une passion qui était aussi dégradante pour lui que pour elle-même. Elle lui dit alors qu'elle en mourrait. Il l'avait rejetée, et ce qui lui paraissait à elle être une vertu sublime était un crime pour lui. Pourquoi ne pourrions-nous pas vivre tous ensemble? Moi comme sa sœur, elle comme sa femme? Il était assez fou pour croire cela possible; et il m'envoya chercher quand je séjournais à Bath. Vous devez imaginer ce que je ressentis en entendant ses aveux. Je gardai le lit pendant quinze jours après cette entrevue. Je ne pouvais absolument rien faire. Il me supplia de vivre. Les docteurs m'abandonnaient. Ils disaient qu'il était impossible de me sauver. Je vis son désespoir et l'angoisse de ma sœur bien-aimée; et, grâce à la grande force de ma constitution, j'ai vécu[1]. »

De l'avis de Harriet, la menace de suicide de Mary fut décisive. Trois ans auparavant, quand Harriet était une jeune fille de seize ans, elle avait elle-même employé avec succès cette ruse pour s'assurer Shelley comme mari. Elle avait maintenant l'amertume de penser, bien à tort du reste, qu'une autre jeune fille de seize ans lui enlevait Shelley par la même vieille méthode.

1. *Lettres de Harriet Shelley à Catherine Nugent*, Ed. Thomas J. Wise, p. 57.

Elle était littéralement abattue. Pendant cette grande crise de détresse, Mary vint la voir et lui déclara qu'elle renoncerait à Shelley. Le poète, désespéré, s'empoisonna; mais heureusement la dose de poison était trop faible pour être fatale. Tous trois continuèrent donc à vivre. Aussitôt qu'il fut en état de marcher et s'imaginant que sa femme acquiesçait à ses projets, Shelley fit, par l'intermédiaire de son avocat Tahourdin, un arrangement préliminaire dans le but de servir une pension à Harriet; et aussitôt qu'il fut capable de voyager, il enleva Mary, qu'il emmena sur le Continent en compagnie de la belle-sœur de Mary, Jane Clairmont.

L'enlèvement eut lieu le 28 juillet. De Troyes, deux semaines plus tard, Shelley écrivit à Harriet la lettre suivante, la seule qui ait été jusqu'ici publiée :

« Ma très chère Harriet,

» Je vous écris de cette ville détestable; je vous écris pour vous montrer que je ne vous oublie pas; je vous écris pour vous engager à venir en Suisse, où vous trouverez enfin un ami constant et sûr, auquel vos intérêts seront toujours chers et par qui vos sentiments ne seront jamais volontairement froissés. Vous ne pouvez attendre cela de nul autre que moi; tous les autres sont ou indifférents ou égoïstes, ou bien ils ont des amis très chers comme Mrs. Boinville, à qui ils réservent leur attention et leur affection. »

Après une description de la désolation qui règne en France, il continue :

« Vous recevrez tous les détails de nos aventures si je n'apprends pas à Neuchâtel que j'aurai bientôt le plaisir de communiquer directement avec vous et de vous accueillir avec joie dans une agréable retraite que je vous procurerai dans les montagnes... Je désire que vous apportiez avec vous les deux actes que Tahourdin a dû préparer pour vous, et aussi une copie de nos conventions. Ne vous séparez surtout pas de quoi que ce soit de votre argent. Que ferons-nous des livres? Vous pouvez consulter quelqu'un sur place. Avec tout mon amour pour ma douce petite Ianthe, votre toujours très affectionné[1]. »

1. *Lettres de Percy Bysshe Shelley*, Ed. Roger Ingpen (1914), I, 142.

Un mois après, au lieu de voir Shelley dans une charmante retraite au milieu des montagnes, Harriet le vit à sa porte à Londres. L'explication était qu'aussitôt arrivés en Suisse, Shelley et ses deux compagnes de voyage avaient découvert que les fonds étaient très bas et que Shelley ne pouvait pas obtenir de nouveaux subsides sans se présenter en personne à Londres. Sans le sou dès son arrivée pour les besoins les plus immédiats, il fut obligé de demander à Harriet 20 livres sur l'argent qu'elle avait tiré sur le compte de son mari à la banque. Mary raconte dans son Journal le retour en Angleterre et cette visite à Harriet :

Mardi, 13 septembre.

« Nous arrivons à Gravesend et avec la plus grande difficulté obtenons crédit du capitaine. Nous allons par le bateau à Londres, prenons une voiture, allons chez Hookham; T. H. n'est pas chez lui. C. nous reçoit très mal. Allons chez Voisey. Henry va chez Harriet. Shelley fait sa visite à Harriet, pendant que la pauvre Mary et Jane attendent en voiture pendant deux heures entières. Notre dette est payée. Shelley achète des vêtements pour lui. Ensuite nous allons au Stratford Hotel, dînons et allons nous coucher [1]. »

Il semble même que cette conférence de deux heures ne suffit pas à Harriet pour dire à Shelley tout le mécontentement que lui causait sa défection, car elle fit suivre immédiatement l'entretien d'une lettre de lamentations.

Le désaccord des époux était à son comble. Harriet, se retranchant avec ses amis derrière le mur des conventions et de l'opinion publique, s'attachait à l'idée que l'amour de Shelley pour Mary devait être traité comme un écart temporaire hors du sentier de la vertu, et que conséquemment elle, Harriet, amènerait son mari à se repentir, en employant alternativement à l'égard de ce dernier les reproches et les prières. Shelley, inconscient et profondément attaché à Mary, désirait malgré tout conserver Harriet comme la sœur de son âme. Bien longtemps après,

1. Cet extrait du Journal et ceux qui suivent sont tirés de *La Vie et les Lettres de Mary Wollstonecraft Shelley*, par Mrs. Julian Marshall.

Browning dit à W. Al. Rossetti que : « Shelley, au retour de son premier voyage sur le Continent avec Mary, consulta Basil Montagu pour amener Harriet à habiter avec eux (Shelley et Mary), et que Montagu eut beaucoup de mal à le convaincre que cela ne serait jamais possible [1]. »

L'idée de Shelley que Harriet et Mary pourraient s'entendre prend place parmi ses illusions les plus absurdes.

Toujours d'après le journal de Mary, à la date du mercredi 14 septembre :

« Shelley va voir Harriet, qui est certainement une très bizarre créature; il écrit de nombreuses lettres, rend visite à Hookham et rapporte à la maison *L'Excursion* de Wordsworth dont nous lisons une partie, mais nous sommes très déçus. C'est un esclave. Shelley retient un logement où nous emménageons le soir même. »

Une des « nombreuses lettres » de Shelley était probablement la suivante à Harriet, datée du 15 septembre, car, comme le texte montre qu'il n'avait pas encore trouvé le logement dont parle Mary, les événements du 15 étaient sans aucun doute inclus dans le Journal avec ceux du jour précédent.

B. LETTRE N° 1

15 septembre 1814.

« Ma chère Harriet,

» Je n'ai pas encore pu trouver de logement, et je ne sais pas s'il me sera possible d'en trouver un ce soir.

» En réalité, ma chère amie, je ne peux pas vous écrire en confiance, si mes lettres ne vous restent pas absolument personnelles. Je vous dévoile des sentiments et des circonstances que la prudence et peut-être la vertu interdisent de divulguer : ma conduite en tout ceci sera réglée sur la vôtre. Une demi-confiance n'est pas suffisante. Je n'appelle pas une amie celle à qui je dois écrire en faisant attention à ce que j'écris et à qui je l'écris. J'ignore ce que seront par la suite la nature et l'étendue de nos relations. Quelles qu'elles soient, ne les laissez pas contaminer par les commentaires et intrusions des autres. Suffisez-vous à vous-même, et méprisez la misérable compassion de ceux qui ne peuvent ni estimer ni aimer.

1. *Letters about Shelley*, Ed. R. S. Garnett, p. 28.

» Pardonnez ma franchise, Harriet. Comprenons-nous l'un et l'autre et comprenons-nous nous-mêmes. Je m'estime personnellement comme valant beaucoup plus et étant bien meilleur que quiconque de vos prétendus amis. Moi, vous pouvez toujours me conserver comme le plus affectueux et le plus fidèle ami, mais j'y mets un certain prix : confiance et franchise.

» Vous pensez que je vous ai blessée. Depuis le premier moment où je vous ai connue, mon principal souci a été de vous combler de bienfaits. Même à présent qu'une violente et durable passion pour une autre me conduit à préférer sa société à la vôtre, je m'emploie perpétuellement à rechercher comment je pourrais d'une façon permanente et véritable vous être utile, de quelle manière mon temps et ma fortune pourraient être employés dans votre intérêt réel. En retour de tout cela, il n'est pas juste que vous me blessiez par des reproches et des blâmes : un attachement comme le mien, si singulier et sans exemple, exige une récompense bien différente. Et il serait généreux de votre part, bien plus il serait seulement juste, que vous considériez avec bonté la femme que mon jugement et mon cœur ont élue comme étant la plus noble et la meilleure de toutes les créatures humaines.

» Nous devons nous entendre sur certains points, ou bien notre intimité ne sera que caricature et parodie de l'affection.

» Êtes-vous au-dessus du monde, et jusqu'à quel point?

» Mon attachement pour Mary ne peut ni ne doit être supprimé. Nos esprits et[1] sont unis. Nous avons rencontré la passion, et Mary a tout abandonné pour moi.

» Mais je vous verrai probablement demain. Je désire que vous répondiez à cette lettre.

» Ne pensez pas que ce que j'ai dit soit froid et dénué de sentiment. Je n'ai jamais affiché de sentiments que je n'éprouvasse point. Accordez-moi votre confiance, néanmoins, pour ce que j'exprime quand je dis que je suis votre ami véritable et très affectionné. »

Dans cette lettre presque incroyablement sincère et dépourvue de tact, le chose la plus frappante est le changement de ton. Harriet a fait ses confidences à Eliza et à ses autres amis afin de recueillir leurs commentaires et leurs

1. En blanc dans l'original.

conseils; et bien qu'il en soit naturellement ennuyé, le naïf Shelley est beaucoup plus désappointé de découvrir qu'il a perdu le peu d'influence qu'il croyait avoir sur l'esprit de sa femme. En outre, il est étonné de voir qu'elle éprouve plus de ressentiment du fait d'être délaissée par son mari que de gratitude pour les bontés passées de Shelley et les projets qu'il a faits pour assurer son avenir.

Après avoir reçu cette communication urgente, Harriet négligea de faire savoir immédiatement à Shelley si elle était ou n'était pas au-dessus du monde. Au contraire, elle révéla imprudemment la nouvelle adresse de son mari à un avocat qui s'occupait de leur affaire. Shelley était à ce moment très embarrassé de dettes, dont il avait du reste très peu d'espoir de pouvoir s'acquitter. Dès son retour en Angleterre, ses créanciers avaient lancé les huissiers à ses trousses, et sa seule chance de salut était de cacher ses allées et venues. Inquiet du silence de Harriet et alarmé par le danger auquel elle l'avait exposé, Shelley ne tarda pas à lui écrire de nouveau.

C. LETTRE N° 4

16 (recte 56) Margaret Street

16 septembre 1814.

« Ma chère Harriet,

» J'attendais avec confiance des nouvelles de vous aujourd'hui; une réponse à ma lettre d'hier m'est indispensable. Je suis profondément désireux de connaître vos véritables sentiments envers moi et Mary. Je n'admettrai jamais que nos rapports soient troublés par des malentendus aussi indignes de vous, et aussi désastreux pour notre mutuelle tranquillité, que ceux qui vous ont dicté la dernière lettre que j'ai reçue de vous.

» Ce matin l'avocat de Cooke est venu me voir et j'ai dû me présenter à la Compagnie d'assurances. Je crains que ma sécurité personnelle ne soit mise en danger par l'imprudence que vous avez commise en m'envoyant cet avocat ici. Il ne m'a pas été possible d'être au rendez-vous de Chapel Street à cause des huissiers. Si je ne vous ai pas vue à l'heure qu'il est, ne vous en prenez qu'à ce danger et à votre silence.

» Où puis-je obtenir une copie de notre accord? Je désire

que les actes qui sont entre les mains de Tahourdin soient exécutés sans délai. Je me dois à moi-même de ne pas continuer à être l'objet d'un soupçon injuste.

» J'ai reçu des nouvelles de Turner. Mrs. Boinville vient d'apprendre la mort de son mari. Elle est très affectée par cette nouvelle, et il se passera certainement un certain temps avant que je puisse la voir.

» J'ai des raisons de penser que je suis connu à mon présent domicile. Je vous préviendrai de mon déménagement et vous ferai savoir où j'irai, mais à la condition que vous gardiez le secret.

» J'attends avec impatience votre réponse à ma lettre. Rassemblez votre jugement le plus sain, et soyez juste envers moi et Mary. Unis comme nous le sommes, nous ne pouvons pas être considérés séparément. Réfléchissez jusqu'à quel point vous désirez que votre existence future soit placée dans le rayon d'influence et sous la direction de mon esprit; si toutefois vous avez encore suffisamment confiance dans mon intégrité éprouvée et inaltérable pour vous soumettre aux lois qu'une amitié quelconque créerait entre nous; et si nous devons nous rencontrer avec une confiance entière et sans réserve ou bien laisser s'éteindre notre intimité.

» C'est de vous que toutes ces choses dépendent,

» Affectueusement vôtre.

» P. B. SHELLEY »

Évidemment Harriet n'avait aucune envie d'accepter la nouvelle situation que Shelley voulait lui imposer. Ayant l'espoir de le reconquérir, elle agit sagement en retardant l'exécution des actes lui assurant une pension, laquelle exécution aurait confirmé son acceptation de la séparation. Shelley, pendant ce temps, ressentait vivement l'erreur de ceux qui, dans l'ignorance des faits, pensaient qu'il avait abandonné Harriet et supprimé la pension qu'il lui servait.

Pendant les jours suivants, du 16 au 26 septembre, nous voyons les affaires prendre un nouvel aspect. Dans une lettre qui a disparu Shelley engageait vivement Harriet à décider quelle partie de son revenu elle désirait qu'il lui

donnât. Avant de répondre, elle alla chez Amory, l'avoué de Shelley, et lui divulgua tous les détails de leur projet de séparation. Quel avantage espérait-elle retirer de cette tactique, cela n'est pas très clair; mais il est sûr, d'après la lettre suivante de son mari, qu'en agissant ainsi elle avait trahi la parole qu'elle avait donnée à Shelley et entravé son avenir immédiat. En outre, la famille de Harriet voulait poursuivre Shelley devant les tribunaux. Au même moment le ressentiment de Harriet était tel qu'elle commença à englober dans le blâme, que jusque-là elle avait réservé à Shelley et à Mary, Godwin, le père de Mary. Il y a quelque chose de lamentablement vulgaire dans le misérable essai que fit Harriet pour incriminer Godwin, lequel avait toujours sympathisé avec elle et avait stigmatisé la conduite de Shelley comme licencieuse et méchante. Elle répandit le vilain bruit que Godwin avait vendu Mary à Shelley pour une somme importante; et ensuite, pour voir ce qu'il répondrait, elle se rendit chez Godwin et lui raconta ce que l'on disait de lui, tout en l'assurant qu'elle n'en croyait pas un mot.

Shelley était indigné. La lettre suivante est peut-être la plus dure qu'il ait jamais écrite à Harriet :

D. LETTRE N° 5

56 Margaret Street

26 septembre 1814.

« Vous avez soudainement rompu toute communication avec moi. Vous n'avez pas répondu aux questions urgentes que je vous ai posées au sujet de nos arrangements financiers. J'aurais peut-être pu attribuer ce silence à votre négligence, si je n'avais pas reçu par ailleurs des informations concernant vos procédés méprisables et indignes.

» En premier lieu, j'apprends que vous avez dévoilé à Amory tous les détails et circonstances de notre séparation, contrairement à la parole que vous m'aviez donnée et à votre sens de la justice, et avec le plus parfait mépris pour mon confort et ma sécurité. Et Amory, comme vous l'aviez prévu, a décidé de ne plus s'occuper de mes affaires, qui étaient sur le point d'être terminées.

» En second lieu, j'apprends que miss Westbrook a dit à M. Edward Hookham que votre père avait l'intention de me poursuivre en justice à cause de ma conduite. Dans cette affaire, s'il est vrai que votre perversité soit arrivée à cet excès, vous détruisez vos propres plans. Le souvenir de votre amabilité passée, l'espoir que vous n'êtes peut-être pas perdue à la vertu et à la générosité, pourraient cependant me pousser, même maintenant, à vous concéder beaucoup plus que la loi ne m'y oblige. Si, après avoir reçu cette lettre, vous persistez à recourir à la justice, il est évident que je ne peux plus vous considérer autrement que comme mon ennemie, comme quelqu'un qui, sous le masque de l'amitié et de l'affection, a joué le plus vil et le plus noir rôle de traître.

» Si miss Westbrook a menti, je vous supplie de me pardonner. Je ne voudrais pas sciemment vous causer la moindre peine.

» J'étais vraiment fou de m'attendre à de la grandeur ou à de la générosité de votre part, et de croire qu'au moment où se présenterait l'occasion pour vous de faire preuve de la vertu la plus sublime, vous seriez incapable de jouer un rôle d'égoïsme mesquin et méprisable. Les principes purs et libéraux dont vous vous vantiez autrefois d'être le fervent disciple étaient seulement pour la montre. Au fond de votre cœur il semble que vous avez toujours été l'esclave des plus viles superstitions, ou prête à accepter leur appui pour vos vues étroites de mondaine. Vous êtes franchement perdue pour moi à tout jamais. Je ne prévois aucune possibilité de changement.

» Seule la question d'argent demeure; je vous somme de me dire ce que vous espérez à ce sujet. Sans les informations que j'ai reçues, j'aurais compté que vous vous seriez reposée sur moi de vous remettre scrupuleusement une partie de n'importe quelle somme pouvant venir en ma possession.

» Je ne vois pas qu'il soit de votre intérêt de faire du mal à un innocent qui se débat dans les ennuis. Vous avez affirmé à différentes personnes que Godwin avait favorisé ma passion pour sa fille. Ceci, Harriet, vous le savez, est absolument faux. C'est une basse cruauté et une injustice de répandre cette histoire.

» Si vous pouvez me représenter votre conduite sous un jour plus favorable que celui sous lequel je la vois maintenant, j'en serai heureux.

» P. B. SHELLEY »

Cette dure réprimande piqua Harriet et la fit sortir de son silence. Elle essaya de justifier sa conduite : elle n'avait, disait-elle, été voir l'avocat que pour lui demander conseil, et n'avait pas la moindre intention de poursuivre son mari. Elle réitéra son assertion sans preuves que Godwin avait vendu sa fille à Shelley, et saisit cette occasion de dire à ce dernier une fois de plus ce qu'elle pensait de sa maîtresse. Elle aurait difficilement pu trouver un moyen plus rapide de perdre entièrement l'affection de Shelley et de se diminuer dans son opinion; et la réplique de Shelley montre qu'il désespérait de maintenir leur amitié.

E. LETTRE N° 6

56, Margaret Street
27 septembre 1814.

« Je me réjouis de voir qu'enfin vous avez le désir de vous justifier. Si la raison vous rend à la philosophie et à mon amitié, j'aurai ainsi un nouveau sujet de satisfaction. Mais de cela je n'ai vraiment aucun espoir. Il vous reste à rassembler les meilleures ressources de votre jugement, pour que vous puissiez me communiquer vos décisions finales, vos principes et vos idées. Si à cause de vos préventions et de vos illusions il est impossible que nous sympathisions, au moins que cette information me vienne de vous, afin d'éviter que tout projet que je pourrais faire à votre avantage ne dérange le plan de votre vie.

» Je vous ai recommandé de vous adresser à un avocat, au cas où vous auriez perdu votre confiance en moi. Vous vous êtes adressée à un avocat : la conséquence est évidente, vous êtes franchement perdue pour moi, perdue à tous les principes qui sont le guide et l'espoir de ma vie. Vous dites que vous avez employé un avocat, mais que vous n'avez pas l'intention de me poursuivre en justice. Mais cela même est

un acte de poursuite en justice. Pourquoi ne laissez-vous pas Hookham, ou n'importe quel ami commun, être l'arbitre de notre désaccord, si un désaccord quelconque existe entre nous? Il peut vous exposer mes ressources, mes moyens, mes intentions. Je répète que je considère votre démarche chez l'avocat comme un acte d'hostilité déterminée.

» Je ne désire renouer aucun rapport de quelque nature que ce soit avec vous, tant que vous agirez en vertu des principes que vous avez vous-même avoués récemment, ces mêmes principes qu'autrefois vous étiez la première à stigmatiser et à abhorrer. Un amour commun pour tout ce que le monde déteste fut dans un temps un lien d'union entre nous. Ce lien, vous l'avez brisé la première; et vous avez perdu un ami que vous ne remplacerez qu'avec difficulté. Votre langage méprisant à l'égard de Mary est également vain et mesquin. Vous vous retranchez derrière les superstitions les plus viles du plus esclave et du plus ignorant des mondes. Je considère comme une insulte que vous m'infligiez tant d'hypocrisie.

» Harriet, si vous aviez continué à être ce que j'avais espéré que vous ne cesseriez jamais d'être, si vous méritiez mon affection, avec quel empressement je me consacrerais à votre plaisir! Abandonnez donc les égoïstes et les mondains détestables avec lesquels vous avez l'air d'être fière de faire cause commune, et je serai votre ami, non pas dans le vulgaire sens d'amitié, mais dans le sens le plus grand du mot.

» Je vous adresse ces exhortations sans le moindre espoir qu'elles vous fassent la plus petite impression. Vous êtes certainement perdue pour moi.

» En ce qui concerne Godwin, vous avez été trompée, ou vous vous illusionnez. Godwin refuse avec des invectives amères et une injustice profonde d'avoir aucune autre relation avec moi. Quelque preuve que vous ayez, comme vous attachez malgré tout de la valeur à la bonne opinion que je pourrais avoir de vous et que votre mesquine conduite aurait pu laisser en mon cœur, envoyez-la-moi sans délai.

» Si vous avez encore la moindre ambition de figurer dans les rangs des bons et des justes, écrivez-moi. Je ne suis malgré tout pas très impatient d'avoir de vos nouvelles, car je désespère de la moindre générosité ou vertu de votre

part. Combien je serais heureux si j'avais commis la moindre injustice à votre égard!

» P. B. SHELLEY »

» Écrivez-moi chez Hookham. Je ne peux pas encore me procurer d'argent. Je suis sans un centime. Si par suite vous êtes sans ressources, je ne peux pas vous aider. Ci-inclus la lettre de Mrs. H. »

Cette lettre fut écrite juste avant que Shelley et Mary eussent quitté leur logement de Margaret Street, Cavendish Square, pour emménager au 5, Church Terrace, Saint-Pancras, dans le quartier beaucoup plus pauvre et plus obscur de Somers Town. Le désir de vivre plus économiquement, celui aussi de trouver une cachette plus sûre à l'abri des huissiers furent la cause de ce déménagement. Mary écrit alors laconiquement dans son Journal :

Lundi, 26 septembre.

« Shelley va avec Peacock chez Ballachy et loue des chambres à Pancras. Visite de Mrs. Pringer. Lu *Political Justice* et *Empire of the Nairs.* »

Mardi, 27 septembre.

« Lu *Political Justice*, fini *Nairs*; fait les bagages et emménagé dans notre nouveau logement à Somers Town. »

La lettre suivante est sans date. Apparemment elle fut écrite le 3 octobre ou dans les environs, en réponse à de nouvelles plaintes de Harriet. Cette dernière avait en effet adopté une nouvelle ligne d'attaque, quelque chose comme ce qui suit :

Bien que Shelley ait abandonné sa femme, il essaie lâchement de la retenir en son pouvoir en lui rappelant tout l'argent qu'il a dépensé pour elle. Une telle accusation est trop hystériquement absurde; et dans sa réponse, bien que manifestement une fois de plus déçu par Harriet, Shelley ne fait appel qu'à la connaissance qu'elle a de son caractère pour détruire ces inventions vulgaires. Et comme sa femme insiste encore sur le mal qu'il lui a fait il répond qu'il n'a jamais eu l'intention de lui faire du mal et que tout ce qui arrive était inévitable. Singulier réconfort pour la pauvre

Harriet! Pourtant, dans un post-criptum, Shelley redevient un mari prévenant. La maternité prochaine de Harriet exige qu'elle prenne un grand soin de sa personne et de sa santé; mais elle doit être gaie et avoir confiance dans l'heureuse issue de sa délivrance. Ensuite, comme elle retient tout de même les livres de Shelley et une partie de sa garde-robe, il demande s'il ne pourrait pas avoir des chaussettes, des mouchoirs et les œuvres posthumes de Mrs. Wollstonecraft!

F. LETTRE N° 3

3 octobre 1814.

« Harriet, vous vous trompez, vous vous trompez obstinément sur mon compte. Je n'ai jamais dit que je vous avais comblée de bienfaits pécuniaires ou que je tirais de cela un droit à votre confiance et à votre respect. J'avais espéré que les bénéfices plus substantiels de votre amélioration intellectuelle et le constant souci d'une amitié, mal comprise, il paraît, ne pourraient ne pas être dégradés par une erreur si commune et si basse.

» Je conçois très bien que votre irritation vous ait conduite à cette injustice à mon égard. Si mon amitié est ainsi rejetée, j'ai très peu d'espoir qu'aucun avantage puisse jamais résulter pour l'un de nous de nos rapports. J'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour empêcher ce qui s'est passé entre nous : bien que je sois uni par une affection intense et durable à une femme parfaitement adaptée à ma nature, vous auriez dû vous apercevoir que je continuais à me préoccuper de votre bonheur, que j'aurais dirigé les progrès de votre esprit, et que je vous aurais aidée à cultiver une philosophie élevée à laquelle, sans l'intérêt que j'ai pris à vous améliorer, il est fort probable que vous n'auriez jamais aspiré. Si vous résistez inflexiblement à toutes ces avances aimables, si, en retour pour mes bonnes intentions, vous m'accablez de mépris et de reproches, quel espoir me reste-t-il d'une issue favorable à mes efforts si mal récompensés?

» Je suis uni à une autre; vous n'êtes plus ma femme. Peut-être vous ai-je fait du mal, mais sûrement bien innocemment et sans intention, par le seul fait de vous avoir connue.

Ce mal, quelle qu'en soit l'importance, ne pouvait pas être évité. Si à un degré quelconque il y avait entre nous sympathie de sentiments et d'opinions, pourquoi dès lors, par ces chicanes misérables, par ces piqûres d'épingle indignes, nous priver pour l'avenir de la satisfaction qui pourrait résulter de cette sympathie? A moins que vous n'accordiez la plus entière confiance à ma sincérité sans détour, nos relations pour le moment doivent cesser. Vous retirez plus de chagrin que d'avantages de l'irritation que vous produisent mes visites. L'intérêt que je vous porte n'est troublé par aucun sentiment m'empêchant de calculer avec calme votre bonheur.

» Reprenez-vous, je vous en supplie : rappelez-vous qui je suis; souvenez-vous de mon caractère. L'allusion que vous faites dans votre lettre au devoir que j'ai de vous faire une pension prouve combien peu vous m'appréciez. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur que j'oublie mon vrai devoir.

» Affectueusement vôtre.

» P. B. SHELLEY »

» J'espère que vous faites tout ce qui est nécessaire pour vous conserver en bonne santé. Je n'appréhende pas le moindre danger de votre prochain accouchement. Je crois que vous pouvez avoir toute confiance en l'habileté de Sim. Vos dernières couches furent douloureuses, mais d'un bon augure. Je crois savoir qu'avec un tel précédent il n'y a pas à redouter de difficultés ensuite.

» Ma chère Harriet, j'attends impatiemment votre réponse. Vous ne devez pas être injuste envers moi. Injuste, vous l'avez été, j'espère donc que vous réparerez. Je verrai Hookham ce soir. J'ai le plus urgent besoin de bas, de mouchoirs et des œuvres posthumes de Mrs. W.

» Je ne pourrai pas être au rendez-vous demain à trois heures. J'apprends que je courrais un danger personnel si j'y allais. Voulez-vous me dire où je peux aller voir les personnes? »

Quelque chose, soit le ton de cette lettre, soit un retour temporaire de son bon caractère habituel, rendit la lettre suivante de Harriet plus conciliante. Les phrases indignées

de Shelley n'avaient pas dû être agréables à digérer, et Harriet n'avait d'ailleurs aucun désir de ruiner entièrement la bonne opinion qu'il avait d'elle. Sa missive plus aimable fut reçue par Shelley le 5 octobre, le même jour où Mary écrit dans son Journal :

« Peacock au petit déjeuner. Marché jusqu'au lac de Nangis et fait une promenade en bateau. Lu *Political Justice*. Shelley lit *The Ancient Mariner* à haute voix. Lettre de Harriet très polie. »

Dans sa prompte réponse Shelley s'accorde avec plaisir au changement de ton de Harriet; mais à la longue il arrive à voir ce qui depuis longtemps était évident à tout autre œil que le sien, à savoir que le fossé qui s'est creusé entre leurs esprits ne peut pas être comblé. Celle qu'il célébrait en juillet comme la sœur de son âme, n'est en octobre pas plus qu'une amie, et la mère de son enfant chérie Ianthe.

G. LETTRE N° 7

Pancras, 5 octobre 1814.

« Vous voudrez bien continuer à écrire chez Hookham.

» Ne vous imaginez pas que mes sentiments à votre égard soient amers ou sans amitié, ni qu'il me soit nécessaire d'attendre d'être de bonne humeur envers vous avant de lire vos lettres. La manière dont je vous ai parlé, et dont vous vous plaignez, était le résultat de vos propres lettres. Aucun sentiment froid et distant n'a eu son origine en moi. J'avais le désir d'être votre ami dans le sens le plus complet du mot. Et le ton plus doux et plus aimable de votre dernière lettre m'encourage à espérer que peut-être enfin vous désirez mon amitié.

» Je crois connaître le sens exact de ce mot. Sympathiser dans nos vues et nos principes, avoir des intérêts communs, des habitudes communes de sentir, voilà l'origine de l'amitié et la source de toute espèce d'affection. Je ne cesserai jamais de m'intéresser à votre bien-être. Vous avez été ma femme, vous êtes la mère de mon enfant; vous allez bientôt m'en donner un autre. Mais ce sont là des liens qui n'attachent que par des intérêts matériels et mondains, lorsque la sympathie sur les grandes questions du bonheur humain n'existe

pas. Ces liens entraînent de l'amabilité mutuelle, de la compassion et de la considération... Mais le sacrifice et le dévouement de soi-même dans une amitié élevée ne peuvent exister quand les causes ont cessé d'intervenir. Ne soyez pas découragée par cette réflexion. Il y a probablement beaucoup d'excellentes personnes en ce monde capables d'être pour vous des âmes-sœurs pouvant partager vos sentiments, vos goûts, et vos opinions. Vous observez justement que je ne suis pas cette âme-sœur. Je veillerai donc sur vos intérêts, je suivrai le progrès de votre future existence, je vous serai utile, je serai votre protecteur, et je me considérerai pour vous comme une sorte de père; mais comme amis, comme égaux, ceux qui ne sympathisent pas ne se rencontrent jamais.

» Ne vous trompez pas sur mes sentiments. Je suis et je veux être votre ami dans tous les sens du mot, excepté dans le plus délicat et dans le plus élevé. Je vous déclare solennellement que le moindre sentiment de désobligeance ou d'inimitié envers vous n'est jamais entré dans mon cœur. Si en réfléchissant sur votre conduite il me semble que j'y puisse découvrir la moindre trace de générosité et de vertu, j'en suis profondément touché. Oui! Je suis assez votre ami pour qu'il vous soit parfaitement inutile d'employer un avocat.

» Je ne chercherai pas à vous revoir jusqu'à ce que je sois sûr que vous me comprenez, jusqu'à ce que je reçoive de vous une nouvelle preuve de la correspondance de nos sentiments. Je ne cherche pas à me soustraire par manque d'amitié ou indifférence, mais par une considération de justice qui m'est due et qui est aussi due à vos sentiments.

» Ne m'envoyez pas les œuvres de Mary Wollstonecraft. Je me suis trompé en vous les demandant. Je vous prie de les garder. Je puis facilement m'en procurer un autre exemplaire. Si vous pouviez copier pour moi et m'envoyer un poème qui s'appelle *An Indian Tale*, je désirerais beaucoup l'avoir. Voulez-vous aussi m'envoyer *Wandering Jew* si vous l'avez?

» Comment va mon enfant? Une des choses les plus pénibles pour moi dans votre éloignement de Mary et de moi-même, c'est d'être séparé de cette enfant. Je sais que par la loi de nature elle est vôtre, et non pas mienne, que vos senti-

ments à son égard dépendent d'une sympathie physique, alors que les miens sont le résultat d'une habitude et d'une persuasion personnelle. Je m'incline donc devant une nécessité très pénible, mais réelle.

» Permettez-moi d'espérer que j'aurai de vos nouvelles bientôt, et renseignez-moi sur l'état de votre santé.

» Votre ami affectionné,

» P. B. SHELLEY »

» Quand je pourrai me procurer de l'argent, je ferai mes arrangements avec vous. Je ne discuterai ce sujet avec aucun avocat. Dans le cas présent il est absolument inutile de recourir à la loi.

» Tahourdin est venu chez moi, mais j'étais tellement occupé avec des avocats que je n'ai pas pu le voir. Avez-vous une copie du contrat? »

La demande que fait Shelley à sa femme pour des copies de poèmes est intéressante, mais je ne suis pas capable d'identifier *An Indian Tale*, à moins que ce ne soit la première version de *Fragments of an Unfinished Drama*. La demande pour *The Wandering Jew* est aussi importante, car elle montre l'intérêt continu de Shelley pour cette œuvre de lui qui datait déjà de quatre ans; Medwin, son cousin, prétend avoir collaboré à sa composition.

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Shelley souffrit d'une attaque de bronchite. Les soucis constants d'argent et la peur d'être arrêté pour dettes avaient miné sa santé. Le lundi 10 octobre, une lettre lugubre de Harriet ajouta à sa détresse. Elle est à ce moment physiquement en mauvais état et tristement seule; Eliza a emmené Ianthe à Southampton parce que l'air de Londres ne convenait pas à l'enfant. Harriet ne permet pas à Shelley de lui rendre visite, et l'atmosphère de la maison de son père la conduit au désespoir. Mais une réponse de Shelley, lui parlant de sa propre maladie, détourne son esprit d'elle-même; et son souci pour Shelley apparaît dans une lettre aimable, dans laquelle elle le supplie de prendre des mesures pour recouvrer la santé.

La crise de maladie passa, mais le manque d'argent prenait

maintenant pour Shelley une tournure alarmante. Il avait hypothéqué ses revenus à Hookham le libraire; il s'était endetté au profit de l'ingrat Godwin; la voiture qu'il avait achetée en 1814 pour Harriet et lui-même demeurait impayée. Le carrossier Charters et d'autres créanciers avaient perdu patience. Le 5 octobre, Shelley avait essayé de négocier un emprunt de 400 livres, remboursable à 2 400 livres après sa mort. Le 11, les négociations échouèrent et l'argent fut refusé. Sans aucun ami qui pût l'aider, Shelley ne voyait rien devant lui que la prison pour dettes pour lui-même et la misère pour son entourage.

Dans cet horrible état d'esprit, il écrit à Harriet le 12 octobre, la suppliant de faire durer le plus possible la pension trimestrielle qu'il lui avait précédemment versée, car il ne savait s'il pourrait payer la prochaine. Il tient particulièrement à éviter à Harriet l'humiliation de dépendre entièrement de son père.

H. LETTRE N° 8

5 Church Terrace, Pancras.

12 octobre 1814.

« Ma chère Harriet,

» Quoique je n'aie aucune crainte au sujet de votre santé, je suis toujours impatient de connaître les progrès exacts de votre grossesse. Dites-moi exactement où vous en êtes, je vous prie. J'ignore si même à présent vous n'êtes pas accouchée. Vous m'avez défendu d'aller vous voir, car certainement ma sollicitude pour vous m'aurait depuis longtemps conduit auprès de vous.

» Votre sœur est absente en ce moment de Londres? Pour certaines raisons je le regrette. Je me demande comment l'affection qu'elle professe pour vous a pu lui permettre de vous laisser dans l'état terrible de dépression qu'indiquait votre lettre de dimanche. Souvenez-vous, chère Harriet, que vous devez toujours compter sur l'attachement que j'ai pour vous : tout ce qu'il me serait possible de tenter, ou même ma présence, si elle pouvait vous distraire ou vous être utile, je suis prêt à vous rendre tous ces services amicaux, et je considère comme une infortune que vous ne vous sentiez pas vous-même capable de les accepter.

» Mes affaires d'argent sont dans un état désespéré. Si

novembre arrive sans plus de succès, j'irai en prison. Toutes ces choses exigent de ma part une attention que je continuerai à exercer jusqu'à ce que mes affaires soient définitivement réglées. Je n'ai pas le moindre argent à vous envoyer. Il faut que j'essaie, en faisant un grand sacrifice, de me procurer une petite somme pour les besoins présents. Si je réussis et que je puisse vous envoyer quelque chose, n'en parlez pas à votre père, car alors il se déchargerait de tout sur moi, qui, même si je le désirais, ne pourrais peut-être pas me procurer la plus petite somme d'argent. L'orgueil est aussi efficace que l'avarice. Je ne doute pas qu'il se charge de vous jusqu'à ce que je puisse me procurer de l'argent; croyez-moi, je désire ardemment vous éviter cette humiliation dégradante d'avoir à dépendre de cet homme égoïste. Je dois vous dire qu'une affaire que j'avais espéré conclure a raté, et qu'en ce moment je suis sans espoir, ni ressources.

» Ne donnez pas à Sims des honoraires chaque fois qu'il vient, et tâchez de faire durer la pension de ce trimestre aussi longtemps que vous pourrez. Nous nous arrangeons nous-mêmes pour vivre au taux de 4 livres par semaine. Mais je n'ignore pas que votre maladie et votre prochain accouchement exigent des dépenses supplémentaires. Je vous fais seulement remarquer l'incapacité où je suis de vous être d'aucune assistance en ce moment.

» Je vous remercie pour l'aimable attention que vous avez de me recommander de m'abstenir de me laver la tête. Je suivrai votre conseil, mais je ne porterai pas encore de flanelle. La maladie des poumons dont je vous avais parlé va beaucoup mieux, et j'espère passer l'hiver sans m'en ressentir.

» Écrivez-moi très vite. Croyez-moi, chère Harriet, bien anxieusement vôtre.

« P. B. S. »

Nous arrivons maintenant à la période la plus noire de dangers, de privations et de souffrauces qn'eurent à traverser Shelley et Mary. Le Pr. Dowden dit que « les jours les plus sombres, y compris la séparation de Mary et de Shelley, se placent entre le 23 octobre et le 9 novembre[1]. Traqué

1. *Shelley*, par le Professor Dowden, I, 488.

par ses créanciers, l'esprit si plein de soucis que sa crise pulmonaire reparut, Shelley jugea imprudent de rester dans son logement avec Mary, et même d'aller habiter chez Peacock. L'exécution du jugement obtenu par le carrossier Charters était attendue pour le 1er novembre et le seul moyen de l'arrêter était de faire appel à Harriet. La fameuse voiture, qui avait été un des plaisirs de Harriet dans les jours d'opulence, allait causer maintenant la ruine de Shelley, à moins que Harriet ne pût l'aider provisoirement. En aidant Shelley, elle servirait son propre intérêt, puisqu'elle attendait de lui une pension qui la rendît en partie indépendante de son père. Le 25 octobre, ou dans les environs, Shelley écrit à Mary :

« J'ai écrit une lettre extrêmement urgente à Harriet lui demandant d'envoyer de l'argent... J'ai dit à Harriet, que je serai à Pancras quand sa réponse arrivera. »

La lettre suivante est en effet « extrêmement urgente » :

I. LETTRE N° 9

25 octobre (?) 1814.

« Répondez à Church Terrace par le messager. Je serai là pour recevoir la lettre.

» Ma chère Harriet,

» Je ne peux pas me procurer d'argent assez vite. A moins que vous ne puissiez vous-même faire quelque chose, j'irai en prison, et tous nos espoirs d'indépendance seront brisés. Je ne vois pas d'issue. Il faut que je me cache jusqu'au 6, et ensuite, si vous ne pouvez pas vous procurer l'argent, j'irai en prison pour économiser ma caution.

» Répondez-moi toujours à Pancras, et dites-moi quand je peux espérer avoir une somme quelconque de vous et ce que peut être approximativement cette somme. Je suis entièrement à votre merci. Mes propres efforts ont été vains. Je vous redis encore et encore que nous serons ruinés tous les deux si je ne peux pas apaiser Charters. Je ne sais même pas si, dans l'éventualité de mon emprisonnement, mes propriétés ne seraient pas vendues à vil prix au bénéfice de mes créanciers.

» Écrivez-moi et envoyez l'argent le plus vite possible. Envoyez ce que vous pourrez, et si vous ne pouvez pas faire

autrement, envoyez-moi l'argent petit à petit. Je n'aurais certes pas le courage de vous importuner autant en l'occurrence si le danger n'était pas aussi grand pour vous que pour moi.

» Écrivez vite... Envoyez un messager avec la lettre. Si cela est possible, envoyez 30 livres. Je suis sûr de pouvoir vous les rembourser dans une quinzaine.

» Tous ces tracas m'ont redonné une crise. Je suis évidemment hors de danger, mais si exténué que je peux à peine marcher. Ceci néanmoins importe peu. Je n'ai pas un seul ami au monde qui puisse me venir en aide. Toutes mes démarches ont été vaines.

» Une fois en prison, confiné dans une cellule humide, sans un sou, sans un ami (j'ai hypothéqué mon revenu à M. Hookham), je n'aurai plus qu'à mourir de faim. Nous avons déjà vendu tout ce que nous possédions pour acheter du pain. Je suis chez un ami qui me donne le vivre et le couvert; mais vous serez horrifiée, j'en suis sûr, d'apprendre qu'avant que j'aie réussi à vendre le dernier objet de valeur, Mary et sa sœur étaient presque mortes de faim. Ma chère Harriet, envoyez vite quelque chose.

» Votre très affectionné

» P. B. SHELLEY »

Cet appel à toute extrémité, que Harriet entendit et auquel elle répondit, termine la liste des neuf nouvelles lettres à elle adressées. La dixième lettre fut écrite après un intervalle de plus de deux ans. Elle fut adressée à Eliza peu après la mort de Harriet. Nous nous contenterons d'un bref résumé des événements pendant cette période, en tant qu'ils concernent Harriet.

La naissance, vers la fin de novembre 1814, du second enfant de Harriet, Charles, fut suivie à quelques semaines par la mort du grand-père de Shelley, Sir Bysshe; et après cet hiver de misère le ciel de Shelley s'éclaira graduellement. Pendant l'été de 1815, aussitôt qu'il fut à même de le faire, Shelley remit à Harriet 200 livres pour payer ses dettes et lui assura un revenu de 200 livres par an, lequel, ajouté aux 200 livres qu'elle avait annuellement de son père, était amplement suffisant pour qu'elle pût faire face à tous ses besoins.

Mais Eliza et son père étaient résolus à ne pas laisser

Shelley s'en tirer si facilement. Sur leur conseil, Harriet continua à refuser de signer un acte de séparation, et réclama un supplément de pension pour l'entretien des enfants. De son côté, Shelley, croyant avoir le droit d'obtenir ou la séparation ou la garde d'un de ses enfants, demanda à prendre Ianthe avec lui. Les Westbrook refusèrent et ripostèrent en menaçant Shelley d'une poursuite en justice et d'un scandale public en raison de sa conduite passée et de son athéisme. Shelley répondit que dans ce cas il supprimerait complètement la pension de Harriet. Mis ainsi en échec, les Westbrook s'adressèrent au père de Shelley, mais Sir Timothy refusa de se laisser entraîner dans leur dispute.

Un autre hiver se passa. Pendant l'été de 1816, Shelley voyageait avec Mary sur le Continent, mais son ami Peacock, qui avait toujours loyalement pris le parti de Harriet, faisait tout son possible pour mettre en ordre les affaires de cette dernière, dont l'enfance avait été malheureuse en raison du traitement que lui avait infligé son père, et qui devenait de plus en plus triste dans la maison paternelle. Déjà, en janvier 1815, elle avait écrit à Catherine Nugent :

« Je suis toujours chez mon père, ce qui est abominable. Quand quitterai-je cette maison? Je n'en sais rien. Tout est contre moi. Je suis fatiguée de la vie. Je suis si malheureuse ici que la vie ne vaut vraiment pas d'être vécue. »

A une date indéterminée, entre juin et septembre 1816, Harriet quitta la maison de son père en y laissant ses enfants. La vraie cause de ce départ reste inconnue. Shelley plus tard crut fermement qu'Eliza, pour s'approprier toute la fortune de son père, avait manœuvré Harriet de telle sorte que celle-ci quittât la maison. Peut-être était-ce qu'au premier faux-pas, son père avait banni Harriet de chez lui. Peut-être aussi était-elle si malheureuse que des relations irrégulières, engagées par elle très sottement, mais qui lui promettaient une affection, lui semblèrent préférables à la vie chez son père. Les détails pathétiques et misérables à la fois de ses mésaventures sont heureusement cachés. Le 9 novembre, quelques jours avant que Shelley n'eût écrit anxieusement à Hookham pour avoir des nouvelles de sa femme, Harriet, abîmée de désespoir, avait adressé une longue lettre d'adieu à sa sœur :

Samedi soir.

« Ma très chère et très aimée sœur,

» Quand vous lirez cette lettre, j'aurai cessé d'être un habitant de ce monde misérable. Ne regrettez pas la perte de quelqu'un qui comme moi n'a jamais pu être qu'une source d'ennuis et de vexations pour tous mes proches. Trop malheureuse pour faire le moindre effort, rabaissée dans l'opinion de tous, pourquoi continuerais-je à traîner une existence misérable? Aigrie par les souvenirs du passé et sans aucun rayon d'espoir sur lequel me reposer pour l'avenir, le souvenir de toutes vos amabilités que j'ai si indignement payées de retour, a souvent fait souffrir mon cœur. Je sais que vous me pardonnerez, car il n'est pas dans votre nature de manquer d'amabilité ou de charité envers qui que ce soit. Chère aimable femme, plût à Dieu que je ne vous eusse jamais quittée! Oh! que n'ai-je toujours suivi vos conseils! J'aurais pu vivre heureuse longtemps; mais au contraire, faible et vacillante, je me suis précipitée vers ma perte. Je n'ai pas écrit à Bysshe. Oh! non, à quoi cela me servirait-il? Mes souhaits ou mes prières ne le toucheraient pas, et pourtant s'il lit ceci, peut-être accédera-t-il à ma dernière requête de laisser Ianthe vivre toujours avec vous. Chère adorable enfant, avec vous elle pourra être très heureuse, avec lui, non. Mon cher Bysshe, laissez-moi vous supplier en souvenir de nos jours de bonheur d'exaucer mon dernier vœu. N'enlevez pas notre enfant innocente à Eliza, qui a été pour elle plus que moi-même et qui lui a toujours prodigué les soins les plus attentifs. Ne repoussez pas ma dernière requête, je n'ai jamais moi-même rien pu vous refuser, et si vous ne m'aviez pas abandonnée, j'aurais pu vivre; mais dans les circonstances actuelles, je vous pardonne librement et je vous souhaite d'avoir tout le bonheur dont vous m'avez privée. Il y a aussi votre beau petit garçon, oh! ayez bien soin de lui, et que son amour soit pour vous un jour une riche récompense. Comme vous formerez son esprit d'enfant, vous en recueillerez plus tard les fruits. Et maintenant vient pour moi la triste tâche de vous dire adieu. Oh! il faut que je me hâte. Que Dieu vous garde et vous bénisse tous. Vous, mon cher Bysshe, et vous,

chère Eliza. Puissiez-vous trouver tout le bonheur tous les peux; c'est le dernier souhait de celle qui vous a aimés plus que tous les autres. Mes enfants, je n'ose rien dire pour eux, ils sont trop jeunes pour me regretter, et vous leur serez bons et aimables pour l'amour d'eux-mêmes plus que pour l'amour de moi. Mes parents, ne me regrettez pas, j'étais indigne de votre amour et de vos soins. Soyez heureux vous tous. De cette façon j'espère que mon âme trouvera l'oubli et le repos. Que Dieu vous protège! C'est la dernière prière de l'infortunée

» HARRIET S. »

» A vous, ma chère sœur, je laisse tout ce que je possède; car cela vous appartient plus qu'à quiconque et vous le conserverez pour Ianthe. Que Dieu vous protège toutes les deux[1]. »

Le même jour elle disparut de son appartement. Et un mois plus tard le cadavre de la pauvre jeune femme fut retrouvé dans la Serpentine.

Cette catastrophe porta à Shelley un coup terrible. Leigh Hunt dit : « Il ne put jamais l'oublier. Et pendant un temps il en fut littéralement déchiré. » Il est certain qu'Eliza ne l'avertit aucunement du ton catastrophique de la lettre de Harriet, ni de sa disparition soudaine. Il rentra à Londres en grande hâte, et eut recours à Leigh Hunt. Son but était de découvrir ce qui avait poussé Harriet à « cette sombre, horrible mort », et d'arracher ses enfants des mains des Westbrook. Son enquête lui apprit vite qu'Eliza était responsable de la mort de Harriet. Dans une lettre à Mary, peu agréable et égoïste, en date du 15 décembre, Shelley décline ardemment toute responsabilité dans la tragédie et accuse Eliza, en termes violents, d'assassinat.

« Hookham, écrit-il, Longdill, tout le monde me rend pleinement justice; tous témoignent de ma droiture d'esprit et de la libéralité de ma conduite envers elle. Mais tout le monde est unanime à condamner ces détestables Westbrook. »

Ceci est un chapitre de la vie de Shelley qu'on préférerait passer sous silence. Bien que la hâte qu'il mit à s'exonérer de tout blâme ne fût pas digne d'un homme, il est certain

1. Lettre publiée pour la première fois par W. Courthope Forman, *Cornhil Magazine*, janvier 1922.

qu'il était convaincu que toute la faute incombait aux Westbrook, et c'est pourquoi il désirait d'autant plus leur retirer ses enfants le plus vite possible. Les deux enfants, avant la mort de Harriet et sans qu'il en fût averti, avaient été placés sous la garde d'un clergyman à Warwick. Néanmoins, avant d'en arriver à la contrainte, Shelley essaya, en envoyant Mrs. Boinville pour le représenter et parler franchement en son nom, de persuader la détestée Eliza de lui rendre la petite Ianthe et Charles.

La lettre n° 10 de la nouvelle correspondance fait l'objet de cette communication diplomatique :

J. LETTRE N° 10

Londres, 18 décembre 1816.

« Chère Eliza,

» Avant que vous ne receviez cette lettre, Mrs. Boinville vous aura déjà fait part de ma résolution à l'égard de Ianthe. Mes sentiments de devoir aussi bien que mon amour paternel m'incitent à considérer comme un malheur chaque minute que je passe séparé de ces adorés et infortunés enfants, et cette sensation a été portée jusqu'à l'agonie par la terrible catastrophe qui est la cause de ma présente lettre. Vous m'épargnerez et à vous-même des discussions inutiles dans cette occasion, lorsque vous saurez qu'il n'y a aucune considération en ce monde qui puisse me décider à abandonner l'entière et exclusive charge de mon enfant. Elle n'a plus que son père, et ce père, si l'on avait jamais pu supposer qu'il eût oublié ses enfants, a senti l'appel du devoir et, à quelque prix que ce soit, le revendiquera et le remplira.

» Je suis allé chez vous deux fois hier. J'aurais bien voulu vous trouver. J'avais le dessein de vous communiquer, de la façon la moins pénible possible, une information que je sais vous être douloureuse. Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous assurer que je n'ajoute foi à aucune des imputations répandues sur votre conduite ou celle de M. Westbrook à l'égard de l'infortunée victime. Je ne peux pas m'empêcher de penser que vous auriez pu agir plus judicieusement, mais je ne doute pas que vos intentions aient été bonnes.

» Mon ami M. Leigh Hunt se chargera de mes enfants

et les préparera à venir habiter avec moi. Je n'espère pas que vos sentiments à l'égard d'une femme dont l'union avec moi peut vous sembler, d'une façon assez excusable, la cause de la ruine de votre sœur, vous permettent de parler d'elle avec le respect que Ianthe doit être accoutumée à porter à la femme élue par son père. A vous parler franchement, je ne peux pas croire que vous vous absteniez d'inculquer dans son esprit d'enfant les idées les plus étrangères aux miennes. Je n'en pense pas plus mal de vous pour cela; peut-être aurez-vous la générosité de maîtriser les sentiments qui vous pousseraient à agir ainsi, mais je ne peux pas admettre que des jours et des semaines puissent passer, et que ce que je considère comme mon devoir et le bonheur de mon enfant doive dépendre de votre bon vouloir.

» J'ai eu le plus violent désir de consulter vos sentiments dans cette affaire. Et je ne peux pas faire autrement que de croire que la meilleure solution de votre part est une acceptation immédiate. Rien n'ébranlera ma résolution. Un délai de quelques semaines en rendrait simplement l'exécution beaucoup plus pénible pour vous. En ce qui concerne Ianthe, un chagrin d'enfant est fini en quelques heures.

» M. Hunt se rendra volontiers à n'importe quel rendez-vous qu'il vous plaira de lui donner pour lui amener les enfants, dont il se chargera en mon nom. Je serais très heureux d'accéder à toute requête que vous pourriez faire et qui serait d'accord avec ce sens du devoir qui me torture et qui m'empêche de supporter l'absence de mon enfant. Je puis très sincèrement dire que je saisirai passionnément toute occasion de vous convaincre que je ne vous veux aucun mal.

» J'évite dans ce but de faire allusion à l'événement qui est la cause de cette lettre. Tous, j'imagine, nous souffrons trop profondément pour trouver une consolation dans l'étalage inutile de nos sentiments.

» Je reste, chère Eliza, votre très sincère

» P. B. SHELLEY »

» Je puis vous dire aussi — Mrs. B. vous l'a sans doute déjà dit — que ma requête à l'avocat dans cette occasion provenait entièrement d'une erreur. »

Il est pour le moins extraordinaire de voir le franc et sincère Shelley, trois jours après avoir traité Eliza de criminelle, assurer à cette femme détestée qu'il n'attache « aucune créance aux imputations répandues sur sa conduite et celle de M. Westbrook ». Le reste de la lettre est assez sincère. Il reconnaît qu'Eliza hait Mary et qu'elle est convaincue que l'union de Shelley avec elle a été le commencement de la déchéance de Harriet. En conséquence, si Eliza gardait les enfants, elle apprendrait pieusement à Ianthe à détester Mary et à abhorrer les idées de son père au sujet de la religion; et, comme il l'explique, ceci ne saurait être permis.

Par cette lettre, Shelley, non seulement ne servit pas sa cause, mais encore dans cette phrase : « La femme dont l'union avec moi vous semble, d'une façon assez excusable, être la cause de la ruine de votre sœur », il fournit à Eliza une arme contre lui qu'elle ne mit aucun retard à employer dans leur dispute devant la Cour de Chancery.

Naturellement, Shelley ne pensa jamais que son union avec Mary pût avoir été la cause de la mort de Harriet. Il avait avoué à Harriet ce dont il se considérait comme coupable, ainsi que nous l'avons vu dans la lettre n° 3 :

« Peut-être vous ai-je fait du mal, mais sûrement le plus innocemment et sans intention, par le seul fait de vous avoir connue. »

Il était à blâmer pour s'être laissé bêtement pousser dans le piège des intrigues matrimoniales ourdies par Eliza et pour s'être laissé séduire par la beauté de Harriet quand elle le menaça de se tuer par amour pour lui. La *mésalliance* de leurs idées et de leurs sympathies l'avait découragé longtemps avant qu'il ne devînt amoureux de Mary. Si Shelley avait été obligé de rester avec Harriet, il est très probable qu'ils eussent été malheureux tous les deux. Quand il rencontra Mary, leur mutuelle passion fut si vraie, si profonde, si irrésistible, que Shelley ne fut jamais amené à croire qu'il aurait pu ou dû la vaincre et s'en affranchir.

Bien qu'absous par sa propre conscience, il éprouvait néanmoins l'amère certitude d'avoir été choisi par la destinée comme un instrument dans la tragédie de Harriet. Peacock, qui n'était pas moins l'ami de Harriet que celui de

Shelley, nous dit que : « Le triste sort de Harriet lui causa un grand chagrin, qu'il ressentit d'autant plus en raison de l'obligation où il se trouva longtemps de garder pour lui ses sentiments. »

Harriet a eu ses froids diffamateurs aussi bien que ses champions passionnés. Les manifestations apparemment contradictoires de son caractère avaient fourni des armes nombreuses à chaque camp. Peacock nous dit qu'elle était toujours très gaie. Hogg prétend qu'elle était obsédée par l'idée du suicide. Elle aimait Shelley, et pourtant elle était très froide avec lui et le quitta volontairement à plusieurs reprises. Elle professait une grande affection à l'égard de ses enfants, mais elle refusa de nourrir la petite Ianthe et finalement abandonna ses deux enfants. Comment pouvons-nous la comprendre?

Je suis convaincu qu'il est à la fois injuste et erroné de regarder Harriet comme une personne adulte, indépendante et responsable. Hogg nous a laissé une description colorée de l'influence qu'Eliza exerçait sur toutes les pensées et tous les actes de Harriet. Il ajoute : « Eliza avait soigné, guidé et dominé Harriet depuis sa plus tendre enfance; elle avait sans aucun doute arrangé et réalisé son mariage, lui disant tout ce qu'elle devait faire ou dire, ainsi que les lettres de Shelley le montrent clairement[1]. » Une telle servitude mentale et émotionnelle à l'égard d'Eliza devait certainement avoir retardé le développement de Harriet. Hogg était intrigué par son obsession du suicide. Même dans ses jours les plus heureux et les plus indépendants avec Shelley, le suicide était son sujet de conversation favori, et elle discutait avec calme dans n'importe quelle société sa volonté d'en finir avec la vie. Mais est-ce si étonnant? Il est assez commun, chez un enfant qui se sent très inférieur et asservi, d'essayer de se rendre intéressant et important en méditant sur le suicide. L'esprit de Harriet ne s'éleva jamais au-dessus de cet état enfantin.

Bien que mariée et ayant eu des enfants, elle ne se haussa jamais au rang de femme et de mère, et resta jusqu'au bout la petite sœur d'Eliza. Après l'inévitable fiasco de son mariage, elle rentra chez son père, auprès de qui elle retrouva, plus fortes encore, la tristesse et la contrainte de son enfance en

1. Hogg, *Vie de Percy Bysshe Shelley* (Ed. Dowden), p. 275.

tutelle. Même ses enfants appartenaient plus à Eliza qu'à elle-même. A la fin, son seul effort, inefficace, pour sortir de l'enfance et vivre sa vie la conduisit directement à la mort. Elle avait vingt et un ans quand elle mourut.

Qui peut-on blâmer dans un pareil cas? Certainement Harriet n'était pas responsable. Shelley, attiré sans le savoir dans une situation sans issue, se débattit en vain pour se débarrasser de sa belle-sœur et émanciper l'esprit de Harriet; mais l'influence néfaste d'Eliza fut plus forte que la mort. Complètement ignorants de leur crime, la sœur de Harriet et son père l'avaient rendue incapable de supporter le fardeau de l'existence. Il n'y a pas de cœur qui puisse lui refuser la pitié.

***

La découverte de ces lettres n'a pas seulement augmenté notre connaissance de la vie de Shelley en ces sombres mois de pauvreté et de maladie, pendant l'automne de 1814, elle nous a donné aussi un témoignage authentique sur ses relations avec Harriet. Nous connaissons maintenant les paroles qu'il lui adressa immédiatement après lui avoir révélé son amour désespéré pour Mary : document extraordinaire, éloquent par l'illusion et l'espoir stupides que Shelley entretenait de vouloir conserver Harriet comme sa meilleure amie, elle qu'il reniait comme sa femme. Nous savons maintenant combien il persista dans cette illusion en dépit des premières déceptions que lui causa Harriet. Il chérit cette idée pendant tout l'été; et pendant plusieurs semaines de cet automne, il exhorta régulièrement la pauvre Harriet à vivre d'accord avec la philosophie qu'il lui avait enseignée et qu'à un moment elle écoutait si docilement. Nous voyons maintenant Harriet aigrie, oubliant la générosité fondamentale de son caractère, perdant toute confiance en son mari, et se conduisant, comme n'importe qui, sauf Shelley, aurait pu s'y attendre dans les mêmes circonstances. Elle l'injurie, le menace et exagère ses calomnies ignorantes jusqu'à lasser la patience de Shelley, à tel point que l'espoir fantôme que ce dernier conservait de la garder comme une amie spirituelle tombe en lambeaux devant nos yeux.

Et cependant ces nouvelles lettres n'ajoutent rien qui puisse changer notre conception de la nature essentielle de Shelley en tant qu'homme. Il serait difficile de trouver dans toute l'histoire un esprit plus sensible, plus aimant et plus généreux. Ses meilleurs efforts furent cruellement fauchés par les déceptions et les désillusions. Nous compatissons à ses souffrances, mais nous ne pouvons pas entièrement les déplorer. La souffrance le guérit de ses premières erreurs et folies, et l'aida à devenir avant sa trentième année le sage et courageux pionnier qui, dans son amour de l'humanité, espéra tout et endura tout.

LESLIE HOTSON

(Traduction de madame MAY TAMISA.)

FORMES MÉDITERRANÉENNES[1]

Avec les plans passèrent en Occident des formes architecturales : supports, arcs, voûtes, portails, moulures, couronnements.

La colonne avait été trop largement employée dans l'antiquité pour ne pas servir de modèle dans tout le bassin méditerranéen. Dès le Bas Empire, l'Orient, comme l'Occident, remploya des colonnes antiques. Ces emprunts confèrent un air de parenté aux mosquées et aux églises du haut moyen âge. Les arcs retombant sur des colonnes sont une création de l'Orient; la colonne grecque et romaine portait un linteau. L'Orient commença par superposer l'arc au linteau, puis il supprima la partie du linteau qui se trouve entre les colonnes. Le chapiteau se trouva surmonté d'un surabaque. En Syrie, comme plus tard en Bourgogne, la colonne repose souvent sur une console et soutient soit une solive soit le sommier d'un arc.

Lorsque les formules de construction voûtée se répandirent en Orient, le pilier remplaça la colonne. Il le garda en Syrie mouluration qui marquait chez les Romains l'imposte de l'arc. Bientôt des types plus nettement orientaux prévalurent : à Ibn Tulun, au Caire, le pilier est cantonné de quatre colonnes engagées en briques, comme en Mésopotamie. A El Hakem, dans la même ville, l'architecte a répété ce groupement, mais a ajouté sur le côté du pilier un dosseret à ressaut, destiné à supporter le tirant de l'arc. A Giyouchi (1087) le pilier prend

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

la forme d'un T, pour recevoir les doubleaux. Le support s'adapte aux éléments supportés. L'évolution est identique en Occident : le pilier se complique de dosserets, de colonnes appuyées et devient cruciforme. Les mêmes fonctions créent les mêmes organes.

Les arcs sont de types différents. L'antiquité avait employé surtout l'arc en plein cintre. Le moyen âge connut l'arc brisé, l'arc outrepassé, l'arc en fer à cheval, l'arc polylobé ou festonné, les arcs croisés. Toutes ces formes sont venues d'Orient. D'après certains orientalistes (Sarre, Herzfeld, Pope) l'arc brisé serait originaire des Indes et serait passé en Perse après l'époque sassanide. Toutefois les petits arcs en briques de Ctésiphon, qui dessinaient une parabole, mais qui étaient recouverts de stuc, ont pu donner l'idée de l'arc brisé. Ce profil n'était cependant pas inconnu à l'antiquité : il apparaît dans un arc d'Assos, datant de l'époque hellénistique; il est vrai que ces arcs sont non pas appareillés, mais bâtis par encorbellement. En tous cas un plat sassanide du Musée de l'Ermitage (n° 2 969) nous présente très nettement une porte en arc brisé. On suit l'arc brisé sur la route de l'Occident. Il existe à Mschatta, à Samarra (IXe siècle), au kilomètre de l'île de Roda au Caire, élevé en 861 par un architecte originaire de Ferghana, à la mosquée de 'Amr dans la même ville, à Kairouan (IXe siècle). On l'observe, sur une autre route, en Arménie à la cathédrale d'Ani. Cet arc avait l'avantage de moins pousser au vide que le plein cintre. Aussi les architectes romans l'adoptèrent-ils et montrèrent bien vite leur supériorité comme constructeurs. En Orient et même en Italie les deux sections de l'arc brisé butent au sommet sur une clef, dont la partie inférieure forme une encoche. Les architectes orientaux, imitant les procédés de l'arc en plein cintre, avaient cru nécessaire cette clef. Les Français constatèrent que la clef se brisait suivant la verticale et réunirent les deux sections d'arc par un simple joint. Un tassement pouvait se produire d'un côté sans amener la rupture de la clef.

Les arcs orientaux sont presque toujours raidis par des tirants de bois. Le cas est rare en Occident, sauf en Italie. On notera toutefois la ressemblance qui existe entre l'arc triomphal de certaines églises romanes, dont le tirant portait un

crucifix, et les arcs qui précèdent les travées à coupoles dans des mosquées telles que El Azhar ou El Hakem au Caire.

L'arc outrepassé ou en fer à cheval, dont le sommier déborde l'imposte, est, comme l'a montré Choisy, un artifice commode dans les pays dépourvus de bois de cintrage. On le trouve dès le IVe siècle au monument funéraire de Gereme en Asie Mineure, au Ve siècle en Anatolie et en Syrie à Serdjilla, à l'époque sassanide à Fars en Perse, à Amman en Transjordanie. Il s'est combiné parfois avec l'arc brisé : c'est le cas à la mosquée de 'Amr au Caire et à Kairouan. En Espagne il rencontre des arcs semblables inspirés par les Wisigoths. C'est un Goth, Theodulf, qui l'employa chez nous au IXe siècle, à Germigny-les-Prés. Il est fréquent dans les églises mozarabes de la Catalogne. Il subsiste dans l'architecture romane, au Puy ou en Bourgogne, à Saint-Mesmin. L'annexion de la Catalogne à l'empire carolingien, la dispersion des manuscrits enluminés dans les couvents espagnols, les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle expliquent suffisamment les influences musulmanes ou wisigothiques sur notre architecture.

Les arcs polylobés semblent être nés aux Indes. Dès le VIe siècle, ils sont déjà passés en Orient où nous les observons à l'abside de Kalb Louzé en Syrie. M. Monneret de Villard a étudié leur expansion dans le bassin méditerranéen. Il a distingué trois types et a montré qu'ils étaient venus de Samarra en Mésopotamie, qu'ils avaient émigré de là en Arménie et dans l'Empire byzantin d'une part, de l'autre en Égypte, au Maghreb, en Espagne, dans le sud de la France. Ces arcs sont très fréquents chez nous, à partir de l'époque romane, en Auvergne, en Bourgogne, en Poitou, en Charente-Inférieure, en Dordogne. « Si quelqu'un, écrit M. Monneret de Villard, traçait la carte géographique des arcs tréflés et festonnés, il verrait qu'ils se trouvent tous dans les régions traversées par les grandes routes de pèlerinage à Compostelle, l'endroit où pour la première fois ces formes d'architecture ont fait leur apparition dans l'art roman, reflet et importation d'identiques formes de la construction musulmane. » On en relève pourtant un exemple bien loin de ces régions, à l'église de Saint-Wast en Boulonnais, mais M. Enlart a donné

la raison de ce fait : la porte de ce monument reproduit l'arc festonné de Bab el Futuh au Caire, bâtie en 1087; or des ambassadeurs croisés séjournèrent en cette ville en 1095. Peut-être un architecte les accompagnait-il?

Les arcs géminés et les tripets sont également venus d'Orient. A l'époque préhellénique une tombe de Ayazim en Asie Mineure présente cette forme. On la retrouve à Gennaouat en Syrie, à Kodj-Kalessi, en Anatolie au ve siècle après J.-C. L'époque carolingienne la voit pénétrer en Italie, en Espagne, en France. On peut citer un exemple du IXe siècle à Jumièges.

La voûte n'est qu'un arc continu. Les Romains avaient construit des voûtes en berceau, des voûtes d'arête. Toutefois les églises carolingiennes étaient rarement voûtées, or la voûte reparaît au moment où pénètrent en Occident les plans de la basilique à coupole, de l'église en croix grecque. La voûte est-elle venue d'Orient avec ces formes d'églises? En un récent article MM. H. et E. du Ranquet ont soutenu l'origine française du berceau roman, dont la technique n'est pas celle de la voûte en plein cintre romaine ou orientale. Il serait né vers 940-950 dans la région centrale de notre pays (Auvergne, Limousin, Rouergue), tandis que l'abbé Plat revendique pour la Touraine le mérite de l'invention. Il est exact que le système de construction du berceau roman est chez nous original, mais on ne peut nier que le plan, adopté par l'Occident, ne comportât déjà des voûtes en Orient. Certaines combinaisons semblent en tout cas avoir été importées. Tel est le cas des voûtes transversales, qu'on observe à Tournus, à Mont-Saint-Vincent en Sâone-et-Loire, à Palognieux dans la Loire. On a signalé depuis longtemps la ressemblance de ces églises avec l'édifice de Tag-Iwan, en Perse, entre Fars et Ctésiphon. Ce système fut imité dans le Tur Abdin en Mésopotamie, puis à Bin-bir Kilissé. Il s'est maintenu dans l'architecture anatolienne des Khans.

On a voulu en ces dernières années donner à la voûte d'ogive des origines diverses. On a évoqué le souvenir de doubleaux croisés employés par les Romains, mais ces sortes de chaînages, empâtés dans le mortier, servaient plutôt à raidir la voûte et à permettre sa construction en blocage. Le principe est différent. M. Strzygowski a signalé les nervures qui se

croisent à Etchmiadzin en Arménie, mais il s'agit là de doubleaux; le système des poussées est différent. M. Lambert a comparé les nervures qui soutiennent les coupolettes de Cordoue et de Tolède avec les ogives gothiques. Sans doute on rencontre des imitations évidentes de ce procédé en quelques édifices du midi de la France, à l'hôpital Saint-Blaise (Basses-Pyrénées), à Sainte-Croix d'Oloron (XIIe siècle), mais les différences de structure sont capitales. L'idée de la voûte d'ogive a pu être inspirée à nos maîtres d'œuvre par des types variés de voûtes, mais son application, son développement sont essentiellement français et, sur ce point, il semble bien qu'on ne puisse parler d'origine orientale.

Les coupoles, au contraire, sont venues d'Asie, qu'il s'agisse de la coupole sur pendentifs ou de la coupole sur trompes. La coupole est généralement une demi-sphère. Les Romains l'avaient posée sur des bâtiments de plan circulaire ou polygonal. Lorsque le socle est un cube, le problème se complique : il faut passer du plan carré au plan circulaire. Plusieurs moyens sont possibles : on peut essayer de résoudre la quadrature du cercle en superposant des polygones dont le nombre des côtés va croissant; on procède alors par encorbellement. La Syrie a connu cette formule. On peut aussi réunir l'angle du carré de base au cercle par un triangle sphérique, c'est le pendentif. On peut enfin asseoir sur l'angle du carré une petite niche dont l'arc de tête portera le cercle de la coupole, c'est la trompe.

Le pendentif caractérise l'architecture byzantine. Les Romains avaient pressenti cette forme, mais ils s'étaient contentés d'établir dans l'angle un triangle en encorbellement (Thermes de Domitien à Albano). Le pendentif appareillé en section de sphère semble être d'origine orientale, comme l'a indiqué Choisy. Faute de bois, les Mésopotamiens et les Persans bâtissaient des voûtes d'arêtes par tranches. Ce procédé s'applique fort bien lorsqu'il faut disposer un triangle sphérique entre deux arcs. Le pendentif apparaît en Anatolie au IVe siècle; on le voit à Saint-Nicolas de Myre. En Europe, il est employé à Sainte-Sophie de Salonique. Il règne désormais dans tout l'Empire byzantin et il demeurera employé dans les mosquées turques du XVe et du XVIe siècle. Le pendentif

passe en Italie au ve siècle; le mausolée de Gallia Placidia à Ravenne est un édifice oriental. On a beaucoup discuté sur l'origine des coupoles d'Aquitaine, qui datent du XIIe siècle. On a fait remarquer que la forme de leurs pendentifs n'est pas celle des pendentifs byzantins. Toutefois d'excellents savants comme MM. Enlart et Aubert ont rapproché ces pendentifs de ceux de Chypre et M. Enlart a montré les relations qui existaient entre les prélats d'Aquitaine et cette île. Il est certain qu'on ne saurait refuser aux architectes toute imagination créatrice, mais lorsque des édifices comme ceux de l'Aquitaine ont un aspect aussi nettement oriental, il serait étrange que leurs auteurs ne se fussent pas inspirés de modèles lointains, quitte à les traduire en un langage différent.

La trompe, à coup sûr, est orientale. Nous avons ailleurs (*Gazette des Beaux Arts*, juillet 1931) tracé son histoire. Elle apparaît en Perse à l'époque sassanide, où elle est construite en briques et a une forme demi-conique. De là elle émigre au ve siècle dans le Tur Abdin, puis en Égypte. Elle rencontre en Syrie un dispositif original. Les Syriens, savants stéréotomistes, avaient, pour soutenir un toit ou une coupole, posé dans l'angle du carré une dalle transversale, puis avaient substitué à cette dalle un arc. Ils bourrèrent le vide qui se trouvait derrière cet arc et obtinrent une trompe. L'arc appareillé repose sur des piédroits en encorbellement sur le mur ou sur des colonnettes. Ce type se répand en Arménie. Il est traduit en briques dans les pays musulmans : c'est le cas à Samarra au IXe siècle, à Kairouan, à Cordoue (Xe siècle). En Égypte les exemples les plus anciens sont ceux de El Azhar, de El Hakem, des Saba Banat (X^e et XIe siècles). La même trompe se retrouve en Sicile aux XIe et XIIe siècles. De l'Espagne musulmane la trompe pénètre dans les églises mozarabes de la Catalogne, dans le sud de la France, en Lombardie au XIe siècle. En cette dernière région elle put également parvenir par l'Adriatique, car à la même époque la trompe était passée d'Asie Mineure en Grèce : nous la voyons au XIe siècle à Hosios Lukas près de Delphes, à Daphné près d'Athènes.

Cette trompe va se compliquer dans les pays musulmans, en Perse, en Égypte. Elle va se diviser en une trompe centrale flanquée de niches, que séparent de petits pendentifs. Ceux-

ci vont se détacher du mur et former des troncs de cône curvilignes, ce seront les stalactites, qui ne sont pas sans présenter quelque analogie avec les petites clefs pendantes des baldaquins de notre architecture gothique. Ces formes compliquées perdront bientôt leur rôle constructif pour n'être plus que des ornements et viendront, au XIVe siècle, se plaquer sur de vastes pendentifs. Il y aura en Orient contamination de ces deux formes. L'histoire de la trompe et de ses migrations entre le VIIIe et le Xe siècle nous apprend qu'elle a suivi les deux routes habituelles, la route des envahisseurs musulmans par l'Égypte, le Maghreb, l'Espagne et la Sicile, la route des Byzantins par d'Adriatique, Venise, la Lombardie.

Le tracé de ces différentes formes architecturales est soumis à des formules mathématiques. Les Égyptiens et les Grecs s'étaient plu à déterminer des rapports simples et des schémas géométriques pour établir les proportions de leurs façades, l'épannelage de leurs chapiteaux, les distances entre les colonnes, etc. On sait l'usage qu'ils faisaient du triangle sacré, dont les côtés sont respectivement entre eux comme 3, 4 et 5, parce que $3^2 + 4^2 = 5^2$ et qu'à la suite de Pythagore ils éprouvaient un respect mystique pour les nombres carrés qui sont la somme des nombres impairs successifs. Les Persans, comme l'a montré Dieulafoy, employèrent des systèmes semblables pour tracer leurs arcs. Les musulmans héritèrent de leurs procédés. Dans l'arc d'Ibn Tulun on peut inscrire un triangle isocèle, dont la base égale huit parties et la hauteur cinq parties, or $\frac{8}{5} = 1{,}6$, c'est-à-dire une approximation du nombre φ ou de la section d'or. Viollet-le-Duc a retrouvé ce tracé dans les schémas générateurs des arcs gothiques. Toute la Kubba es Sakkrah de Jérusalem est construite suivant la méthode des triangles, que les architectes français appelés à Milan sept cents ans plus tard, à la fin du XIVe siècle, conseillaient d'employer pour le dôme.

***

Les formes architecturales n'ont pas émigré sans apporter avec elles le décor dont elles étaient parées.

Dès l'époque mérovingienne nos églises sont construites souvent en lits alternés de moellons et de briques. Cet appareil existait déjà dans les édifices romains, surtout au temps du Bas Empire : le palais de Constantin à Arles nous en fournit un exemple. L'Orient aima ce procédé et l'employa dans les églises byzantines. Les musulmans en firent un ornement; cet appareil *ablaq*, bigarré, comme ils l'appellent, existe à la Kubba es Sakkrah à Jérusalem; on le voit à la mosquée de Tunis en 864. Par l'Espagne il gagne l'Auvergne et la Bourgogne (Le Puy, Vézelay). L'Italie le retrouve également (Sienne).

Les édifices préromans et romans sont souvent ornés d'arcatures aveugles, dites bandes lombardes, qui garnissent les murs des façades et des absides. Elles évoquent les niches qui se creusaient dans les édifices mésopotamiens et qui s'ornaient si fréquemment de la coquille hellénistique. De là ces niches étaient passées en Arménie, puis dans l'Empire byzantin et, par l'Adriatique, en Lombardie, en France, en Rhénanie, en Espagne, tandis que d'autre part on les voit au Caire à la porte, aujourd'hui cachée, de El Hakem. Dans l'architecture chrétienne ces niches perdent toute échelle monumentale et se présentent en série; dans l'architecture musulmane elles conservent leurs proportions et leur individualité. En Syrie, au Caire, au Maghreb, leur conque garde les rainures de la coquille, mais leur archivolte se creuse de petits alvéoles polygonaux imitant les niches des trompes musulmanes et l'on voit apparaître au XIe siècle les niches si caractéristiques de l'époque fatimide. Ce type même n'est pas tout à fait inconnu en Occident : nous en trouvons des imitations en France, à l'église de Montbron (Charente, XIIe siècle), en Italie, à la fenêtre de la Sacristie de San-Francesco della Scala à Ancône, aujourd'hui au musée de cette ville.

En Sicile les arcatures des bandes lombardes sont remplacées souvent par des arcs croisés; ce motif apparaît également au Maghreb et au Caire. Il n'était pas nouveau : on l'observe en Syrie dès le IIe siècle sur un linteau de Behio. Si la clôture d'une fenêtre de Saint-Bénigne de Dijon est bien, comme l'a écrit Lesteyrie, un fragment remployé de l'église de 506, ce motif aurait existé en France dès le VIe siècle. Il est fréquent

en Espagne au xe siècle, à Tolède, à Cordoue. A la fin du xie nous l'apercevons en Angleterre à la cathédrale de Durham. Il revient en Sicile au xiie siècle, en 1174 à Monreale, en 1181 à Palerme. Il orne des mihrabs et des portes en Égypte et au Maghreb à la même époque (mihrabs extérieurs de Sayyeda Rokaiya au Caire, portes de Marrakech, Rabat, Séville).

Pour décharger le pilier qui soutient une voûte, les Persans creusaient souvent un petit tunnel, qui, à Firuzabad, s'ouvre sur la façade. Les Romains avaient employé ce procédé dans leurs ponts (Fabricius et Aemilius). Peut-être les Persans et les Mésopotamiens l'avaient-ils appris de ces maîtres. Les musulmans trouvèrent des modèles à Hatra dans le Tur Abdin, à Ukhaidir, au pont de Chuster et, comme toujours, transformèrent ce système constructif en motif décoratif. C'est le cas aux mosquées d'Abou Doulaf à Samarra et d'Ibn Tulun au Caire (ixe siècle). Cette petite niche devint bientôt aveugle (El Azhar au Caire). A Bayeux, la petite arcade qui contient des monstres enlacés d'aspect oriental est placée exactement comme ces niches et son arc en voûte rappelle les arcs persans contemporains. Faut-il croire à une imitation? L'architecte de Bayeux a pu utiliser une forme qui s'était répandue dans tout le monde méditerranéen. Il en est de même pour les rosaces qui ornent d'autres écoinçons de cette cathédrale : sans doute des rosaces apparaissent aussi entre les arcs de Samarra, d'Ibn Tulun, en de nombreux portails et mihrabs musulmans, mais le désir de meubler ce champ vide pouvait inspirer à l'architecte l'idée de cet ornement.

Les mêmes formes originaires ont pu donner séparément naissance à d'autres formes semblables entre elles. La base attique a enfanté ces tores grossièrement empilés qu'on voit à Ibn Tulun comme à Saint-Hilaire de Poitiers ou dans plusieurs églises du Brionnais. Ailleurs l'imitation est certaine. Les colonnes torses étaient connues de l'antiquité. Peut-être étaient-elles une transposition des trois serpents enlacés qui soutenaient à Delphes le trépied de Platées (aujourd'hui sur l'Atmeidan à Constantinople). La Syrie a aimé cette forme contournée. Les manuscrits carolingiens en ont abusé. On trouve des colonnes torses aussi bien dans

l'art médiéval syrien que dans l'art lombard ou roman. L'Orient, comme l'Occident, a noué des colonnes ensemble. Les Musulmans, toujours épris de complications, ont imité les modèles qu'ils trouvaient en Syrie et en Palestine et, en 1420, Moayyad, en son maristan, continuait à enlacer des colonnes. Le baroque réveillera le goût des colonnes torses et le baldaquin de Saint-Pierre sera imité dans toute l'Europe.

Oriental aussi est le thème des animaux porteurs de colonnes. Ce motif existait dans l'art hittite et dans l'art assyrien. On le suit en Syrie à Arslan Tash, en Arménie, dans l'Adriatique, en Lombardie. Il est déjà parvenu en Gaule à l'époque carolingienne (évangéliaire de l'Arsenal). Il est fréquent dans l'architecture romane, qui l'emploie depuis le Midi (Saint-Gilles) jusqu'aux Vosges (Pompierre). Il survivra plus longtemps dans les pays soumis à l'influence tardive de Byzance, en Roumanie, en Serbie, en Bulgarie.

Les mêmes phénomènes de déformation et d'imitation apparaissent dans les chapiteaux. Les artistes méditerranéens avaient devant les yeux les chapiteaux corinthiens et certains chapiteaux fantaisistes de l'époque romaine; ils connaissaient les rinceaux, qui courent sur les frises ou les linteaux romains; ils les ont adaptés à la technique nouvelle de la sculpture méplate qui, depuis le IIIe siècle, se substitue peu à peu à la sculpture en relief. Ainsi peuvent s'expliquer certains types communs de chapiteaux dont les auteurs n'ont pas nécessairement connu leurs œuvres réciproques. MM. Sarre et Herzfeld ont étudié les transformations du chapiteau corinthien en un chapiteau qu'on observe à Samarra et à Ibn Tulun au Caire. On voit au Musée d'Évreux un chapiteau dont les volutes dessinent une sorte de lyre : faut-il croire que le sculpteur s'est inspiré des chapiteaux en lyre de la Mésopotamie? La déformation peut avoir été parallèle. Dès le premier siècle nous observons en Syrie des chapiteaux à crochets qui annoncent ceux de notre époque gothique. On ne peut parler d'imitation. Les sculpteurs, ici encore, ont simplifié de même le chapiteau corinthien. Dans la crypte de Dijon les chapiteaux sont formés par un simple cube dont les angles sont chanfreinés pour rattraper le plan circulaire du fût. Ce type existe aussi dans

l'art musulman. L'épannelage était si naturel qu'une imitation ne s'imposait pas. M. Marçais, dans son excellent manuel d'art musulman du Maghreb, a écrit (p. 91) : « Pour caractériser l'art de Sedrata qu'il avait contribué à exhumer, Paul Blanchet a parlé d'art roman. Il note « la ressemblance frappante qu'offrent ces sculptures berbères, oubliées au Sahara depuis neuf siècles, avec les fragments de la même époque conservés à Brescia, à Milan, à Verone, ou ceux qui proviennent de Saint-Samson-sur-Risle et de l'abbaye de Jouarre ». Le rapprochement entre ces œuvres romanes et les œuvres aghlabites serait plus recevable encore. Certes, on est frappé de l'aspect « roman » que prennent les surabaques de la grande mosquée de Kairouan ou la façade des Trois Portes. Ces décors sculptés évoquent le souvenir de telle église de Saintonge ou du Poitou qui devait naître un siècle plus tard. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Blanchet du reste en indique la cause : l'art de l'Europe occidentale et l'art de l'ancienne Afrique romaine puisent aux mêmes sources; « de la décomposition de l'art romain, dit-il, serait né en Afrique, comme en Italie et en Gaule, un art roman ». Blanchet aurait pu ajouter : en Asie et dans l'Europe byzantine.

Certains chapiteaux cependant nous révèlent une imitation certaine. Le dé de pierre qui surmonte les chapiteaux de l'époque carolingienne et romane est bien le surabaque byzantin. Les chapiteaux romans qui reproduisent des corbeilles, des ouvrages de vannerie, sont pareils à ceux que les Coptes et les Byzantins avaient sculptés; des chapiteaux avec des animaux affrontés sont inspirés des coffrets ou des étoffes sassanides. Ce n'est certes pas chez nous que sont nés les modèles des chapiteaux à éléphants de Saint-Cydroine ou de Perrecy-les-Forges en Bourgogne.

Il est en Gaule et en Italie des chapiteaux qui présentent un aspect oriental, dû à certains éléments décoratifs communs. A Saint-Aignan (Loir-et-Cher) la base d'un chapiteau s'orne de trois rangs de motifs venus d'Orient : un rinceau avec des feuilles pointues qui se retournent, près de la tige, en crochets; des feuilles de vigne avec des grappes; une fleur à cinq pétales dans un encadrement cordi-

forme. A Rosheim (Bas-Rhin) un tailloir est décoré de feuilles tréflées allemandes avec des feuilles sinueuses, suivant un thème fréquent en Orient. Le musée d'Avignon possède un chapiteau sur lequel court un entrelac de galons ornés de perles. On sait l'usage que les Toulounides et les Fatimides ont fait de ce motif qu'on retrouve au tympan de Jonzy en Saône-et-Loire ou sur un chapiteau de Saint-Martin-des-Champs à Paris.

La grappe de raisin, tombant pesamment et dont les grains sont figurés par de grosses perles dans un encadrement rigide, est interprétée de la même façon en Égypte et en Syrie dès le IVe siècle, à Sainte-Sabine à Rome, à Ibn Tulun au Caire (IXe siècle), à Naiyin en Perse (Xe siècle), à Kairouan en Tunisie, puis à Vienne en France. La feuille de vigne y est traitée pareillement : elle s'étale et des coups de trépan creusent des cercles entre chaque lobe.

Le motif cordiforme retourné existe sur toutes les rives de la Méditerranée, en Arménie comme en France, au Caire comme en Espagne. Un chapiteau conservé au Musée de Constantinople (n° 2309) prouve qu'il imitait à l'origine la feuille de vigne. Il perdit bientôt le souvenir de son origine naturaliste et à Ibn Tulun, comme à Moissac, devint un thème décoratif. Il en est de même de ces sortes de feuilles arrondies, dressées verticalement et reliées à leur base par des cercles, qui forment la frise supérieure d'Ibn Tulun : les chapiteaux de Rusafah, de Mak Kyrakos dans la haute Mésopotamie ou de Naiyin en Perse montrent qu'elles sont une interprétation de la feuille d'acanthe. La même frise a été signalée en France, où, au XIIe siècle, les premiers décorateurs gothiques aboutirent à un schématisme analogue.

Les rinceaux ont été empruntés aux modèles hellénistiques par l'Orient comme par l'Occident, mais, tandis que les musulmans les réduisaient à des éléments quasi géométriques, les Arméniens et les Occidentaux respectèrent la vie de ces tiges sinueuses.

Des rosaces sont enserrées parfois dans les liens des rinceaux. Deux types de rosaces sont particulièrement instructifs : la rosace à hélice et la rosace à pétales étoilés. Le motif est syrien et symbolise, comme l'a montré M. Dussaud, le

soleil et la lune. On le rencontre dans tout le bassin de la Méditerranée. Quoi d'étonnant, si l'on songe au nombre des Orientaux qui servirent dans les légions ou qui vinrent en Europe durant les premiers siècles de l'ère chrétienne?

L'entrelac fut un des motifs favoris des Byzantins, des Coptes, des Musulmans, des Barbares, des Mérovingiens et des Carolingiens. Ces différents peuples emploient également — et il ne peut s'agir là d'une simple coïncidence — un galon creusé d'un canal central, mais chacun le noue suivant son tempérament. L'entrelac byzantin reste lisible en sa composition; l'entrelac syrien laisse encore l'œil suivre ses méandres, mais déjà à Betoursa, à la maison du sculpteur (v^e ou vi^e siècle), le galon, qui forme des quadrilobes, passe d'une figure à l'autre, se noue, revient, retourne. Il faut quelque attention pour ne pas lâcher le fil en ce labyrinthe. L'artiste musulman tient à honneur de dépister le curieux. La sagace ténacité de Bourgoin lui a seule permis de découvrir la loi de ces tracés. En Italie, en Gaule, quelques entrelacs restent réguliers; ce sont ceux que ces pays empruntèrent à Byzance. D'autres sont plus fantaisistes, plus compliqués, plus tressés; ce sont ceux que les Barbares ont introduits en Occident et qui s'apparentent aux spirales mycéniennes. Tout un vieux fonds d'art populaire semble avoir traversé les âges et s'être enrichi d'apports successifs. L'entrelac irlandais, qu'on retrouve dans les miniatures carolingiennes, rappelle à la fois l'entrelac byzantin, que des moines égyptiens ont pu faire connaître à cette île, et l'entrelac barbare.

Tous ces motifs, que ce soit en Occident ou en Orient, évoluent donc vers un schématisme progressif. Le schématisme musulman est plus complexe et opère généralement sur plusieurs plans : il se plaît à superposer deux thèmes, à les traiter en fugue, en contrepoint. Le schématisme occidental est plus simple et laisse le plus souvent deviner son origine, mais dans un cas comme dans l'autre le floral dégénère en linéaire.

Aussi les motifs proprement géométriques sont-ils nombreux dans l'art musulman, comme dans l'art roman. Lorsqu'on étudie le décor des minarets de El Hakem au Caire (fin x^e et début xie siècle), on est sans cesse tenté decomparer ces rosaces,

ces losanges, ces hexagones à ceux de Medinet Azzhara en Espagne ou à ceux de l'Arménie et de la Géorgie, que M. Baltrusaitis, leur historien, rapproche à son tour des ornements de l'époque romane.

Les archivoltes décorées d'un réseau de losanges sont multiples dans les édifices romans (Bayeux, Tour, dans le Calvados, etc.), et dans les édifices islamiques (Bab el Futuh au Caire). Dès le premier siècle cette figure était sculptée sur l'entablement du temple de Soueidah en Syrie. Les chevrons ne sont pas moins fréquents en Syrie et en Occident; ils passent chez les musulmans (porte de la mosquée de Daher Baibars au Caire, 1266-1269), qui les utilisent jusqu'à l'époque turque.

Le patrimoine commun, hérité de l'antiquité, explique en partie ces ressemblances; il existe cependant des apports directs. Les Occidentaux ont remarqué le caractère décoratif de l'écriture coufique et ils l'ont copiée d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée, que ce soit sur l'architrave de Saint-Théodore à Athènes, sur les portes du Puy, ou sur les bordures des costumes dont les peintres du Trecento et du Quattrocento revêtiront leurs personnages. Autre exemple : les merlons à gradins qui existaient déjà chez les Assyriens et qui couronnaient la mosquée de El Hakem au Caire sont reconnaissables au clocher de Coussonges, dans les Pyrénées-Orientales.

L'origine de quelques motifs est encore incertaine, mais la parenté ne peut faire aucun doute. A Bab el Futuh, au Caire, une archivolte est constituée par un empilage de coussinets. Van Berchem croyait ce décor emprunté par les musulmans aux Croisés et il émettait l'hypothèse d'une origine sicilienne. On remarque, en effet, ces archivoltes à la Martorana à Palerme, mais Bab el Futuh, qui date de 1087, est antérieur. Il serait singulièrement précieux de savoir l'âge exact des fenêtres du clocher de Saint-Hilaire de Poitiers, où ce motif est présent. Peut-être était-ce une transposition en pierre du décor obtenu par des claveaux de grandes briques : lorsqu'on regarde la Puerta Visagra de Tolède, qui est du IXe siècle, on est tenté de répondre par l'affirmative. On comprendrait alors que ce type d'archivolte soit passé d'une part en France,

où il est fréquent en Saintonge, d'autre part dans les pays fatimides, la Sicile et l'Égypte.

On a pu établir des rapports non plus entre des détails, mais entre des parties entières d'édifices. Van Berchem et Morel-Fatio ont comparé l'abside de la basilique de Saint-Siméon en Syrie et l'abside de l'église abbatiale d'Alet dans l'Aude. Alet est proche de Béziers, qui commerçait avec l'Orient. M. Mâle a signalé les ressemblances qui existent entre le portail de Cluny et les portails arabes. On note le même type à Paray-le-Monial et à Charlieu.

Les portes de bronze du sud de l'Italie ont été, comme l'a montré Bertaux, importées de Constantinople. Le Musée copte du Caire possède des portes de ce métal, qu'entoure une frise d'amours encore hellénistiques. Dans les mosquées la mode des portes de bronze date du XIIIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où l'art des musulmans était en contact avec celui des Croisés et de Byzance.

Les ambons des églises coptes du Caire, qui datent des XIe et XIIe siècles, sont presque semblables à ceux des églises italiennes que vont décorer les Cosmati. Ils ont servi de modèles aux mimbars ou chaires musulmanes. Les plus anciens mimbars qui aient été conservés en Orient sont celui de Kouss en Haute-Égypte, qui date de 1155, et celui de la mosquée de El Aksa à Jérusalem, qui fut sculpté à Alep sur l'ordre de Noureddin, c'est-à-dire quelques années plus tard. La chaire de l'église du Krak des Chevaliers en Syrie est semblable à ces mimbars. Les musulmans ont adapté une forme chrétienne et les chrétiens ont à leur tour imité la forme musulmane.

L'Orient a fourni encore à l'Occident son iconographie. Le style alexandrin avait pénétré à Rome depuis plusieurs siècles lorsque les chrétiens s'en servirent pour illustrer symboliquement leurs croyances; les colombes, les paons, Orphée, le Criophore, les anges, frères des Amours, tout cela est alexandrin. D'Égypte vinrent aussi les portraits aux yeux allongés, au nez que termine l'accolade des sourcils, les rangées de personnages qu'on retrouve dans les fresques, dans les mosaïques byzantines, les types des évangélistes qu'on représenta bientôt sous l'apparence d'hommes à

têtes d'animaux, comme la tradition montrait Anubis ou Sekket ou encore le Minotaure. La Syrie traita en ses manuscrits les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle ne se contenta pas, comme les Latins, d'un symbole de Croix; elle osa montrer le Christ fixé au gibet et cette image, qui scandalisa d'abord les Occidentaux, finit par être acceptée d'eux au VIe et au VIIe siècle. M. Bréhier a montré que certains manuscrits carolingiens, tel le Pentateuque de Tours, ne pouvaient être compris sans un prototype syrien. Les Byzantins se plurent à un art plus idéologique; ils imaginèrent la Theotokos, la Deisis, l'Hetimasie. Tous ces thèmes religieux, alexandrins, syriens, byzantins ont successivement pénétré en Gaule, en Allemagne, en Irlande, en Espagne et ont alimenté pendant des siècles la peinture et la sculpture.

L'Orient a donné encore à l'Occident des techniques. Il lui a révélé la fresque, la mosaïque de verre. Les patènes syriennes, les « missoria » lui ont fait connaître le repoussé. Le filigrane des bijoux barbares est encore pratiqué à Damas. L'émail semble d'origine persane. La sculpture méplate apparaît en Syrie et dans l'art copte dès le IIe ou IIIe siècle après Jésus-Christ. Les étoffes brodées ou tissées, comme celles d'Achmin-Panopolis, d'Antinoé, les tapis qui existaient dès le début de l'ère chrétienne, tout cela servit de modèle aux artisans occidentaux.

Que l'Orient ait été l'Égypte alexandrine ou copte, Byzance ou l'Anatolie, l'Arménie ou la Géorgie, qu'il ait été surtout la Syrie, où se sont fondues les traditions hellénistiques, hittites, mésopotamiennes et persanes, il a donné beaucoup à l'Occident. Du plus lointain passé préhellénique l'art a hérité les plans qui sont devenus ceux de la basilique et de la rotonde; de la Perse il a reçu la coupole sur trompe, l'arc brisé; de la Mésopotamie l'arc polylobé, les merlons à gradins; de l'art hellénistique, des motifs ornementaux; de la Syrie, des formes architecturales et l'iconographie religieuse.

Les caboteurs syriens, héritiers des vieux navigateurs phéniciens, qui d'île en île gagnaient le golfe du Lion, ont transporté, avec les légionnaires, avec les marchands, des idées, des religions, des images nouvelles. Les mêmes thèmes, modifiés par un séjour en Asie Mineure ou à Constantinople,

nous parvinrent par la voie de l'Adriatique; d'autres encore suivirent la route des conquérants arabes, le long des côtes africaines, à travers l'Espagne. D'autres enfin ont accompli un plus long voyage : on s'est étonné parfois de la ressemblance qui existe entre certains écoinçons de Bayeux et des motifs chinois. Nous savons aujourd'hui ce que l'art chinois doit à l'art scythe et sarmate, qui s'était répandu à travers la Sibérie et qui, d'autre part, avait pénétré jusqu'en Scandinavie. N'oublions pas que le Normand Rœrik, avec ses Russes, ses rameurs, avait suivi la voie du Dniepr et qu'il repose sur la falaise de Kiew. D'autres Normands ont pu apporter à Bayeux des motifs d'origine scythe, tout comme d'autres barbares, plusieurs siècles auparavant, avaient introduit chez nous des procédés persans. Si la Méditerranée a été la grande voie d'émigration des thèmes artistiques, le Caucase et la mer Noire furent également — Rostozev l'a montré — un centre de dispersion. Vidal de la Blache avait indiqué le rôle dans l'histoire humaine de la grande traînée des terres noires qui s'étend de la Russie méridionale à la France. La voie terrestre de l'Europe centrale et la voie danubienne mériteraient une étude analogue à celle que nous esquissons pour la Méditerranée. Par la Russie, la Pologne, l'Autriche, le Tyrol certaines formes architecturales de l'Orient sont parvenues jusqu'à nous. La « glava », la coupole bulbeuse, née chez les peuples du Turkestan, gagne l'Asie Mineure, avec les Seldjoukides, apparaît en Égypte au XIIe siècle, remplace dans les pays byzantins la coupole aplatie, triomphe en Russie au XVe siècle, se combine avec les types baroques en Autriche et en Pologne et apparaît, réduite mais reconnaissable, sur nos clochers savoyards, aux XVIIe et XVIIIe siècles.

La plupart des motifs orientaux ont été assimilés par l'Occident entre le VIe et le XIe siècles. Sous les Mérovingiens et les Carolingiens tous ces apports méditerranéens sont venus un à un se déposer sur nos rivages. A partir du XIIIe siècle l'Occident possède un art qu'il a fait sien; il est maître de ses destinées. Il pourra se plaire à des pastiches, à des mascarades : il n'a plus besoin, pour créer, de la matière orientale.

***

Les croisades n'ont pas été, comme on l'a trop longtemps répété, la cause des emprunts artistiques de l'Occident. Elles en marquent au contraire le terme. Bien plus, au XIIIe siècle le courant se retourne. Et c'est là, croyons-nous, un fait qui n'a pas encore été signalé. Une analyse consciencieuse des édifices musulmans de la Méditerranée orientale nous a convaincu qu'à cette époque apparaissaient dans l'art islamique des caractères nouveaux, impossibles à expliquer, comme sous les Toulounides, les Ikchidides et les Fatimides, par les influences de la Mésopotamie, de la Perse, de l'Asie Mineure. Les Croisés ont introduit en Orient l'art gothique et, avec l'art gothique, un esprit nouveau. Ce n'est pas en vain que des Francs, qui étaient surtout des Français, ont bâti des églises à Chypre, à Rhodes, en Syrie, en Palestine, que des Cisterciens et des Franciscains se sont répandus dans le bassin oriental de la Méditerranée et, comme l'a fait remarquer Kondakov, jusque dans la mer Noire, que les Catalans ont exporté leurs ferronneries, les Français leurs ivoires, les Italiens, un peu plus tard, leurs faïences, que des Arméniens, des Circassiens ont gouverné l'Égypte et la Syrie.

Sans doute on peut encore dans ce bilan inscrire à l'actif de l'Orient bien des avantages. La cour quasi musulmane des rois normands de Sicile et de Frédéric de Hohenstaufen, les marchands génois, vénitiens, persans, amalfitains, français, établis en Syrie et en Palestine, ont servi d'intermédiaires. Ils ont apporté en Occident des étoffes de Mossoul ou de Damas, qui ont gardé le nom de ces villes, des manuscrits, venus de la Perse, des cuivres, des ivoires qui ont encore servi de modèles à nos artistes. La frise ornementale qui, à Saint-Clément de Rome, décore le soubassement des histoires peintes, rappelle les peintures de Kuirssé Amra, qui datent du VIIIe siècle et des motifs persans. Les mosaïques du palais de Palerme avec leurs lions, leurs griffons, leurs oiseaux affrontés, « parlent, comme l'a justement écrit M. André Grabar, un langage asiatique ». Les polygones étoilés, qui ornaient depuis l'époque fatimide les mimbars, les portes, les tombeaux, sont reproduits par Giotto et ses élèves comme fond de leurs crucifix.

Les miniatures persanes, les cuivres ayoubites de Damas, de Mossoul, se plaisent à représenter les scènes de chasse que l'antiquité assyrienne ou égyptienne avait gravées sur les murs de ses palais ou de ses temples. Les manuscrits occidentaux s'inspirent de ces motifs. *Le De Arte venandi cum avibus*, exécuté entre 1258 et 1266 à la cour de Frédéric II, est quasi oriental et ces miniatures donneront naissance aux peintures de chasse et de guerre si fréquentes sur nos tapisseries et sur les cassoni italiens aux XIVe et XVe siècles.

L'architecture militaire occidentale emprunte aussi beaucoup à l'Orient. Les Hittites à Zendjerli avaient, au deuxième millénaire avant Jésus-Christ, établi le type d'une ville fortifiée. Les courtines avec leurs tours de défense, les portes flanquées de saillants, les chemins de ronde, les merlons, tous ces éléments étaient si bien adaptés à leurs fonctions qu'ils avaient survécu pendant des siècles. Les Grecs (à Messène), les Assyriens, les Byzantins, les Romains ne firent que continuer cette tradition. Les Romains, s'inspirant du plan quadrangulaire orienté, que connaissaient tous les peuples de l'antiquité, créèrent, semble-t-il, le type du camp et le répandirent de la Grande-Bretagne à la Mésopotamie. Les châteaux de la province d'Arabie, du *limes* de l'Euphrate, tout comme celui de Spalato sur l'Adriatique, sont des camps stabilisés. Des portes s'ouvrent à l'extrémité du *cardo* et du *decumanus*; les angles sont défendus par des tours. Le prétoire s'élève au centre. Que l'on compare le plan des châteaux mésopotamiens et syriens avec le plan du Louvre, élevé par Philippe Auguste en 1190, on retrouvera la même disposition générale. Les portes et les tours se trouvent aux mêmes places; le donjon royal forme réduit central.

Van Berchem a voulu distinguer les procédés de fortification des Croisés et ceux des Arabes. D'après lui les Arabes auraient imité les Byzantins et dressé des tours rectangulaires; les Croisés auraient construit des tours rondes. Cette distinction ne doit pas être tenue pour absolue, car dès 1087 les saillants de Bab el Futuh au Caire sont arrondis. Il s'agit surtout d'une question de date. En Orient comme en Occident les tours du XIe et du début du XIIe siècle sont en général rectangulaires; à la fin du XIIe, et c'est le moment où s'élèvent

les châteaux des Croisés, elles sont arrondies, parce que cette forme supprimait les angles morts et donnait plus de solidité aux murs. Il est certain que les châteaux des Croisés marquent en Syrie un progrès dans l'art de la fortification. Les Francs ont retrouvé — fut-ce une imitation? — des procédés hittites. Au Krak des chevaliers, ils ont protégé la base des murs par des glacis. Semblable disposition existait déjà au Caire à Bab Zuweila. Les autres portes fatimides de cette ville étaient défendues par une *bachura*, c'est-à-dire par une barbacane, sorte de petit château; or les architectes de ces portes étaient originaires d'Edesse. Ils avaient pu voir les ruines hittites. Les châteaux des Croisés furent eux aussi munis de châtelets et d'ouvrages avancés. Il est un détail que les Croisés ont emprunté à la Syrie, ce sont les bretèches portées par des consoles. Cette forme apparaît vers la fin du XIe siècle : on l'observe aux châteaux de Tripoli, de Sahyun, de Moab, de Margat, au Krak. Salah Eddin (Saladin) conquit plusieurs de ces châteaux, à la fin du XIe siècle; il imita leurs bretèches au Caire, à Bab el Nasr et à l'ouest de Bab el Futuh. Les Croisés les introduisirent en Europe au XIIIe siècle.

Durant toutes ces batailles Croisés et musulmans apprirent à se connaître. Des métis naquirent, des objets d'art peuvent avoir été leur œuvre. Les cuivres ayoubites représentent à la fois des scènes de chasse, des motifs orientaux et des épisodes de l'Évangile. Les Croisés avaient bâti en Syrie et en Palestine les églises que nous admirons encore aujourd'hui. Lorsque Muhammad en Nacer prit Saint-Jean d'Acre, il rapporta au Caire, comme un trophée, la porte de l'église qui orne son tombeau et ce n'est pas pour le voyageur une faible surprise que de trouver au Khan Khabil ce portail champenois ou bourguignon...

Les musulmans — comme ils avaient fait des chapiteaux romains et byzantins — s'emparèrent, dans les églises chrétiennes détruites, des chapiteaux à crochets. Ils les employèrent en Syrie et en Palestine dans leurs mosquées et leurs mandrasas. Ils les imitèrent même au Caire (Ex. : à Sidi Oudaï, 1298, à Hassan Sadaka, 1315; au tombeau de Sultan Hassan, 1356; au mihrab de la mosquée de Mithqal en 1361, etc.).

Les linteaux des portes s'appuyèrent de chaque côté sur

des corbeaux. C'était là une habitude française. Elle avait été peu répandue en Italie : M. Romdahl a prétendu que Giotto dans ses fresques de l'Arena n'avait imité cette disposition qu'après un voyage en France. En Orient on trouve un exemple de corbeau sous linteau à Amida, mais le fait est assez rare et il semble bien que les musulmans aient également emprunté aux églises des Croisés ce détail, qui apparaît pour la première fois au Caire à Sidi Oudai, en 1298.

Comment expliquer autrement que par une imitation des édifices chrétiens la forme exceptionnelle de la madrasa de Kalaoun au Caire, avec ses trois nefs, ses étages d'arcades, ses colonnettes sur consoles, sa façade percée de baies?

Les minarets ne sont plus les minarets fatimides. A côté de minarets de type seldjoukide ou mongol, nous en remarquons qui, avec leur base rectangulaire, leurs fenêtres géminées, leurs colonnettes d'angle, évoquent à notre mémoire les campaniles italiens et les clochers romans. Lorsqu'on va à Jérusalem par la route et qu'on arrive à Ramleh, on est frappé par le caractère à demi occidental de ce minaret.

Un souci nouveau de composition apparaît dans les façades des monuments musulmans. L'architecture orientale, pour ses édifices religieux comme pour ses demeures privées, ordonnait son plan par rapport à la cour intérieure. Des murs souvent aveugles ou décorés simplement de niches défendaient la vie intime ou la prière contre les regards indiscrets. A partir du XIIIe siècle la façade est rythmée par de grandes arcades, qui rappellent les baies de nos églises (au Caire; tombeaux de Kalaoun, de Sangar el Gauli, madrasa de Maghlatai, etc.). La seule différence est que la grande lumière a forcé d'aveugler en partie ces baies, souvent précédées d'une voussure arrondie, comme celles de Syrie. La comparaison s'impose entre celles du tombeau de Kalaoun (1283) et celles du cénacle à Jérusalem, refaites par les Croisés vers 1250. La parenté est plus évidente encore, lorsqu'elles sont encadrées comme à Mandjak el Yousoufi, au Caire, de moulures syriennes à retours. A l'intérieur de ces baies s'ouvrent de petites fenêtres géminées, ou des triplets, qui étaient connues en Syrie depuis l'antiquité, qui avaient pénétré en Europe, d'où elles semblent être revenues avec les Croisés. Parfois ces baies sont

surmontées d'un oculus : semblable disposition existait déjà chez nous; l'église de la Visitation (les Jacobins) de Clermont-Ferrand en présente déjà un exemple en 1219.

Les proportions de l'architecture musulmane se modifient. Au lieu des grandes lignes horizontales de l'époque fatimide, des verticales accentuées. L'influence des monuments gothiques n'est pas étrangère à cette transformation.

Le décor musulman n'évolue pas moins en Syrie et en Égypte à partir du XIIIe siècle. Fatimides et Ayoubites avaient continué à s'inspirer des ornements en stuc, qui, depuis l'époque de Samarra et d'Ibn Tulun, de Kairouan, de Naiyin, étaient employés de la Perse à l'Espagne. Des motifs nouveaux apparaissent : les arcatures superposées qui ornent le Mihrab de la mosquée d'El Aksa à Jérusalem (1187) et, un peu plus tard, celles du tombeau de Kalaoun au Caire (1283) font penser à la fois aux arcatures qui décoraient les sarcophages chrétiens des premiers siècles de notre ère et à celles qui, plus vastes, garnissaient les absides des églises arméniennes ou romanes.

Le tombeau de Kalaoun est revêtu de mosaïques de marbre. Alexandrie avait jadis appris à Rome et à Byzance ce procédé qu'on retrouve à Parenzo, en Istrie, à Sainte-Sophie de Constantinople, à la Kubba es Sakkrah de Jérusalem. L'Égypte l'avait oublié; or voici que nous enregistrons de curieux synchronismes : les panneaux de Kalaoun sont incrustés de marbre, de nacre et d'or. En l'année 1283, où était exécuté ce tombeau cairote, Arnolfo di Cambio élevait à San Domenico d'Orvieto le mausolée du cardinal de Braye : des colonnettes scintillantes d'émaux se détachent sur des panneaux de mosaïques qu'on pourrait placer à Kalaoun. En 1285, Arnolfo exécute le ciborium de San Paolo fuori le Mura, à Rome, et là encore des mosaïques de marbre aux dessins géométriques tapissent les fonds. Dès 1276 le monument du pape Adrien V à Viterbe (église San Francesco) offrait un semblable décor. Une telle ressemblance, un tel synchronisme entre les œuvres des maîtres Cosmati et le décor nouveau qui apparaît soudain en Orient ne sauraient être l'effet d'un hasard. A partir de cette date la plupart des mosquées d'Orient seront couvertes de marbres. Les pavements rappelleront les pavements byzantins et ceux de l'Italie. Que l'on compare le pavement

de marbre, rapporté d'Italie au XVIe siècle par un abbé de Fleury à Sully-sur-Loire et les pavements de Sultan Hassan, on sentira toute la parenté. L'Italie continuera à travailler le marbre. Au XVIIe siècle la France empruntera cet *opus florentinum*, comme on disait alors : la salle des gardes de la Reine à Versailles est revêtue d'un lambris de marbre qui, tout comme ceux des mosqués orientales, est l'héritier des lambris byzantins.

La mosaïque de verre existe au Caire dans quatre mihrabs des XIIIe et XIVe siècles (Chagarett ed Dor, 1250; Ibn Tulun, vers 1295; Taibars, 1309; Akbogah, 1333). Les fleurons de Chagarett ed Dor rappellent ceux qu'avaient exécutés deux siècles auparavant, à la Kubba es Sakkrah de Jérusalem, des maîtres certainement byzantins. Le XIIIe siècle fut dans l'Empire byzantin et en Italie une époque de renaissance pour la mosaïque de verre. Des ouvriers grecs travaillent à Venise, d'où les fait venir à Rome le pape Honorius III. Le baptistère de Florence est décoré. Les dernières grandes décorations à Saint-Marc de Venise, à Karieh Djami à Constantinople, datent du début du XIVe siècle. Des ouvriers syriens, initiés aux méthodes byzantines, ont pu être appelés par les Mamelloucks bahrites en Égypte.

Une autre technique décorative était née en Syrie, c'était, si l'on peut dire, un damasquinage en ciment. M. Bégule a étudié ce procédé. Le décor était obtenu au moyen d'incisions faites dans la pierre et remplies de mortiers colorés. Cette mode avait gagné l'Occident : dès l'époque carolingienne l'église du Lion d'Angers nous en offre un exemple. On la retrouve plus tard à Lyon, à Vienne dans l'Isère. L'Italie utilisa ce procédé au XIe siècle à Pise, à Venise, dans les Pouilles, comme l'a montré M. Soulié. La Grèce y recourut à Daphné près d'Athènes, à Saint-Luc près de Delphes, en Phocide. A la fin du XIIIe et au XIVe siècle, ce décor orne en Syrie et en Égypte les écoinçons des mihrabs et les linteaux des portes.

Certains motifs ne prouvent pas moins clairement les influences étrangères. Sur l'un des piédroits du porche de Sultan Hassan, au Caire (1356), à côté des rosaces dont le caractère est seldjoukide, quasi chinois, on voit un petit édifice. Ce détail nous rappelle aussitôt les monuments

schématiques si fréquents dans notre sculpture romane et gothique. Ils étaient apparus dès les premiers siècles de l'ère chrétienne sur les mosaïques et sur les manuscrits. Ils reviennent, semble-t-il, en Orient avec les Croisés.

Ce n'est pas seulement l'Occident chrétien qui, aux XIIIe et XIVe siècles, fournit des formes, des proportions, des ornements à l'architecture musulmane de l'Orient méditerranéen. C'est encore l'art islamique du Maghreb. Les nombreux tessons de faïence lustrée trouvés à Fostat, près du Caire, montrent combien intenses étaient les relations commerciales entre les deux bassins de la Méditerranée. Kalaoun reçut une ambassade andalouse. Après la bataille de Las Navas de Tolosa, beaucoup de Maures avaient dû, devant la *reconquista*, fuir l'Espagne et se réfugier au Maroc, en Algérie. D'autres gagnèrent la vallée de la Medjerda, en Tunisie, où les traces de leur activité sont encore évidentes; quelques-uns parvinrent jusqu'à l'Égypte. Au Caire les mihrabs du tombeau de Moustapha pacha, de la mosquée de El Azhar, les portes des mosquées de Daher Baibars, d'Emir Hossein, le minaret du tombeau de Muhammad en Nacer ibn Kalaoun portent des arcatures de stuc, des arcs croisés, des formes d'inscription, qui, de toute évidence, sont originaires du Maghreb. Andalous devaient être les ouvriers qui, pour Ladjin, vers 1295, sculptèrent au minaret d'Ibn Tulun des consoles à copeaux, dessinèrent des fenêtres avec des arcs en fer à cheval qu'on retrouve en de nombreux bâtiments cairotes élevés entre 1295 et 1345. Les stalactites, que nous apercevons pour la première fois à Sidi Oudai en 1298, étaient connues depuis plus d'un siècle en Sicile et au Maghreb.

Ce fut, semble-t-il, à ce double contact avec l'Occident chrétien et musulman que l'Orient islamique dut cette renaissance architecturale que nous constatons à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle. Au début de l'ère chrétienne les arts byzantin, islamique, roman présentèrent des caractères communs, parce que tous avaient emprunté des éléments à l'art hellénistique. De même, au XVe siècle, l'architecture gothique et l'architecture musulmane, qui s'étaient confrontées au XIIIe, vont évoluer parallèlement. Les formes diffèrent, l'esprit est analogue, les éléments constructifs dégénèrent çà

et là en éléments décoratifs. Les stalactites et les clefs pendantes ne sont plus que des ornements; les murailles, les archivoltes, les sommiers, les colonnes, les piédroits des portes se couvrent d'un décor en faible relief, fouillé et refouillé. Les voûtes se compliquent : la voûte gothique en croisée d'ogives multiplie ses quartiers et les divise par des liernes, des tiercerons; elle aime les ombelles qui s'épanouissent au sommet d'un pilier ou d'une colonne en spirale. L'art musulman se plaît à des formes semblables : dès le début du XIVe siècle apparaît en Syrie et en Palestine un type de voûte, peut-être d'origine anglaise, qui passe, en 1372, au Caire. Au centre, un octogone où une croix est cantonnée de quatre losanges ou de quatre croix plus petites ou de polygones divers. Des sommets de tous ces polygones partent des arêtes, alternativement saillantes et rentrantes, qui rejoignent les quatre angles du quadrilatère de base.

Si la peinture européenne emprunte à l'Orient durant tout le XIVe et le XVe siècle des motifs pittoresques, si elle enturbanne les bourreaux qui décapitent, écorchent, rouent, désentripaillent les Saints, si les Rois Mages s'avancent à la tête d'une caravane où se mêlent chameaux et chevaux caparaçonnés, singes et guépards, Asiatiques et Nègres, si les Princes imitent ces pompes en leurs joyeuses entrées, si les Lorenzetti, Gentile da Fabiano, Pisanello casquent des têtes de Mongols, de Turcs, de Soudanais, si Pinturricchio représente Zim Zimi, si nous constatons à la fin du XVe siècle en Italie, surtout à Venise, une véritable école d'orientalistes, si Carpaccio dans la prédication de Saint Étienne à Jérusalem (au Louvre) a peint d'après des dessins des voyageurs la Kubba es Sakkrah et les minarets du Haram ech Cherif, si le disciple de Gentile Bellini qui nous a laissé le tableau du Louvre a certainement assisté à la réception de Domenico Trevisano, ambassadeur de Venise au Caire, par le sultan Ghouri, s'il a été si fidèle que M. Schefer a pu identifier les monuments, tout cet Orient n'est plus qu'un objet de curiosité; il séduit l'œil par sa couleur, par son étrangeté; il ne fournit pas à l'Occident une nourriture essentielle. Bien mieux, il fait appel aux artistes italiens, à ces artistes qui avaient dès le XIVe siècle commencé à répandre à travers l'Europe les formes de la première Renais-

sance. Mahomet II, prince cultivé, pose devant Gentile Bellini. Le Véronais Matteo de' Pasti aurait exécuté la médaille que nous possédons. Costanzo et Bertoldo, élèves de Donatello, avaient exécuté son buste.

L'Occident livre même à l'Orient des objets de style oriental. Venise imite les cuivres gravés de Mossoul et de Damas, Murano exécute les lampes de mosquée que jadis produisait la Syrie. Arras expédie des tapisseries et des ouvriers transfuges fondent au XVIe siècle une fabrique à Constantinople. Bientôt même l'Occident ne se donnera plus la peine de pasticher : Delft exporte ses carreaux de faïence pour orner, en 1759, le Sebil du Sultan Moustapha au Caire, où travaille un céramiste maghrebin, le Fazi Mohammad al Zari. L'architecture musulmane n'emprunte pas seulement des éléments décoratifs mais des formes. Les mosquées de Constantinople s'inspirent des édifices chrétiens à croix grecque et à coupole; elles sont à leur tour copiées en Syrie, en Égypte. On y aperçoit des colonnes tournées en Italie, couronnées de chapiteaux toscans; les frontons rompus, les corniches à ressauts, les entablements baroques exagèrent leurs courbes et prennent un aspect à la fois théâtral et mou. Aux belles ordonnances de l'Italie les Ottomans n'ont emprunté que le décor et encore n'ont-ils choisi que les détails d'un goût contestable. Ils ont voulu être fastueux; leur décoration est ampoulée, elle est gonflée comme leurs énormes turbans.

L'Occident, aux XVIIe et XVIIIe siècles n'oublia pas l'Orient, mais il n'y vit plus qu'un motif à déguisement, à mascarades, à ballets. Rembrandt s'installe devant son miroir, la tête ceinte d'étoffes damassées où il a piqué une aigrette; Tocqué, Vanloo, madame Vigée-Lebrun vêtent leurs modèles en sultanes; les architectes dressent dans les parcs des kiosques turcs, aux verres de couleur; de la Russie, où la victoire de Tchesmé, et le voyage de Catherine en Crimée semblent promettre la conquête de Constantinople, à la France, où les peintres du Bosphore, Liotard et son accoutrement, M. de Bonneval et Choiseul-Gouffier ont mis les turqueries à la mode. Le décor ottoman se mêle au simili-gothique, à un gothique plus vénitien que français. Le chef-d'œuvre du genre sera l'horloge que Louis-Philippe offrira à Mohamed Ali et qui orne la

mosquée de ce prince. Il ne manque aux quatre coins de ce gigantesque dessus de cheminée romantique que le jeune et beau Dunois partant pour la Syrie, le dernier des Abencérages, le More Othello et le pacha de Janina.

L'orientalisme du XVIIe siècle est encore fantaisiste. Peu à peu les publications d'érudits, d'architectes comme Pascal Coste, les tableaux de paysagistes comme Marilhat, Belly Berchère, Frère, les gravures sur bois imprimées dans les journaux illustrés, la photographie, donneront une idée plus exacte de l'Orient. L'Occident lui envoie ses ingénieurs, ses professeurs, ses juristes. Bientôt l'effendi va sur sa galabieh passer un veston et sa femme hisse sur des talons Louis XV ses pieds habitués au traînement des babouches. Ils sont vêtus de draps anglais, coiffés de tarbouches tchécoslovaques, parés de bijoux français, parfumés de fausses essences germaniques; ils sont électeurs, députés. Ils proclament avec le khédive Ismaïl que l'Égypte est désormais en Europe. Et, de fait, Alexandrie veut ressembler à Marseille, à Livourne, à Naples. Lorsqu'on débarque au Pirée, à Beyrouth, on retrouve le bateau qu'on avait rencontré à la dernière escale; on salue le capitaine qui nous avait transportés l'année passée; on aborde au même quai, on longe les mêmes docks : on subit la même douane; on frôle la même population que la mer dépose avec son écume.

Lorsqu'on a parcouru bien des fois cette Méditerranée, comme elle semble petite à notre imagination! On croirait de chaque main pouvoir toucher une île, une presqu'île. Lorsque d'un regard on embrasse l'histoire des arts humains, on les voit se former sur les continents qui entourent cette mer et, telles les rivières, descendre vers elle, comme attirés. C'est d'abord un art qui se perd dans la préhistoire, qui s'apparente à l'art mycénien, qui se prolonge dans l'art scytho-sarmate, dans l'art barbare, et qui survit dans les arts populaires depuis le Caucase et la Roumanie jusqu'à la Bretagne et la Norvège. Puis c'est l'art des Égyptiens, des Assyriens, des Hittites, qui se mêle dans le monde égéen avec l'art importé de Thessalie et de Thrace. L'art romain à son tour est une combinaison de l'art grec et de l'art étrusque, encore semi-asiatique, semi-lydien. Tous ces arts se décomposent et

nous voyons naître sur leurs ruines l'art byzantin, l'art copte, l'art syrien, l'art arménien, l'art musulman, l'art roman. Ceux-ci assimilent les apports de la Mésopotamie et de la Perse. Des courants entraînent vers l'Occident ces formes qui reviennent, modifiées, vers leur pays d'origine. Le XIIe et le XIIIe siècle marquent la fin de l'hégémonie artistique de l'Orient. L'Europe a pris conscience de soi-même. Des civilisations continentales sont nées. Si l'Occident emprunte encore à l'Orient, il commence à lui restituer. La Méditerranée reste la voie de ces échanges.

La Renaissance inaugure un temps nouveau : l'Europe adapte à l'art qu'elle a imaginé les ornements de la Rome antique. Cet art gagne à son tour les rives de la Méditerranée. Il règne pendant quatre siècles. Nous venons de le voir agoniser. Une architecture scientifique, un art décoratif répondant aux mœurs actuelles, utilisant les matériaux récents, sont nés depuis quinze ans. Des édifices se dressent, rigides comme un théorème, en France, en Hollande, en Allemagne, en Russie — et cette fois l'Amérique entre dans le jeu. N'importe. La Méditerranée, si réduite que soit son étendue par la vitesse de nos paquebots, si contracté que soit son bassin, n'en est pas moins toujours une des routes de l'esprit : nos maisons cubiques seraient-elles ce qu'elles sont, sans l'annexion du Maghreb? Nous les renvoyons en ciment armé à tout le proche Orient. Nous assistons, comme l'apprenti sorcier, à l'implacable conquête du passé par nos inventions. Nous voudrions sauver le Caire, Constantinople, Damas, Jérusalem. L'art occidental va-t-il tuer l'art oriental? Comment ne pas méditer ces pensées, lorsqu'on navigue sur cette mer que depuis quatre mille ans ont fendue tant de vaisseaux, qu'ont traversée tant de formes, tant de croyances, tant de religions?

LOUIS HAUTECŒUR

UNE PASSION MALHEUREUSE

(SOUVENIRS)

J'ai toujours eu une passion pour la musique. Elle est malheureuse, puisqu'elle n'arrive pas à dégager du tumulte des sons le mystère de leur enchantement, à déchiffrer les lois sévères qui les régissent, et que c'est avec une constante angoisse que je cherche à saisir ces musicales flexions, qui disparaissent aussitôt perçues. Je me console en pensant que leur science même enveloppe parfois les musiciens d'une sorte de froideur vis-à-vis de leur art : si quelqu'un se jette sur un piano, soyez assuré que ce n'est pas un pianiste. Un compositeur m'explique que sa seule ambition est d'amasser des rentes et de fumer sa pipe en paix. Un autre répond ainsi aux félicitations qu'on lui prodigue : « Je me croyais vidé, et à ma stupéfaction j'ai écrit cela pendant l'été. » Debussy assurait qu'il n'y a pas d'inspiration, mais des jours où l'on n'est pas en train. Et nombreux sont-ils à se plaindre de cet écrasant travail manuel auquel rien ne peut suppléer; chaque note doit être écrite de la main même du compositeur; nulle sténo, ni dactylo ne peut lui venir en aide.

Le vieux Jean-Sébastien Bach, pendant qu'il composait avec simplicité ses musiques surhumaines, se lamentait sur la cherté de la vie, l'avarice des princes, le nombre de ses enfants, et s'enquérait d'une place, mieux rétribuée, de *Kapellmeister*. C'est sans doute excédé par la misère humaine qu'il écrivit son admirable cantate :

Komm, du süsse Todesstunde.

Dans mon enfance j'appris le piano, pour lequel, physiquement, je n'étais pas douée. Les parents assoient leurs filles devant un clavier sans regarder leurs mains; il faut avoir les paumes doublées d'un bon bifteck pour bien jouer du piano, ce qui n'était pas mon cas. Toutefois, puisque je ne saurais pas plus me passer du mirage des sons que d'oxygène, il est naturel que j'aie écouté bien des musiques, et recherché bien des musiciens.

Elles sont étroites, les frontières de la musique; si les sons remplissent l'infini, le point de départ en est bien restreint; c'est l'Europe jusqu'à la Volga, jusqu'au Danube — les brumes nordiques d'Édimbourg à Stockholm n'ont enfanté que Grieg, du moins à ma connaissance.

De Gounod à Stravinsky, de quelle souplesse ont fait preuve nos tympans!

Les heures de beau nonchaloir de la fin du XIXe siècle furent charmées par la musique de Gounod, musique tendre, amoureuse, coulant sur les cœurs comme la lune d'été sur les feuillages, écoutée par des hommes à moustaches, qui se balançaient en fumant des cigares, pendant que des femmes à chevelures devant des pianos, noirs miroirs, arrosaient la nuit d'éclats de voix qui faisaient trembler les bobèches, ou retombaient comme des gouttes d'eau chues de rames lentes. Ces écouteurs et ces chanteuses avaient le temps d'être des Roméo, des Juliette et des Marguerite murmurant : « Restons ensemble sans parler... Écoute le silence... Donne-moi ta main... »

— Ce passé-là surgit soudain dans la villa d'été où je trouve, échouée sur une table, une photographie romantique. Ces mots : « Marie, vingt ans après » y sont inscrits d'une encre intermittente. Je regarde l'étrange coiffure blonde et laurée encadrant les traits aigus d'une Velléda aux yeux sombres et nostalgiques, et je reconnais le beau visage de Marie de Goulaine, une amie de ma mère. Je me la rappelle, voyante, très peinte, laissant un sillage de parfum quand elle traversait la cour de la rue de Chaillot, pendant que sa mère l'attendait en fiacre; les jeunes femmes divorcées — elle venait de se séparer du comte Robert de Mailly-Nesle, officier de cavalerie — devenaient des objets fragiles et dan-

gereux, qu'on surveillait comme des explosifs. Marie de Goulaine était d'une beauté sauvage qui aurait affolé Georges Ohnet. Elle chantait comme un ange de Fra Angelico; rien n'était plus émouvant que son contralto, sa voix de colombe blessée, quand elle modulait les *Stances de Sapho*, du maître Gounod. Elle était son élève préférée, et elle personnifie sa musique.

Un jour elle s'éprit de Jean de Reské, l'épousa, et renonça définitivement à ces soirées mondaines où elle avait été si adulée.

L'adorable Gabriel Fauré écrivit ses *Mélodies* et son *Quintette* quand la plupart de ses contemporains n'avaient d'oreille que pour Debussy. Par le raffinement de son écriture Fauré s'égale aux plus grands, mais c'est une perfection discrète qui ne cherche pas à étonner, sa gloire est restreinte. Ce maître lunaire a senti les pures harmonies de la langue française. Il fut le premier à rejeter les mots niais des romances et il mit en musique les poèmes de Verlaine.

Les poèmes sont-ils enrichis ou endommagés par la musique? « Défense de déposer de la musique le long de mes vers » dit un poète, et Paul Valéry se range aux côtés de ce véhément. Il est vrai que la poésie de Valéry est plus plastique que musicale. Les poèmes de Baudelaire, *Invitation au Voyage*, *Vies antérieures*, ne sont nullement gâtés parce que Duparc les a choisis comme thèmes de son inspiration.

La musique de Duparc est un enchantement, et elle eut du succès à son apparition. Il supplée aux accords plaqués par un accompagnement d'une grande richesse d'écriture, qui donne au pianiste la même importance qu'au chanteur. Cette musique difficile parvint à charmer Barrès, qui n'était pas un amateur, et elle séduit encore aujourd'hui. Le cas de Duparc est singulier. Il publia vers 1908 le mince cahier de ses immortelles mélodies, puis resta muet, errant malheureux autour du lac de Genève, cherchant en vain son inspiration tarie.

Reynaldo Hahn fut aussi attiré par les poètes. Il mit en musique Verlaine et écrivit pour les *Chansons Grises* un accompagnement séraphique; dans les *Études Latines*, il réchauffe à jamais les vers de Leconte de Lisle.

Et telles furent nos joies musicales d'avant les disques. A l'heure « du chien et loup triste où monte déjà la lune », qu'il était charmant, assis dans des salons de campagne près de la table à thé et les pieds sur les chenets, d'écouter quelque voisin chanter ces airs-là! Les volets ne sont pas encore tirés, les arbres s'effacent dans la brume d'automne et l'on rêve un peu, abandonné, pendant qu'une voix module :

Chasse à jamais tout souci...

En 1902, Debussy donne *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, date immortelle.

Debussy commence une carrière merveilleuse, et sa musique séduit autant les musiciens raffinés que les cœurs les plus simples.

Mary Garden, Mélisande inouïe, que nulle cantatrice n'a égalée, chantait avec une voix poivrée d'un léger accent anglais qui la rendait encore plus étrange et plus lointaine. Cette musique de *Pelléas* à base de chevelures est assoupie et dort dans un linceul jusqu'au jour où une nouvelle génération viendra la ressusciter. Invitée récemment à venir entendre madame X... chanter les *Chansons de Bilitis*, je me récusai et un des plus ardents admirateurs de Debussy protesta : « Le Temple du dieu se ferme peu à peu, ne le profanons pas. » Le vrombissement des avions qui passent si souvent au-dessus de nos têtes écrase certaines mélodies de Debussy.

Ce grand maître de la musique française a trouvé des sonorités nouvelles et d'étranges tonalités. Il ne me sied pas de commenter l'usage constant qu'il a fait de la gamme diatonique, do, ré, mi, fa dièse, sol dièse, la dièse, do, inspirée par les musiques d'Asie, chinoises et malaises. Debussy ranime par des notes des états d'âme intérieurs, échos de voix entendues en rêve, paysages aquatiques et crépusculaires; il chante les reflets des reflets, il exprime le passage dans notre être d'émotions fugitives. Quinze ans de ma vie furent envoûtés par son œuvre; je revois Gaston Poulet dirigeant le fameux quatuor avec une ardeur ruisselante qui entraînait toutes ses mèches; j'entends Walter Rummel jouant ses morceaux pianistiques avec un raffinement qu'il avait appris du Maître

lui-même, Ninon Vallin chantant un soir dans un jardin, chez Boni de Castellane, le *Promenoir de Deux Amants* avec une science du pathétique qui fit de cette fête un bijou précieux, madame Croiza, dont le beau mezzo nuançait le verbe musical du compositeur, et tant d'amateurs charmants.

Les œuvres symphoniques de Debussy ont ennobli les concerts et c'est toujours avec le même ravissement que s'écoutent *L'Après-Midi d'un Faune* et les *Fêtes*. Trois siècles de récits espagnols sont condensés dans vingt minutes de la musique d'*Ibéria* : castagnettes, frémissement des guitares, pas de la foule qui se masse, s'éloigne et danse sous la nuit étoilée, fusées de parfums, percussion de sons aigus, qui traversent comme une angoisse la nuit lourde et voluptueuse. Comment cette musique romantique continue-t-elle à nous ensorceler? *Saint-Sébastien*, que Vuillermoz appelle justement « le Parsifal français », parut plus sublime encore sans les acteurs et les décors. Debussy, surpris par la grandeur de son œuvre, pleura en entendant l'audition intégrale de *Saint-Sébastien*, dirigée avec feu par Arthur Caplet, qui avait mis toute son obstination de Normand à surmonter les difficultés matérielles de l'exécution.

Debussy exigeait de lui-même sa propre perfection; il mit une conscience admirable à ne jamais livrer au public une partition dont il ne fût pleinement satisfait. Il tenta d'écrire un *Second Quatuor*, mais, ne parvenant pas à y donner sa mesure, il le déchira et fit de même pour un *Tristan et Yseult*.

Entièrement enfermé dans son œuvre, il ne pouvait écouter celle des autres. Je le vis à un concert et remarquai son front renflé par une double protubérance : celle de la musique; assis à côté de son épouse, attentif, il suivait un fragment de l'*Après-Midi d'un Faune*. Moussorgsky figurait au programme; aux premières notes du compositeur russe, Debussy se leva comme incommodé et, avec des gestes nerveux, murmura : « Allons-nous-en, allons-nous-en! » J'aime cette sainte horreur que les grands artistes éprouvent les uns pour les autres.

Richard Wagner occupait l'autre hémisphère du monde musical. Plutôt que Satie, il est mon musicien. L'ami de

Nietzsche ne fut-il pas le haut-parleur qui sut recueillir le violent battement du cœur allemand lorsque, rassemblés dans un accord farouche, les Germains voulaient partir à la conquête du monde? Wagner donne aux artères le même martellement que le plus puissant alcool; c'est à la fois une incantation aux dieux germaniques et une excitation vers la ruée; le dernier acte du *Crépuscule des Dieux* entraîne au carnage et à la mort. Tous les thèmes de Wagner s'enroulent autour de tumultueux états physiques : chevauchée des Walkyries, mort de Brunehilde, bondissement des guerriers vierges qui sortent tout armés des forêts primitives. Dans ses drames, les dieux casqués, une lance à la main, dégringolent du Walhalla et longuement expliquent leurs desseins en des récitals où l'on s'assoupit un peu. Les opéras d'amour de Wagner aboutissent aussi fatalement à la mort, car la vie ne s'accommode pas de pareilles tensions, et il emploie tous ses orchestres et tous ses cuivres pour clamer la passion organique de Tristan et d'Yseult.

Et Wagner a parfois des fraîcheurs qui ressemblent aux premiers matins du monde : l'air du « Printemps » dans *La Walkyrie*, le « Chant de l'Oiseau » dans *Siegfried*. Daniel Halévy a fixé dans son beau livre *La vie de Nietzsche* une image de Wagner qui m'est chère entre toutes : coiffé de son fameux béret — difficile d'imaginer Wagner sans son béret de velours noir — il est à Triebchen, au bord du lac des Quatre-Cantons, il compose le deuxième acte de *Siegfried* et il improvise au piano les *Murmures de la Forêt*. Ce fut un des rares moments de sa vie où, détendu, il n'eut pas de ses grandes colères contre ses amis, ses ennemis, son gouvernement ou ses femmes. Et Nietzsche, venu pour le voir et attendant devant la grille du jardin que le domestique l'annonçât, l'écoute marteler d'une main l'air de la *Forge*. Quel éternel frémissement donne encore cet instant aboli!

Wagner est entré dans le patrimoine de l'humanité, patrimoine que nul obus ne pourra atteindre, et quand *Parsifal* se joue à l'Opéra de Paris, dans la salle comble et noire les petites lumières des lampes électriques s'allument pour éclairer la partition que les dévots wagnériens suivent encore mesure par mesure. Un prince indo-chinois rentré dans son

Cambodge avouait qu'il regrettait amèrement deux choses de l'Europe : « Montparno et le grand Wagner allemand qui se joue si souvent dans votre cher Paris. » La disette de la véritable musique se fait cruellement sentir en Orient.

Il est impossible de parler de Wagner sans citer le nom de Lucienne Bréval; ce fut elle qui, par sa voix puissante et son organisme musical, introduisit Wagner à l'Opéra : le soir même où elle incarna *La Walkyrie*, Paris devint wagnérien.

Litvinne chanta aussi Wagner et l'énorme volume de sa voix jaillissait de son opulente personne. Van Dyck était le digne Tristan de cette Isolde. Ces amants passionnés à la scène se détestaient dans les coulisses et Litvinne ne craignait pas de semer ses épaules d'épingles qui déchiraient Tristan au moment des étreintes; il répondait à ce tour en lançant à Isolde des paroles d'amour alliacées.

Certes la semaine que je vécus à Bayreuth fut mémorable. Cosima, haute et maigre, recevait à Wahnfried. Cosima! Ces trois syllabes contenaient la fureur pianistique lisztienne et le romantisme d'une Allemagne pure et grande par la pensée et les sons; je me trouvais en face de la fille de Liszt, de l'épouse de Richard Wagner, de l'amie de Nietzsche; ces noms retentissants exaltaient la ferveur qui planait sur la colline de Bayreuth, vraiment un de ces lieux du monde où palpite la plus noble émotion. Cosima était entourée de ses filles, écoutant les mains jointes la musique de leur père, et de Siegfried le benêt; la Wahnfried était remplie par la foule des princes allemands sortis de leur *Fürstengalerie*, des esthètes européens et des artistes. Je remercie les dieux, à quelque Olympe qu'ils appartiennent, de m'avoir permis d'accomplir ce pèlerinage malgré les objections de ma famille : quand on joue mal du piano, peut-on s'intéresser à Wagner!

Les Français qui, sous les auspices de l'art, fraternisaient avec les Allemands, ne voyaient pas quelle bombe incendiaire était cette musique, pas plus qu'ils ne comprenaient son rôle brutal et incitateur. Pendant la guerre il devint impossible aux Français d'entendre la musique wagnérienne, devenue l'Hymne de Mort aux Latins. Au commencement de 1916, dans un restaurant de Gênes, l'orchestre jouait du Wagner; une bagarre s'ensuivit entre Français et Allemands

et le chef d'orchestre neutre fut contraint de jouer alternativement la *Marseillaise* et *Siegfried*.

Saint-Saëns saisit l'aubaine et crut pouvoir se substituer au dieu. Nous fûmes inondés de Saint-Saëns, que nous écoutions abattus, consternés d'être forcés par patriotisme de troquer l'eau-de-vie étrangère contre cette tisane française.

Si les tympans du Second Empire, habitués à Verdi et à Donizetti, s'étaient crispés douloureusement sous les harmonies farouches de Wagner et ses énervantes chromatiques, il n'avait pas tardé à prendre sa revanche et à régner en maître omnipotent jusqu'à la guerre. Aujourd'hui, sursaturés sans être las, nous tournons la tête vers d'autres horizons; la musique russe occupe les orchestres, Moussorgski est aimé; sa musique attendrie chante en de petites mélodies les grandes souffrances d'un peuple et Chaliapine, dans *Boris Godounoff*, fit atteindre le zénith de l'extase musicale russe.

La première révolution russe eut lieu en 1910, elle fut musicale; Diaghilew la fit, quand il créa ce spectacle nouveau intitulé le *Ballet russe*.

C'est peut-être à lui que nous devons Igor Stravinsky; la forme du ballet incita le compositeur à écrire ces chefs-d'œuvre dont le monde ne sera jamais fatigué. Élève du classique Rimsky Korsakoff, Igor Stravinsky est, me semble-t-il, moins oriental que son maître et plus profondément russe; il exprime toutes les sensibilités éparses dans cette vaste étendue, depuis le rythme hyperboréen de l'extrême Nord dans le *Sacre du Printemps*, jusqu'aux fêtes les plus tournoyantes ensevelies sous une nostalgie neigeuse, (*Petrouchka*), et aux graves sentiments grégaires russes de *Noces*. Il a inventé une sauce musicale savante et compliquée qui se goûte avec ravissement. Il raffine sur les cuivres, recherche la flûte, et sa *Symphonie* pour instruments à vent les remit en honneur. Dans l'*Histoire du Soldat* court un piétinement fatal, zébré de sonneries étranges, dont j'ai gardé un souvenir exalté. Marcelle Meyer a tenu sa partie de piano comme il convenait, avec une netteté glaciale.

A cet ami de l'ancien régime, l'Europe cosmopolite convient mieux que la dure Moscovie, et il voyage beaucoup,

donnant des concerts dans les grandes capitales. La mort de Diaghilew lui a enlevé un support précieux.

J'ai vu souvent Igor Stravinsky assis parmi les spectateurs, lors de ses premières, et aussi chez la princesse Edmond de Polignac. Il est Juif, il est mince, il est roux, il porte un binocle, il parle peu. Ses familiers disent que la recherche et la complexité de sa pensée musicale, il les apporte en toutes choses; ses partitions mêmes sont un modèle de clarté et d'élégance, et, tel d'Annunzio, il n'emploie que de très beau papier.

Parallèlement à la musique nouvelle circule un fort courant de musique ancienne. Les concerts dominicaux déplairaient au public si les œuvres des grands maîtres classiques ne figuraient pas au programme. Bach, avec une dizaine de musiciens, atteint la perfection et sa *Sonate* pour flûte seule séduit davantage que maint vacarme romantique.

Dès 1880 Charles Borde fonda rue Saint-Jacques une chapelle musicale, un Conservatoire officieux. Une vive impulsion fut donnée à la musique religieuse. La compréhension de l'âme des vieux maîtres devait l'emporter sur la technique. La Schola Cantorum, comprenant des classes d'orgue, de violon, de violoncelle, etc., cultiva le chant grégorien et la musique de Jean-Sébastien Bach. — Mozart était considéré par Vincent d'Indy, qui succéda à Charles Borde, comme un musicien frivole trop soumis à son siècle.

J'avais des amis qui ne vivaient que pour la Schola Cantorum et je me souviens avoir, il y a bien longtemps, chanté en chœur une cantate de Bach. Je persuadai des habitués du Polo d'aller à la Schola. Mais ma faible capacité musicale ne supporta pas longtemps le poids des contrepoints et des fugues.

Blanche Selva fut la pianiste de la Schola. Dédaignant le charme des atours, semblable un peu à une sœur tourière vêtue en civil, Selva s'approchait du piano comme de la sainte table et, chaussée de grosses besicles, commençait à tricoter des choses sublimes. Elle savait rendre accessible la musique sévère de Vincent d'Indy et sous ses doigts les *Chants de la Montagne* coulaient comme un gave jailli des Pyrénées.

Un exquis musicien, échappé de la Schola Cantorum, fut Déodat de Sévérac, mais comme il était Provençal, il composa une musique chaude et plus terrestre.

Des musicographes ont, ces dernières années, recherché dans les archives grégoriennes de Saint-Germain-des-Prés et d'ailleurs les premières notes écrites et psalmodiées par des moines.

Les travaux d'Expert et de ses émules sont instructifs, mais il faut avouer que les chansons profanes du Moyen Age sont d'un ennui mortel. Combien plus émouvants les « ignoti » italiens du XVe siècle!

Le commandant Lecerf a réuni les instruments mêmes sur lesquels jouèrent les artistes de la Renaissance, ceux de Louis XV et de Frédéric II. Si la flûte à bec, sorte de petit fifre qui ne peut lutter avec la grande flûte traversière de Bœhl, reste inférieure, les sons du luth, du théorbe et du guitarone sont ravissants et entraînent l'imagination vers la poésie de Ronsard et la cour des Valois accoudée sur des balustres dominant la Loire.

Notre époque aime deux espèces de sonorités, celles du XVIIIe et celles du XXe, sautant hardiment par-dessus le romantisme du XIXe dont elle ne veut plus. La sécheresse raisonneuse du XVIIIe siècle et son libertinage sont étrangement contrebalancés par cette poésie ineffable enfermée dans sa musique. Mozart, mort à trente-six ans, est une perpétuelle roseraie.

Avec quel plaisir j'ai écouté Reynaldo Hahn accompagnant madame de Guerne qui chantait du Mozart, debout près du piano, son parapluie d'une main et son petit sac de l'autre! La salle était noire, sentait le caoutchouc mouillé, mais une bouffée céleste l'emplissait.

Wanda Landowska fut non seulement l'interprète mais l'historiographe de cette époque accomplie, dont elle fit entendre les œuvres à travers le monde, avec ses clavecins qui dominent et dirigent l'orchestre. Elle a recherché les textes originaux enfouis dans les bibliothèques — il paraît que Bologne possède des recueils entiers, pas encore explorés, d'une musique divine — et elle a suivi avec précision les indications des maîtres, ce que peu de musiciens avant elle

avaient fait. Elle a ressuscité Couperin le Grand, Chambonnières, Pachelbel, Pasquini, et Rameau, et l'Anglais Purcell. Elle a voulu ramener parmi nous l'âme de Bach et elle y a réussi, grâce à son esprit pénétrant et à l'éclat d'une virtuosité unique.

Wanda Landowska avait un mari fort intelligent, on l'appelait Lew. Il n'aimait que la gastronomie et je le surpris un jour sous une tonnelle, à Triel, confectionnant des confitures de roses et des plats extravagants dont il nourrissait sa femme pour la reposer de ses interminables stations assises devant le piano ou le clavecin. Lew avait compris que Wanda, brillante élève du Conservatoire de Varsovie, malgré tout son talent, en restant pianiste ne serait qu'une musicienne polonaise parmi tant d'autres, et il l'aida à atteindre ce rêve supérieur conçu dans l'enfance : se vouer à une musique particulière, remplacer l'olla podrida des concerts — Beethoven, un peu de Schumann et une rapsodie de Liszt — par l'audition des maîtres anciens, ce qui l'entraînait fatalement à l'étude du clavecin. Elle s'y consacra toute. Avant elle on ne savait pas tout ce que le clavecin pouvait contenir de grand, de déchaîné, de pathétique. Cette boîte à mouches fut un orchestre entre les doigts de Wanda Landowska, devenus de fer par la pratique de l'exercice et du rythme inexorable.

Fidèle auditrice des concerts de Wanda, j'ai écouté maintes fois, au clavecin, « le ferraillement superbe de ses claviers accouplés, » lorsque, traversant Paris, elle s'est fait entendre chez Pleyel ou aux Champs-Élysées. Je sais l'endroit qui rendra le public frénétique, et le morceau que l'on bissera, et les rappels, et comment l'artiste, au milieu des bravos, glissera à pas feutrés vers son instrument, disposera sa longue robe de soie noire autour de son tabouret pour donner au public ses morceaux favoris, la *Marche Turque* de Mozart ou le *Rossignol en Amour* de Couperin.

C'est peut-être chez elle que je l'admire le plus. Une existence entièrement consacrée à l'art répand à l'entour une noblesse dont s'imprègnent les visiteurs. Pendant que nous courons en de vaines poursuites vers des désirs contradictoires, le véritable artiste ramasse toutes ses forces et déploie son

énergie pour une fin unique. Ce renoncement nous éblouit, nous autres gens du dehors qui nous éparpillons en tous sens; après avoir battu des mains, notre tâche est terminée. Mais, ramassant ses feuillets, l'artiste rentre chez soi et poursuit la même pensée et le même labeur. Chez Wanda, sur les grands pianos plats les « opere » sont rangés méthodiquement et sur les murs s'alignent les fronts puissants de Beethoven, de Brahms, de Chopin; la famille des Couperin regarde la famille des Bach. Le musicien, en général, ne s'occupe pas du siècle, il vit parmi les boîtes d'ébène qui enferment le seul univers auquel il croit.

Il fallait les voir, les bons musiciens, ne parlant que de musique, lorsqu'ils étaient rassemblés autour de la grande table éclairée aux bougies, à Saint-Leu, chez Wanda. Avec une asymétrie magnifique étaient disposés les fruits et les tartes et les trophées rapportés des tournées : les flacons de liqueur de Valladolid alternant avec les confitures anglaises et les assiettes de Cologne ou de Dresde, que deux petites servantes remplissaient de mets polonais et hongrois avec une abondance orientale.

« Vous avez peur de manger, mais chez nous, en Pologne, après les grands repas on ne rencontre que des gens la bougie en main dans les corridors » disait doucement la mère de Wanda qui présidait aux agapes. Au café, elle scandait : « Et maintenant, racontons chacun une histoire érotique. » C'était une femme des anciens âges, pleine de bon sens, régissant son foyer avec maîtrise, égrillarde comme au temps de Tallemant des Réaux; elle aimait les bons mots, les fortes lectures et la musique de sa fille. « Savez-vous que Wanda va de triomphe en triomphe! » me téléphonait-elle lors des croisières annuelles que l'artiste entreprenait avec ses clavecins, de l'autre côté de l'Atlantique ou à travers les villes de l'Europe.

Aujourd'hui les artistes sont soumis au mouvement giratoire qui est celui de l'époque; toujours ils disent : « Je tourne... » ou : « Je pars en tournée »; obéissant aux lois économiques, ils apportent le produit musical là où il manque, à New-York, à Chicago, à Caracas, à Lima, à Buenos-Ayres; ils organisent aussi l'échange des cuivres, des instruments à

vent et des musiciens français contre les violons et les chefs d'orchestre allemands.

Les chefs d'orchestre... Paris en a été saturé.

Oscar Fried avait beaucoup de peine à se faire comprendre de son orchestre français : « Mes frères, il faut que votre jeu soit une prière. » Cette prière, étant un pénible gagne-pain, n'était pas sentie par nos instrumentistes, qui souvent n'aspirent qu'au moment d'enfermer l'instrument dans son étui. « Les artistes ont besoin de manger! » grognait Louis Fleury lorsque Wanda Landowska le contraignait de répéter à l'heure du déjeuner.

Louis Fleury fut longtemps mon professeur de flûte; une partie de la leçon se passait en causeries musicales dont je tirais grand profit. Virtuose parfait, excellent musicien, il voulait écrire un ouvrage sur la flûte, cet instrument chéri des compositeurs du XVIIIe siècle comme de ceux du XXe, et il découvrit de nombreuses pièces inédites anglaises et françaises. Il les harmonisa et joua avec succès à Paris et à Londres; il plaisait aux Anglais par sa façon de jouer et aussi parce qu'à dîner il savait mettre un *evening dress*. Comme sa mort fut prématurée et comme ce silence est triste! Il fut peut-être un des derniers instrumentistes propres à maintenir le goût de la musique de chambre, qui est, depuis, presque balayée par la musique mécanique. Il jouait Mozart avec une perfection sans égale.

Louis Fleury accomplit ce tour de force de jouer la partition du *Pierrot Lunaire* d'Arnold Schönberg, musique si savante qu'elle se situe entre la parole et le chant. Le *Pierrot Lunaire* fut écrit pour une voix, un piano et sept instruments. La voix de madame Marya Freund, la cantatrice slave, traduisait ces mystérieux diapasons.

Les Français accueillirent froidement la musique de Schönberg; lors d'une de ses auditions, une vieille Française pleine de sincérité criait, penchée hors de la loge : « Rendez-nous Mozart, rendez-nous Mozart! » Schönberg fut introduit en France par Jean Wiener; sa musique est accessible à quelques initiés; son Quintette, malgré de belles sonorités, échappe aux oreilles contemporaines, mais celles-ci de temps à autre ont la prescience que Schönberg est un magicien.

Il apporte les fruits d'un Paradis terrestre inconnu. Schönberg, dont le nom est plus familier que les œuvres, appartient à la brillante pléiade des musiciens viennois.

Richard Strauss composa de grands opéras, de longues symphonies pleines de mérite; la *Symphonie Alpestre* notamment est riche d'évocations heureusement traduites, souffle pur des sommets, soleil rougissant, exaltation due au pur oxygène; mais il excelle quand il étire des opéras parmi des valses; sous la cadence à trois temps son *Chevalier à la Rose* est l'instant le plus brillant cueilli dans la fête viennoise. Richard Strauss n'est jamais vulgaire et il n'est jamais fade. Pourtant, à mon humble avis, son *Chevalier à la Rose* ne vaut pas cet adorable opéra-comique, le *Mariage Secret de Cimarosa,* qui fut donné il y a quelques années dans le charmant vieux théâtre du Trianon Lyrique.

Les autres compositeurs viennois se plaisent à prendre le contrepied de la musique française. Lyriques quand les Français sont cérébraux et inversement. Schönberg lui-même commença par être sentimental; à quarante ans il devint algébrique et coupa les tons en onze.

L'Allemand Hindemith rassemble dans ses compositions des éléments français et autrichiens, tandis que le Hongrois Bartok et le Polonais Szymanowsky restent fidèles aux rythmes populaires de leurs pays d'origine. Berlin, Munich, Vienne sont toujours de grands centres musicaux; mais tout ce qui se crée et se compose dans ces villes est soigneusement trié au départ de Vienne par madame Zugarcandle qui l'expédie à sa sœur, madame Paul Clemenceau, qui le fait entendre aux mélomanes parisiens. Quant à M. Prunières, fondateur de la *Revue Musicale,* qui est une sorte de Société des Nations de la musique contemporaine, il préside aux destinées de ses divers poulains dans les différents lieux où on les écoute.

Un soir de 1917 des amis m'invitèrent à aller entendre *Parade* au Théâtre des Champs-Élysées. Les divertissements étaient rares et celui-ci promettait; nous étions tous assaillis par la curiosité et l'espoir. La curiosité fut satisfaite mais l'espoir déçu.

Parade, de Jean Cocteau, se donnait avec des décors de Picasso et la musique d'Erik Satie. — Les fêtes foraines hantent l'imagination de Cocteau. Dans *Parade* il y a un manager, des clowns, une petite fille et des Chinois. Plus de flottements de cheveux à la Debussy, mais de petites nattes vicieuses. Le décor de Picasso était magnifique. Le public ne comprit rien au thème conçu et écrit dans la ville éternelle. — Cocteau a beaucoup insisté sur ce point. De la musique d'Erik je ne me rappelle que le bruit trop connu des Remington auquel il manque l'alternance de l'ascenseur qui s'arrête — Remington à tous les étages — les klaksons et la cadence des piétinements, qui depuis ont été menés à la perfection par des danseurs nègres. Un Monsieur très important, celui qui m'avait invitée, masquait son jugement sous cette phrase : « Il faut marcher avec son temps. »

Erik Satie, natif de Honfleur, est, il ne faut pas l'oublier, un camarade d'Alphonse Allais, mystificateur plein de génie. Satie, le vieux maître d'Arcueil, fut baptisé plein de génie tout court; ses farces musicales, qui consistaient à remplacer certains titres esthète 1900 de Claude Debussy, *Audience du Clair de Lune, La Demoiselle Élue, Cathédrales Englouties*, par de la bonne blague française, *Six Morceaux en Forme de Poire, Complainte du Chapelier*, ne suffisaient pas à en faire un maître immense et il l'a prouvé par la *Mort de Socrate*; les paroles du philosophe mourant sont empreintes de la belle sérénité grecque, mais l'opéra du musicien fait soupirer : « Vite un deuxième verre de ciguë et qu'on en finisse. »

Cet essai de *Parade* était surtout gros d'intentions; elles fourmillaient, étonnantes de logique et d'intelligence, et, malgré son insuccès, cette pièce fut le point de départ ou plutôt l'éclosion d'une nouvelle façon d'interpréter la vie et l'art, pressentie et servie par Cocteau. Il fut obligé de s'expliquer, ce qui est toujours fâcheux, mais il avait trouvé la formule :

« Une œuvre d'art doit satisfaire toutes les Muses. »

« *Pelléas*, c'est encore de la musique à écouter la figure dans les mains. Toute musique à écouter dans les mains est suspecte. Wagner, c'est le type de la musique qui s'écoute dans les mains. »

« La génération actuelle... redoute aussi l'énorme. »

« Assez de la musique germano-slave, mais une bonne et véritable musique française. »

C'est-à-dire une musique qui plaît à la foule, aux bonnes d'enfants assises dans les squares et aux spectateurs de Guignol et du Cirque.

L'apport de Cocteau fut l'amalgame du décor, de la musique et des propos. Nouveau Saint-Bernard, il prêche la Croisade, et un essaim d'artistes se range sous sa bannière. Avant une audition de musique moderne il dit au public :

« Je ne suis pas un conférencier, je ne veux pas vous faire une conférence, mais vous saurez qu'à la musique qu'on écoute la tête plongée dans les mains, succède une musique dynamique, qui au lieu de vous replier sur vous-même vous projette vers la vie extérieure. »

Je revois Cocteau en gants de laine blanche sur une estrade, sous des dessins au fusain d'Hélène Perdriat. D'autres tableaux modernes étaient accrochés sur les murs en planches de cette salle improvisée. Pour la première fois la peinture s'unissait à la musique.

Le 2 décembre 1918, les *Jeux des Dits du Monde* se donnèrent au Vieux-Colombier et je me trouvai au bord du chemin de Damas de l'art moderne. Le mot de la pièce était Naissance et c'était juste, des jeunes gens voulaient naître à une vie nouvelle. Lara, coiffée d'un masque peint, clamait Naissance! de toute son âme. Tout me ravit dans cette représentation, cumul de jeunes énergies. Leur éclosion, préparée en silence pendant les années de guerre, était l'indice d'une sensibilité nouvelle. La guerre, en interrompant — à l'exception de celle de Saint-Saëns — toute musique, avait laissé une sorte de terrain vague, de zone. Des jeunes gens en firent le dépotoir des débris de l'ancienne civilisation : sentimentalité à la Massenet, chahut wagnérien, clapotis debussyste. Les maîtres sont grands, mais assez des imitateurs! Une réaction s'imposait. Le premier mouvement fut essentiellement musical. La pièce de Myrtil me plut parce qu'elle n'avait pas d'intrigue; des tableaux que rien ne semblait relier se succédaient sans logique, ce qui retenait forcément l'esprit du spectateur.

Un étonnant garçon, Fauconnet, avait conçu pour les *Jeux*

des décors singuliers inspirés d'une antiquité qui se promenait à son aise dans le monde présent. Peintre de métier, il délaissa ses toiles pareilles aux autres toiles que les peintres colorent, pour suivre son imagination. Il modela en carton-pâte des masques symboliques, les peignit et en coiffa ses acteurs.

Le grand public ignorait Fauconnet, mais le premier cercle des artistes disait : « Voilà Fauconnet, c'est Fauconnet qui est là. » Et je vis un garçonnet drapé dans le Zodiaque et accroupi sur l'herbe, lors d'une fête costumée chez Poiret. Il répandait un puissant rayonnement.

A Chelles, pays de l'Abbesse, son atelier, vidé de lui-même, fourmillait encore de projets et de plans; la mort empêcha Fauconnet de devenir aussi important que Reinhardt ou que Crane.

Cette représentation des *Jeux des Dits du Monde* donna une formule. Pendant plusieurs années elle inspira les ballets suédois ou autres, qui succédèrent aux ballets russes, et de nombreux masques sur les scènes parisiennes évoquent toujours Fauconnet.

Son camarade Arthur Honegger avait écrit la musique des *Jeux*, travail qui lui rapporta 17 fr. 50 nets.

Il faut retenir ce nom, dis-je, car cette musique est vraiment curieuse. — Je donnai une audition des *Jeux* chez moi. Honegger déballa ses caisses, ses tambours, ses cuivres, ses contrebasses, ses violons et ses flûtes et en fit sortir sous sa baguette de chef d'orchestre des accouplements de sons, des mugissements et des percussions qui étonnèrent un peu. Mais sa tête de Beethoven bon enfant et son aspect simple et ouvert plurent, et aidèrent le public à pénétrer ce nouvel arcane.

Depuis, Honegger, doué d'une robuste constitution musicale, a donné des œuvres belles et fortes qui l'ont classé parmi les grands compositeurs. Actuellement il fait salle comble. *Le Roi David* fut un de ses triomphes. Le choix même de ce sujet montre qu'il n'est ennemi ni de la culture ni de la grandeur; il suit la tradition, qu'il retrempe dans la vie moderne, ainsi qu'en témoigne l'orchestration de cet étonnant « Horace Victorieux » et de Pacific locomotive, mise en musique. Honegger m'a entraînée sur les talus glissants et glacés qui dominent la gare du Nord. Quel dieu du Présent le poussa

vers ce coin de fortifications, où il m'a montré les surfaces noires rayées de rails luisants qui se courbent vers les pays de la houille et du travail? Ces halètements, ces sifflements, ces cris, ces trépidations, ces odeurs d'huile chaude et de charbon ont frappé sa cervelle de musicien de je ne sais quelles ondes, et il a harmonisé ce dur rythme que la ferraille imprime au corps du voyageur malencontreusement assis sur les roues.

Pour convaincre le public qu'une musique nouvelle existe, Cocteau lui présente une réunion arbitraire de jeunes musiciens, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Georges Auric, Germaine Taillefer et Duret, que, par opposition aux « Cinq » russes, il baptise les « Six ». Cette rubrique fit fortune et pendant dix ans donna confiance; ce nom des Six était une excellente publicité; elle fut renforcée par d'innombrables dessins et caricatures et chacun connaît la figure à la Poulbot de Poulenc, même s'il n'a pas eu l'avantage de l'entendre chanter « La Carpe » ou « Le Dromadaire » de son fameux *Bestiaire*.

Le talent de Poulenc sort de la chanson française, images d'Épinal mises en musique, et son côté cocarde est attrayant. Poulenc est un jeune compositeur qui commence seulement à dire ses premiers mots sous la forme d'agréables Pastorales. Pendant longtemps il se reposa sur son succès du *Mouvement perpétuel* et du *Bestiaire*. Je crois qu'il s'est mis à travailler énormément. *Aubade* est ravissant et le *Concert Champêtre* un tour de force.

Darius Milhaud est plus grave, c'est un Phocéen qui aime l'Orient. Son talent — ou son génie, au choix — est abondant et divers. Il s'enfonce dans le noir des loges quand Wagner ou Debussy se jouent, tant il les hait; leur bruit gêne apparemment sa musique intérieure. Comme tous les jeunes compositeurs il use de la musique polytonale, ce qui n'est pas une invention, puisque Wagner d'abord, puis Stravinsky en firent usage.

Agamemnon, écrit en 1913, me semble une véritable innovation. Milhaud a orchestré les bruits d'une foule, qu'il a voulue grecque afin que le tumulte d'un chœur entoure la voix qui psalmodie comme sous le Mur des Lamentations; il y a dans sa partition une transcription originale de cris et de paroles

dont le crescendo est d'un ragoût moderne; Milhaud s'intéresse musicalement aux masses. L'antiquité continue à lui offrir des motifs d'inspiration. Sa musique est colorée et son succès grandit chaque jour.

Milhaud fait partie de cette pléiade française de musiciens intellectuels qui se penchent avec amour sur leur époque, la suivent pas à pas, tâchent d'en démêler le sens et surtout de le traduire. En cela ils diffèrent des musiciens d'autrefois et même des musiciens russes qui, ainsi que l'a dépeint si bien Vuillermoz, « veulent conserver au centre de l'univers une immobilité voluptueuse ». Pendant longtemps les musiciens passèrent pour bêtes; ils sont devenus les gens les plus intelligents, les plus aptes à comprendre le sens véritable du monde bousculé dans lequel nous vivons, et à attraper au vol quelques vérités parmi le chaos : Auric explique un système de philosophie, Milhaud parle des livres mieux qu'un critique littéraire. Ces musiciens voyagent souvent et savent regarder par delà les murs des salles de concert. L'accompagnatrice d'une prima donna de jadis, revenant d'une tournée aux États-Unis, disait qu'elle ne connaissait que les quatre-vingts salles de concert et que dans le *private car* qui les emmenait, indifférentes au parcours, elles lisaient toutes deux des romans policiers.

Milhaud séjourna au Brésil et en rapporta des images et des musiques. Dans la nuit tropicale arrosée d'une lune huileuse, un nègre ivre dansait seul et chantait en promenant de temps à autre une langue rose sur un sorbet qu'il tenait d'une main chancelante. Milhaud ramena une cargaison de « fados » et un nom d'enseigne dont il assaisonna un ballet de sa façon, le *Bœuf sur le Toit*, ce qui, aux Tropiques, équivaut au *Cheval Blanc*. La première représentation du *Bœuf* fut un événement théâtral et musical qui donna le jour au fameux bar-dancing du Bœuf, et répandit dans l'air parisien le rythme du tango.

Les jeunes compositeurs ne se distinguent pas uniquement de leurs prédécesseurs par l'usage qu'ils font de la gamme chromatique et de la polyphonie, mais aussi par leur façon physique de concevoir la musique. Au lieu de s'évader de la vie extérieure ils y rentrent de toutes leurs forces et cueillent volontairement tous les bruits majeurs qui frôlent les citadins, flonflons de foire, martellement des musiques militaires,

chansons du populaire, bruits industriels, et surtout danses. La musique moderne est essentiellement chorégraphique alors que l'ancienne était plutôt liturgique; Beethoven est l'introspection même, la musique de Stravinsky est le tourbillon de la foule russe. Ce qui distingue encore la musique de notre époque, c'est son abondance, sa variété — puisque plusieurs écoles différentes et même contradictoires se côtoient heureusement — et sa domination.

L'essor musical a pris en France des proportions qui égalent et dépassent celles de l'Allemagne. La cérébralité amène le même résultat que la sensibilité; grâce à leur effort, les Français qui ne sentent pas physiquement la musique sont parvenus à la comprendre. La nuit comme le jour, un public énorme se répartit suivant ses goûts dans les salles où se donnent des auditions. Les amateurs de musique sacrée peuvent s'assouvir aux concerts des Saints Séverin, Eustache, Gervais et de la Sainte-Chapelle. A Sainte-Clotilde, Tournemire accompagne de chants séraphiques le cortège des évêques violets. Cet âge d'or évolue chaque dimanche dans la pénombre des vieilles églises éclairées par les rayons obliques des verrières, projecteurs des anciens âges, et ceci vaut les spectacles du Studio 28. Gaveau eut tort de trembler quand la Salle Pleyel fut inaugurée, le vieux genre de l'une a autant de succès que le modernisme de l'autre; le Théâtre des Champs-Élysées est le centre de la musique cosmopolite, tandis que le Conservatoire, dirigé par Philippe Gaubert, garde les traditions de la musique classique.

Gaubert fut d'abord flûtiste, et ses poumons exceptionnels tiraient de son frêle instrument des sons d'alto.

Les palissades d'Auteuil sont couvertes d'affiches où s'étalent des noms barbares d'instrumentistes tchèques, slavons, ukraniens, allemands, polonais, lithuaniens, américains, qui viennent essayer leur chance à Paris; il y a aussi les récitals nègres. Paris est vraiment la constante exposition universelle de la musique. La lutte entre le choix et le temps est difficile; je m'y suis évertuée de mon mieux, empêchée souvent par un embarras de voitures d'arriver avant la fermeture des portes pour le morceau désiré.

J'ai couru souvent après la *Péri* de Dukas, car l'étincel-

lement de ses notes hautes et de ses cuivres retentissants est pour moi d'un plus grand charme et plus compréhensible que le célèbre opéra, *Ariane et Barbe-Bleue*. Et qui ne connaît le rythme accéléré de l'*Apprenti Sorcier*? Paul Dukas possède la grande tradition symphonique française, il s'enferme avec ses harmonies personnelles, ne s'inféode à aucun groupe, et ne se répand guère dans les cénacles musicaux. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Paul Dukas, tandis que Florent Schmitt est un de mes amis.

Gentil et bourru, sa vogue prend les formes de la dent de scie; il écrit lorsqu'il est inspiré et ne jette pas d'une façon continue son nom et ses œuvres au public. Je l'entendis pour la première fois dans la tragédie de *Salomé*, ballet écrit sur un thème de Robert d'Humières et qui n'a pas été repris. A la fin de la guerre, Schmitt enthousiasma Paris par son Quintette d'une richesse inconcevable et d'une beauté absolue. Les amateurs de musique donnaient alors chez eux de fréquents concerts, puisque les salles publiques étaient plus ou moins fermées. Ce Quintette fut un triomphe, mais peu de gens l'avaient entendu; je promis à des amis de le faire jouer chez moi et ils s'en réjouissaient fort. Cinq jours avant l'audition la pianiste, madame Chaigneau, tomba malade; peu d'artistes pouvaient la remplacer tant sa partie était difficile. Obstinée dans mon désir, je battis Paris et tombai un matin chez Merowitch, une jeune pianiste de grand talent; je lui demandai cet effort, elle mit sa tête dans ses mains — qu'en pensez vous, monsieur Cocteau? — réfléchit longtemps, puis me dit : « J'accepte. » Cette artiste, qui mourut très jeune, était entrée dans la musique comme on entre en religion : « Je ne suis pas encore digne de jouer la Sonate *Au Clair de Lune* de Beethoven. » Elle se surpassa ce soir-là devant un public ardent et mélangé. Le Quintette était une aubaine inespérée en temps de guerre, les invités affamés de musique n'avaient pas craint d'amener des cortèges d'amis personnels. Je revois encore deux pacifistes anglais habillés en alpinistes. Gladys Deacon délogea de façon péremptoire un officier américain de son auto, pour ramener triomphalement Florent Schmitt à Saint-Cloud, — dans ce temps-là les voitures particulières devenaient des transports en commun.

Florent Schmitt connut aussi un tardif mais réel succès avec son *Psaume XLVII*, écrit en 1904. Ayant suivi son inspiration sans se soucier de la réalisation pratique, il ne parvenait pas à le faire entendre parce que sa partition comportait un vaste chœur; or les choristes français sont rares, mal entraînés et peu disciplinés. Il fallut le courage de M. Siohan pour accomplir ce tour de force, et, après un labeur forcené, le *Psaume XLVII* retentit salle Gaveau, comble jusqu'aux combles.

Les musiciens ne passent pas devant un jury comme les prix de beauté et il est vain de leur donner des numéros. Certains critiques prétendent que Ravel est énorme et d'autres qu'il ne passera pas à la postérité. Qu'importe la postérité! La musique de Ravel est une féerie. Il y a peu de musiciens aussi difficiles à interpréter : mal joué, son fameux Quatuor devient méconnaissable. Jane Mortier a travaillé la Sonate pour piano et violon et elle seule connaît la peine qu'elle se donna pendant un an. Toute cette fluidité de Ravel représente des prodiges d'algèbre musical. *Daphnis et Chloé*, subtile voltige aérienne, sans le repos des mélodies faciles, a déconcerté les abonnés de l'Opéra; n'osant s'en prendre au musicien classé, ils pestaient contre le décor de Bakst, qui dérangeait leurs habitudes d'optique. Ceux-là se refusaient à marcher avec leur temps. *L'Heure Espagnole*, de Ravel, est certes bien écrite, il n'y manque aucun accessoire sévillan, mais je n'y retrouve pas la chaleur voluptueuse qui baigne l'*Ibéria* de Claude Debussy. Et cependant Ravel est Basque. Mince et petit comme les gens de sa région, quand il tient un bâton de chef d'orchestre, les plaisants murmurent : « Où est le cerceau? »

Comme la musique française se plaît à frôler l'Espagne, et comme elle y réussit! Le courant ibérique inauguré par Bizet ne plut pas tout d'abord, puisque *Carmen*, est-ce croyable, fut rejetée par le monde officiel; mais aujourd'hui il a conquis le public.

Albenitz et *Granados*, que les braves Français mettent sur le même plan, bourdonnent sur tous les pianos ces cadences pouvant s'exécuter facilement, tandis que Falla, synthèse andalouse, n'est porté dans toute sa plénitude que par le

virtuose Ricardo Vinès. C'est lui qui par son jeu puissant nous familiarisa avec la production musicale de l'Espagne; machinalement les « belles écouteuses » demandent la *Danse du Feu.*

Le *Tricorne* de Manuel de Falla fut d'autant plus acclamé que les décors de Picasso accentuaient l'atmosphère espagnole. Malheureusement la frénésie de Massine, plus moscovite qu'espagnole, faussait le sens du spectacle. Ce n'est pas Massine, c'est l'Argentina qu'il faut voir; c'est elle, avec les jetés-battus de ses minces chevilles cambrées, son long sourire blanc et l'anse des bras se terminant en castagnettes vibrantes, qui amène sur les étroits planchers parisiens qu'elle piétine le raccourci espagnol, les taureaux, l'ombre et le soleil de la corrida, cent mille yeux noirs, les battements d'éventail, la ligne serpentine du toreador et son catogan luisant; elle est Granados, elle est Albenitz, elle est Falla, et dans l'*Amour Sorcier* elle est la Gitane, l'éternelle Carmen.

Les salles de concert du Paris pluvieux se remplirent à en craquer pour entendre le guitariste Ségovia. Quel que soit son talent à torturer la guitare jusqu'à lui faire rendre du Bach et du Scarlatti, ce minuscule point noir assis dans le fond de la Salle Pleyel ne me satisfait pas; c'est dans un cercle étroit et proche du son qu'il faut entendre Segovia pour savourer le charme de cette guitare qui n'est pas précisément un instrument de concert. De Turina aux complaintes populaires, la guitare de Ségovia se doit alors de vibrer sans discontinuité et ses auditeurs sont portés par le rythme monotone qu'aucun accord définitif ne viendra briser.

Villa-Lobos représente une musique espagnole émigrée dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud. J'ai entendu chez Gaveau la *Symphonie singulière,* qu'il écrivit après des circonstances spéciales. Villa-Lobos, remontant le cours de l'Amazone et s'aventurant dans le cœur de la forêt, fut capturé par des Indiens qui le ligotèrent à un tronc d'arbre; pendant trois jours d'agonie il entendit les chants religieux qui annonçaient au dieu des forêts le sacrifice humain; son cerveau de musicien capta machinalement les cadences sauvages et les fracas de la fête indienne. Ses compagnons le délivrèrent à temps et, frémissant encore, il transcrivit les harmonies

secrètes qui devaient accompagner son immolation. Et nous eûmes le plaisir, enfermés confortablement dans les boxes de la Salle Gaveau, d'entendre ses lamentations inconnues.

Toutes les sonorités composées par l'homme déferlent donc à Paris et en font la meilleure boîte à musique de l'univers : musiques de foire aigres et tristes de la Place d'Italie, jazz-band des endroits à champagne, concerts classiques et auditions cosmopolites. Seul le vieil orgue de Barbarie, qui broyait *Mignon* dans les matins d'hiver a disparu. Quelques rares pianos résonnent encore vers le troisième étage des quartiers neufs, répandant entre dix et onze heures du soir l'*Aragonnaise* de Massenet ou un *Prélude* de Chopin, jamais Beethoven. Les rez-de-chaussée ont leurs disques et leur T. S. F... Malgré le triomphe de la musique mécanique il y a encore des salons où se donnent des concerts. Les plus intéressants sont ceux de la princesse Edmond de Polignac et de madame René Dubost.

Avenue Henri-Martin, chez la princesse Edmond de Polignac, une grande salle est réservée à la musique. L'estrade est au fond et la princesse fait bruire sa traîne de satin gris argent, montant et descendant le milieu de la nef pendant que les fidèles se massent à droite et à gauche en attendant le commencement de l'office. Automatiquement les groupes vont à leur place : trois premiers rangs pour les milliardaires américaînes, cheveux blancs et diamants, et les duchesses anglaises; trois autres rangs pour les dames françaises importantes en cheveux teints; la divine jeunesse se masse dans le fond, chuchotant de profil parmi les chaises bousculées.

Les portes sont garnies par de vieux ésthètes debout, compagnons de jeunesse de la princesse.

L'abbé Mugnier, Jacques-Émile Blanche, Paul Valéry, Abel Bonnard, immuable quadrige, écoutent sagement la musique suave; quelquefois Colette; madame Legrand est assise sur un canapé et la comtesse de Noailles retient son cœur volubile. Les compositeurs viennent à leur tour; c'est le soir de Falla, qui donne une éblouissante primeur : *le Rétable*; celui de Stravinsky, avec *Noces*. Igor Stravinsky fut choyé par madame de Polignac pendant les dures années de guerre, il est son musicien préféré, et son ami.

La princesse Edmond de Polignac est la seule maîtresse de

maison dont les yeux ne se tournent pas vers la porte quand le concert commence; ils sont remplis par l'extase musicale que prodiguent un duo, un trio, un quatuor, un orchestre, une sonate de Lekeu, un concerto de Bach.

Winnaretta Singer est devenue par son mariage avec le prince Edmond de Polignac l'alliée du Faubourg Saint-Germain et son salon est un des plus aristocratiques de Paris. La tante Winnie, ainsi que ses innombrables nièces et neveux aiment à l'appeler, est possédée par deux complexes : la musique et la famille. Merveilleuse musicienne, virtuose égale au piano et à l'orgue, sa jeunesse, noyée parmi les émotions esthétiques qui semblaient le but suprême de l'existence à la fin du dernier siècle, évoluait entre Chelsea et Fiesole, Venise et l'ancien Passy. Mais ces vaporeuses langueurs ne touchent pas au fond permanent de la Princesse, qui, par un alliage mystérieux, combine dans ses traits les dures ossatures du Dante, quand Giotto le peignit, et d'un Indien de l'Ouest. Le dry humour anglo-saxon remplace chez elle le bagout français. « Quel dommage que les pédales ne soient pas au bout du piano ! » dit-elle en regardant les pieds énormes d'une pianiste italienne qui s'est vouée à Pizelli.

Les années ont fui; sous des atours d'arrière-grand'mère, la princesse Edmond de Polignac garde des yeux pleins de phosphore.

Chez madame René Dubost nous vivons dans l'actualité : les artistes contemporains ont tissé les rideaux, coupé les meubles, décoré les murs, distribué la lumière; une demoiselle russe sculptée par Zadkine baisse les yeux devant un Picabbia — à défaut d'un Picasso, — les gris et les roses de Marie Laurencin s'harmonisent à l'atmosphère azurée, aux fleurs arrangées en bouquets savants, véritables poèmes, signés par la maîtresse de maison. Et dans ce décor lumineux et nu, se meut une foule bigarrée dont les parcelles représentent une activité; chacun arrive chaud encore d'avoir écrit, sculpté, peint, pensé, travaillé, chanté et dansé. Dans les grands jours, Paul Painlevé et Paul-Boncour sont chargés de représenter les idées généreuses et avancées. La musique est internationale et madame René Dubost suit la musique, elle est très « rapprochement franco-allemand, franco-moscovite ». Moscou recon-

naissant lui a fait un beau présent en lui envoyant Horovitz, pianiste incomparable. Ce pâle Eliacin a conquis Paris avec le romantique Liszt et il joue Chopin comme un Slave, c'est-à-dire avec une sensibilité féminine et une vigueur d'homme. Il a débuté chez madame Dubost, mettant ce jour-là les gens hors d'eux-mêmes; les passants applaudirent derrière les carreaux du rez-de-chaussée, sentant qu'il se passait quelque chose d'exceptionnel.

Madame Dubost fait alterner l'inédit musical le plus attrayant ou le plus discordant avec de la musique ancienne; les bois et les cuivres dilatent le cœur. René Le Roy produit là son mouvement le plus accéléré, il donne du bec sur sa flûte comme un moineau avide qui pique des cerises, et nul ne peut égaler sa virtuosité quand il joue les cinq petits chefs-d'œuvre d'Albert Roussel, *Pan*, *Tityre*, *Monsieur de la Péjaudie*, etc. Albert Roussel, ancien officier de marine, écrit ave une précision et un esprit très modernes.

J'ai rencontré souvent chez madame Dubost Jacques Ibert, un fameux musicien dont l'orchestration, à force de science, peut devenir diaphane comme dans *Escales* ou délicieusement spirituelle comme dans le *Mariage d'Angélique*.

Pour remercier madame René Dubost de son hospitalité, les musiciens, capables de reconnaissance, lui offrirent un ballet qu'ils intitulèrent l'*Éventail de Jeanne*, et que les journalistes distraits appelèrent *Ballet de Jade*. Ferroud, Ibert, Roland Manuel, Delannoy, Albert Roussel, Darius Milhaud, Poulenc, Auric, Florent Schmitt et Ravel développèrent des thèmes. Ces artistes réunis ont donné comme une sorte de jeu, et à leur insu un spectacle frais et ravissant, un spectacle uniquement français. La Fanfare de Maurice Ravel l'annonçait : ce Basque génial avait composé du meilleur. Était-il possible de concevoir un spectacle semblable? Depuis dix ans pareille chose n'était arrivée. Le ballet fut dansé par des petites filles françaises de huit ans ayant l'air d'en avoir douze, le bon âge pour le fard et le tutu; notre vieil Opéra National avait fourni les chorégraphes. Ces enfants continuent en droite ligne les traditions de l'art français du XVIIIe siècle, elles dansent la Marche, la Valse, la Canarie, la Bourrée, la Sarabande, la Polka, la Pastourelle, l'Adieu-Ballet sans le rehaut d'un chant

hindou, d'une écharpe persane, d'une mélopée russe ou d'une castagnette espagnole; elles ne jettent pas leurs jambes avec le déclic des Girls ou des Sisters, mais elles prennent des poses spirituelles et coquettes à la manière de leur pays. Ce n'était pas un jazz aux notes syncopées et haletantes, mais un orchestre, qui accompagnait ces pointes et ces arabesques. La *Pastourelle* de Poulenc contenait la saveur d'un fruit de l'Ile-de-France et la petite artiste qui la dansait était intelligente. Et le tout était accommodé pour des oreilles et des nerfs modernes, cela venait des siècles d'autrefois mais n'y était pas emprunté, l'accent du jour s'y trouvait. Ce ballet fut rapide et heureux. La scène était un triangulaire plateau de bois dépouillé de ses portants et de ses rampes monotones, et sur des paravents de glaces se jouaient les lumières nouvelles.

Que de musique, que de musiciens! C'est un peu triste à dire, mais aujourd'hui cette fébrilité est apaisée, les programmes de musique que je reçois chaque matin dans mon courrier n'excitent plus mon avidité : les mêmes noms, les mêmes sonates, les mêmes symphonies, l'*Oiseau de Feu* sans Pavlowa, trois Rondels d'Honegger qui ne seront pas chantés par Croiza, encore les *Chants Hébraïques* de Milhaud. Nous avons été si habitués à la perpétuelle excitation de la nouveauté qu'une chose écrite en 1925 semble fanée.

Et c'est de Haydn que nous attendons le bonheur musical.

E. DE GRAMONT

CLAIRE

OU

LES SOUVENIRS DU DERNIER HOMME[1]

Claire me demanda si nos obligations mondaines n'auraient pas bientôt une fin; elle regrettait notre vie passée. Son désir fut satisfait. Dans une grande ville, on est vite oublié et nous n'avons pas eu besoin de nous débattre beaucoup pour retrouver la solitude.

Les phases diverses de ma vie morale ont toujours été liées à un changement dans mes habitudes. Je me levais tôt et commençais ma journée par une promenade. Pour me contraindre à marcher, je prenais comme but l'usine Marchessou, que je dépassais, lorsque j'étais emporté par des pensées entraînantes.

C'est une jolie route qui mène à l'usine Marchessou, mais on la gâte tous les jours : on construit une école, on bâtit n'importe où, sans souci de ce qu'on détruit, et bientôt il y passera un tramway. On doute du progrès, quand on voit peu à peu disparaître sur terre tout ce qui est charmant. Mais ces progrès ne me sont pas destinés; ils intéressent la foule des hommes de demain qui, sûrement, ne seront pas faits comme moi.

Pourtant, l'antique printemps est revenu à son heure, malgré les chantiers et de froides pluies, avec le grésil rose d'un pêcher en fleurs sous le réseau d'une averse. Des lilas aux cimes fleuries éclairent ma route; l'herbe et l'ortie ont,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre.

pour quelques jours; une intense lumière verte, et, parmi les peupliers qui font une brume blonde sous le ciel gris, l'usine Marchessou est belle, toute blanche comme une ruine de marbre, avec ses longues cheminées qui lancent très haut un jet puissant et floconneux de nuages d'argent. Cette vaste usine récente emploie peu d'hommes, chinois pour la plupart, logés aux abords comme des forains dans des abris légers, qui contrastent avec le robuste édifice aux lignes pures. On sent que bientôt ces pauvres gens seront remplacés par une machine perfectionnée. En attendant, leur tâche est monotone; mais le travail des autres paraît toujours abrutissant et ennuyeux. Le geste mécanique, accéléré et incessant, qu'on leur demande encore est sans doute le seul qui leur convienne, et, enfin, il leur permet de vivre. Ce qui est triste, c'est qu'on les a mis au monde.

Pendant une averse, je m'arrêtai près d'une maison, qui fait face au ravin, où s'entassent les détritus du village. En quittant mon abri, j'aperçus un homme vêtu de loques, comme imprégné de poussière malgré la pluie, fortement agrippé au talus, par des pieds de singe dans ses savates; il observait le sol et reconnaissait d'instinct, dans cet amas de débris, ce qui était sans valeur, l'abandonnant aussitôt, s'il y touchait par mégarde. Mais, d'un geste avide, presque peureux, il déterrait un bout de ferraille et l'enfouissait dans sa poche comme un trésor.

Je dis à Claire, en lui racontant ce spectacle, au retour de ma promenade :

— Sûrement, il y a des merveilles dans un bourrier.

— C'était Hiloula.

— Hiloula n'a vu que des riches sur terre. Il y a bien des degrés dans la pauvreté. Ce que nous appelons la misère paraîtrait un luxe à nos aïeux nomades... Simplement des routes, une ville, la paix des champs, du pain... c'est extraordinaire.

— La pauvreté est devenue angoissante, — dit Claire. — Elle est bien plus terrible qu'autrefois. C'est ce que je reproche à notre temps; il n'y a plus de pauvre à son aise... Cela donne à tout une âpreté!

— La pauvreté garde sa valeur. Il y a des joies, un tact,

une finesse du sentiment qu'on ne trouve que chez les pauvres... Tu ne le crois pas?

— Si. Je n'imagine même pas qu'on puisse être heureux, quand on n'a jamais été privé de rien. Dans une chose qui me plaît aujourd'hui, il entre mon passé, un sentiment très complexe, où tout ce que j'ai éprouvé dans ma vie, même la douleur, a sa part indéfinissable.

— Pourtant il n'est pas bon de souffrir trop longtemps... J'ai vu, dans des villages de montagnes, des êtres si misérables qu'ils étaient privés d'âme. Ailleurs, en Saintonge par exemple, les paysans sont d'une race très relevée. C'est qu'ils vivent sous un bon climat, sur un sol riche, dans un milieu physique qui leur est favorable... Aucune valeur spirituelle ne peut apparaître chez un homme, s'il n'est d'abord dégrossi par un milieu propice.

— Tu crois que la richesse peut améliorer un homme?

— Non. Elle l'abêtit plus sûrement que la misère, quand il n'y est pas accoutumé de longue date; et on n'avait pas tort de cantonner ce poison dans quelques familles immunisées... Tu me demandais ce que j'écrivais dans ma chambre, depuis un an... j'écrivais un petit ouvrage sur ces questions... J'ai abandonné ce travail parce qu'il est sans issue. Je te donnerai mon manuscrit. Il aura au moins un lecteur... J'ai été arrêté, une première fois, quand je me suis demandé en quoi consistait la valeur d'un homme... On le sent, mais on le conçoit mal... Elle ne réside pas entièrement dans le talent, ni exactement dans l'intelligence, ni dans la culture sans aucun doute, ni dans le cœur exclusivement, ni dans les principes ou les élans... Elle participe à une infinité d'éléments, qu'on ne peut isoler... Je crains que notre civilisation n'augmente pas la vraie valeur de l'homme, et une société ne doit pas avoir d'autre but... Mais j'ai repris confiance en songeant qu'il n'y a pas de valeurs, ni même d'hommes, au-dessous d'un certain niveau matériel. Amener à un milieu physique convenable un plus grand nombre d'êtres, c'est le rôle...

— Tu crois que dans la masse il y a plus de ressources que dans un individu?

— Nous avons connu les petits clans triés et choyés, nécessaires à certaines époques, l'élite, qui s'affaiblit si vite.

On peut essayer autre chose. Pour l'individu supérieur, lui-même, une masse plus élevée constitue une meilleure atmosphère. Je ne crois pas qu'une grande personnalité apparaisse jamais chez les Canaques.

— Peut-on élever cette masse par des moyens purement matériels?

— Je te l'ai dit : certaines conditions matérielles sont à la base de toutes élévations. Et rien n'est exclusivement matériel. Les voies de l'esprit ne sont pas si tranchées. L'important, c'est que la pensée soit en éveil et toujours curieuse. Sur notre terre finie, il n'y a plus de créations que par l'esprit de l'homme.

— Tu aurais dû écrire ce livre...

— J'ai buté contre un obstacle trop proche. Ce que nous appelons la machine, nous ne savons pas la conduire. Elle s'oppose à d'autres forces, à une foi, qu'on ne veut pas abandonner : elle n'est pas faite pour le cadre sacré des nations et les vieux principes. L'Europe a créé une civilisation et une morale opposées à sa religion. Sur le plan matériel, les contradictions ne peuvent subsister. Des biens précieux vont périr dans un conflit de forces vitales... Oui, je me suis arrêté devant le déluge... Si je me trompe, raison de plus pour me taire!...

Je m'éloignai de Claire, et repris à mi-voix :

— Peu m'importe demain... Ce qu'il adviendra des hommes futurs, eux-mêmes ne le sauront pas exactement... Faute de repère et de mémoire, personne ne voit le parcours.

Il y eut un silence, puis, tout à coup saisi par une émotion qui me fit baisser les yeux, je dis d'une voix grave :

— Aujourd'hui seulement est accordée à l'homme cette heure que voici, toujours pareille, incomparable, avec son secret, sa beauté et son insuffisance... Je dis bien : « Cette heure que voici. » Il s'agit de la nôtre... car nous sommes comblés, nous sommes au bout du monde... à la fin des temps... Nous avons reçu tout ce que la terre pourra jamais donner... C'est terrible!...

— Je ne trouve pas cette heure si noire... Elle vaut la peine de vivre. Je souhaiterais seulement qu'elle fût accordée à tous... Je voudrais aussi qu'on la goûtât mieux... Je dis cela pour toi... Il faut encore apprendre, ou, plutôt... oublier... Il

faut se guérir de tout ce que la souffrance a laissé en nous de désirs démesurés, de fausses grandeurs... de mots inutiles... Devenir modestes...

— Tu crois que cette heure te suffit... En es-tu sûre?

Je me retournai vers Claire, en prononçant ces mots sur un ton brusque, et elle fut surprise par mon regard :

— J'en suis sûre... Nous avons à peu près tout ce qu'on peut souhaiter... Pourquoi ne me suffirait-elle pas?

Je continuai à la regarder. Elle était assise sur le canapé du salon, et comme pour se détourner de moi, elle souleva ses jambes et s'étendit. Je répétai, avec la même intonation appuyée :

— Tu ne désires rien?

— Je ne sais pas... On souhaite... On attend... Cela fait partie de ce qu'on a... Tu me poses des questions compliquées...

Je m'approchai de la fenêtre; le front contre la vitre, regardant les jeunes feuillages aux tons variés et lumineux sous la pluie, je repris :

— Ce n'est pas la misère, la maladie, la guerre, le travail excessif, qui m'affligent... Un jour, avant dix mille ans, un jour, j'en suis sûr, ces tares seront éliminées... Mais quand je vois une gentille petite maison sous les ombrages, comme celle du jardinier, cela me serre le cœur... Je me dis qu'un jour tout le monde en possédera une semblable, avec des voisins tolérants, des loisirs, des livres et de bonnes lois... Alors commencera quelque chose d'épouvantable... car notre tâche sera terminée. C'est tout ce qu'on peut faire pour les hommes... Du moins, pour l'espèce que nous connaissons...

— Jean!

Claire me fit signe d'approcher :

— Jean, viens ici... Es-tu malheureux?

— Non, et c'est ce qui me tourmente.

— Tu trouves notre vie épouvantable, — dit-elle d'une voix caressante.

— Je suis un homme heureux, à cause de toi, et je le dis sans intention sardonique; mais j'ai des souvenirs, des points de comparaison, et enfin quelques soucis qui me permettent de le savoir... Et puis, nous sommes des gens très raffinés... Et puis, c'est une chance...

— Raffinés? Je ne suis pas du tout une femme raffinée... au contraire... et c'est peut-être là ta chance... Nous sommes heureux pour des raisons simples... élémentaires... Il y a dans l'élémentaire une force profonde... qui surpasse l'esprit... qui impose le bonheur... Avant de plaindre les hommes futurs, il faut attendre... Peut-être qu'ils auront retrouvé des joies primitives, essentielles, qu'on a perdues en route...

— Ils mourront comme nous!... Tout est fragile, menacé,... le bonheur d'abord. Il y a dans le bonheur, justement, un péril qu'on touche... Comment sentir autre chose?... Non! Il faut laisser l'humanité dans sa débine!...

— Tu as des ennuis?

— Non.

— Si... depuis un an, tu es préoccupé... je le sais... Pourquoi ne veux-tu pas m'en parler?... Ce sont des ennuis d'argent? Tu n'es pas content de Frank?

— J'ai quelques préoccupations, mais ce n'est pas la peine d'en parler...

— Si... je le désire... Tu aurais peut-être besoin de travailler?...

— Cela ne changerait rien... J'ai beaucoup travaillé pendant vingt-cinq ans, et j'ai été tantôt pauvre et tantôt riche... Mais cela n'a jamais tenu à mon travail... La fortune m'a été donnée ou retirée... Il se pourrait qu'elle me fût encore une fois retirée...

— Que crains-tu?

— Rien. La situation est meilleure... Plus tard, elle sera bonne.

— Si ce moment tarde trop... S'il faut attendre trois ans, dix ans... je veux savoir le pire.

— Eh bien, je serai ruiné.

— Que feras-tu?

— J'espère que Pierco me procurera un emploi... Malheureusement, je ne serai plus très jeune...

— Un emploi, à Bornéo?

— A Bornéo ou à Sumatra...

— J'irai avec toi?

— Tu y consentirais?...

— Naturellement.

— Tu n'aurais pas peur d'un pays si étrange?

— Ici ou à Bornéo, riche ou pauvre, avec toi, cela m'est égal.

— Mais je me demande ce qu'on plantera en ce temps-là... Si je suis ruiné, je serai le dernier...

— Qu'est-ce que tu entends par un pays étrange?

— Un pays chaud.

— Le climat est dangereux?

— Non. J'ai vu des Anglaises qui le supportaient très bien... Les femmes maigres...

— Le climat n'est pas mauvais pour les enfants?

— Pourquoi?

— Si nous avions un enfant, pourrions-nous l'emmener?

— Autrefois, je n'aimais pas à engager des assistants mariés, à cause des enfants. Dans une famille, il y a toujours quelqu'un qui vous ramène en France. Je ne conseillerais pas ce pays pour les enfants. Mais nous n'en avons pas...

— Tu crois impossible que j'aie un enfant, maintenant?

— Ce n'est pas impossible, mais tu ne parais pas disposée à être mère.

Claire se tut et je continuai à l'entendre; il y a des silences où l'on écoute avec les yeux et tout l'être.

Je ne souhaitais pas que Claire eût un enfant; je n'éprouvais rien au delà de mon sentiment pour elle, exactement limité à sa personne. Un fils, une fille, me semblaient un risque inutile, un dérangement, une déception certaine. Était-ce chez moi un sentiment sincère, un vestige de cette peur de la vie, qui était bien dans mon tempérament, mais que j'avais su vaincre pour mon bien? Était-ce une simple habitude de penser, un pli de l'esprit contracté dans le temps où nous ne devions pas avoir d'enfant? Je n'aurais pu le dire : je constatai seulement que l'idée d'une maternité pour Claire m'effrayait et que j'étais content que la nature s'y fût opposée jusqu'ici.

Je ne parlais jamais de cette appréhension et de ce refus; j'aurais craint de heurter chez Claire une revendication respectable, un sens du destin, une volonté organique par quoi elle m'apparaissait comme plus touchante, plus vraie et instinctivement humaine.

VIII

En Europe, les novateurs politiques ne songent qu'à pourvoir l'homme, avec plus de succès et de justice, des biens qu'ils ont toujours désirés. Que l'on se trompe ou non sur la méthode, les résultats ne seront pas très différents. Rien ne changera, tant que l'homme conservera les penchants que nous lui connaissons. Seule, une religion nouvelle, un renversement dans la nature humaine, apporteraient quelques nouveautés. Mais l'humanité a commencé par là, et *les Vedas* ont déjà proposé la plus haute foi qui puisse séduire un vivant et le détourner de l'existence. On n'y reviendra pas. Nous sommes engagés pour longtemps dans la voie opposée. Privés de secours célestes, il faut absolument devenir sages.

Il nous manque le commencement de la sagesse : aimer le plaisir. Celui qui saurait reconnaître les vrais plaisirs et qui pourrait les goûter se contenterait de peu; il perdrait jusqu'à ce ferment de jalousie et de vanité, qui est plus tenace que la concupiscence; il ne s'intéresserait pas à son prochain et ne songerait point à le surpasser et à le décrier; il n'aurait pas besoin de travailler sans cesse; il serait heureux chez lui.

Mais, jusqu'ici, la société a voulu des serviteurs infatigables, inventifs, insensés. C'est pourquoi elle leur a retiré jusqu'à la notion même du plaisir, en y substituant des appétits imbéciles, une espèce de furie pour les divertissements horribles, et cet égarement où retombe toujours la jeunesse.

Je suis moi-même bien corrompu, car en cherchant quels étaient les vrais plaisirs de la vie, je n'en ai pas trouvé beaucoup. Cependant, j'en ai découvert un : c'est la peinture. Non pas celle des autres, mais la mienne. Je possédais ce don sans le savoir, et personne ne peut me le contester : les peintres ne sont jamais d'accord et le passant n'y connaît rien.

Comme Corot, j'aime la clarté qui précède l'aurore; ou plutôt, j'aime, en été, à me glisser hors du lit, dans la chambre sombre, et à surprendre le jardin, qui commence à s'éveiller. De cette heure grise et frémissante, dont je n'ai jamais pu fixer la nuance, et qui ressemble à une tristesse heureuse, je garde tout le jour la sensation vivace : elle augmente ma vie d'un secret de fraîcheur dérobé à la nuit.

A huit heures, Claire descend en peignoir. Mathilde apporte le déjeuner sur la table du jardin : un café odorant, du lait, du miel, des fruits. Le soleil est brillant au milieu de la pelouse, mais, dans l'ombre des arbres, la rosée persiste sur l'herbe, en nappes de vert-de-gris. Pour Claire, cette heure, ces parfums, cette lumière, c'est le matin. Moi, j'ai vu l'aube. Il me semble qu'il est tard et j'accours, vêtu d'un sarrau de toile taché de couleurs, avec un appétit vierge. Là, sont réunis tous mes plaisirs. Il me faut ce pays que j'aime, cette excitation de jeu ou de travail, Claire et je ne sais quoi encore, qui est autour de moi.

***

Un matin, allumant ma cigarette, après le déjeuner, et caressé par une légère brise, qui me pénétrait la chair sous mon vêtement de toile, je marchais dans l'allée, regardant, entre les arbres, une échappée sur la campagne.

En me retournant, je vis Claire, qui était restée près de la table du jardin. Je sentis alors que je ne me lasserais pas de ce pays, et que j'aimerais Claire toujours. J'eus la certitude que l'amour est, par son essence, unique, constant, indéfectible. Ce sont les hommes qui le trahissent.

On se dit que tout ce qui nous échoit, surtout le bonheur, ne concerne que nous et s'est produit par hasard. Mais ce n'est pas tout seul que nous atteignons aux émotions graves dans le désespoir ou dans la joie. Rien n'est absolument fortuit et personnel.

Ce jour-là, je m'en allai dans la forêt, au lieu de peindre, poussé par une pensée qui me forçait à marcher très vite. Je venais d'avoir l'idée d'écrire ce livre, où je raconte ce qui m'est advenu, pendant quelques années, comme s'il fallait le restituer.

***

En décembre, quand les rosiers de l'Ile-de-France sont enveloppés de papier, et que les roses de Noël ont des fleurs de porcelaine sous leurs feuilles métalliques, quand les champs sont teintés de violet et de vert, sous un ciel gris, je commençai mon livre comme pour me réchauffer. J'avais aménagé,

au-dessus du garage, une pièce qui me convenait, pour ce travail, et j'y passais quelques heures l'après-midi. Dans la maison, je n'aurais pas été dérangé par Claire, mais l'isolement m'était nécessaire. J'avais besoin d'oubli.

Après le déjeuner, Mathilde venait allumer du feu dans cette chambre, mais il s'éteignait vite, tout en continuant derrière mon dos son grignotement de souris. Il y avait aussi de vraies souris; la chatte, qui me rejoignait souvent, en attrapait quelques-unes. Je croyais que le jeu des chats dans leur jeune âge était une inconsciente préparation à la chasse; mais, quand ils prennent une souris, c'est encore un jeu affreux, et souvent, dans le luxe des gambades, ils perdent leur proie. On n'explique pas grand'chose par l'utilité.

La chatte me suit quand je sors dans le jardin. Elle court autour de moi pour montrer sa joie, ou grimpe sur un arbre, et me regarde entre les branches. Elle est mince et vive, et semble recéler une âme, qui la distingue de ses pareils. Elle dort dans les places voluptueuses, chaudes ou fraîches, suivant la saison, avec des poses qui nous amusent. Dans le silence d'une pièce vide, elle est là, et glisse parmi l'obscurité comme une vapeur blanche. Parfois, le soir, nous la croyons perdue, quand tout à coup, sur le rebord de la fenêtre, derrière la vitre noire, on aperçoit son petit museau de neige.

Un dimanche matin, elle vint dormir sur mon lit, pendant cette heure indécise où je suis engourdi dans un sommeil de pensées. Je savais que c'était un dimanche, car j'avais entendu des coups de fusil. Les paysans, qui ont vendu leurs terres à des citadins constructeurs, veulent trouver encore du gibier, et se promènent le dimanche avec un fusil, autour des maisons.

Je caressais la chatte, enroulée sous l'édredon, pour lui témoigner mon affection, mais la chaleur des couvertures lui était bien plus douce, et mes doigts la contrariaient. Elle sauta du lit et partit pour d'autres aventures.

Sortant de mon bain et vêtu de mon peignoir, j'étais assis sur un tabouret dans le cabinet de toilette, face à la glace, un peu alangui, et perdu dans un songe. C'est alors que je pense à mon livre. Il me revient à l'esprit des souvenirs, qui prennent un sens, parce qu'ils sont attendus.

J'entendis un cri et je m'aperçus que Claire pleurait dans la chambre. Je m'avançai dans le couloir en m'enveloppant de linges, et, du haut de l'escalier, je vis le jardinier dans le vestibule. Il venait d'apporter la chatte qui était morte. Un chasseur l'avait abattue dans un arbre, en visant des corbeaux.

Ce n'est pas exactement le sentiment de la mort qui émeut. On pourrait admettre qu'elle est une nécessité de la vie et même une de ses formes obscures. Je verrais mourir sans chagrin le chat du voisin, comme je cueille une fleur ou supprime un escargot. Mais nous aimions cette petite bête. C'est le cœur qui fait toute la douleur de la mort.

Je suis resté longtemps pénétré de ce cri de Claire et de sa peine. Ainsi le malheur entre dans la maison et surprend tout le monde, sans faute, un jour ou l'autre. Je me disais que je mourrais avant elle, et que notre existence présente, surtout pour celui qui survivra, était d'avance perdue. Une vie heureuse échoue sûrement.

Ce dimanche, j'ai laissé mon travail et je n'ai pas quitté Claire. Je la regardais, je l'écoutais, tâchant de goûter mieux l'instant présent, qui peut-être suffirait, si on pouvait le saisir. Mais il m'échappait sans cesse, comme dilué par des courants de pensées qui m'entraînaient ailleurs. Je manquais d'attention, de véritable présence : on est toujours distrait de ce que l'on aime.

***

Quand le froid ne m'avait pas chassé plus tôt de ma retraite, je rentrais à la maison à cinq heures, pour prendre le thé avec Claire, puis nous sortions ensemble dans la nuit et nous allions vers le village. Les paysans habitent de vieilles maisons au bord de la route et forment une caste très fermée et casanière. Des années, j'ai passé devant leur portail sans les connaître, mais Claire m'a introduit dans les petites cours, où s'ouvrent à l'abri des regards la grange, la cuisine, les chambres très froides en hiver.

Je reconnaissais les maisons où Claire allait entrer par devoir. Je restais à la porte et tâchais de me réchauffer en

trépignant sur la route. Un jour que mon attente avait trop duré, je lui expliquai que nos charités sont hors de proportions avec les véritables besoins des miséreux. Si on prétend les secourir, il faut les adopter, mais cela entraînerait des injustices, car il n'y a pas de place dans une maison pour beaucoup de pauvres.

Certainement, toutes les peines dans le monde sont, pour les heureux, une douleur et une honte intolérables. Nous sommes bourrelés de responsabilités exorbitantes, d'obligations qui nous surpassent et de vaine pitié. Si un gouvernement de révoltés assume les devoirs qui excèdent la capacité d'un homme, et, au risque d'égaliser la souffrance, dispense chacun de la charge d'un bon cœur, il a mon adhésion.

Claire me répondit qu'elle ne se souciait pas du gouvernement, et que tout ce qui était entré dans le cercle de sa vie engageait sa responsabilité. Elle n'était pas de mon avis, et cela m'a fait plaisir.

Les liens de Claire avec ses protégés me donnaient parfois de l'humeur. Une après-midi, je désirais aller à Paris, pour acheter des plumes, et elle ne put m'accompagner parce que Nizia attendait ce jour-là son troisième enfant. Au moment de partir, je m'aperçus que la pendule du salon avançait de vingt minutes : Claire croit obtenir plus d'exactitude de ses domestiques en les trompant sur l'heure. Cette manie m'apparut alors comme une grave faute de jugement. J'admets l'avarice de l'avare, la vanité du paon, l'entêtement du mulet, mais je ne puis souffrir un travers chez ceux que j'aime et que j'admire. Cela me gâte la création.

Quand je sortis, refermant la porte sans bruit, d'une poigne crispée, je crus sentir que l'amour peut s'échapper en un instant par une fissure; dès que ma voiture fut en marche, je n'y pensais plus. Nos impressions les plus vives sont presque toujours inconsistantes et comme extérieures à nous. On ne s'en avise pas tout de suite, et, sur le premier mouvement, on écrit un livre ou on se brouille avec ses enfants. Le Français traduit volontiers ses impulsions par une maxime, mais notre véritable pensée n'est jamais formulée. Elle court tout au long de la vie, insaisissable et mouvante.

Bientôt, j'oubliai la pendule du salon. Je songeais à l'emploi

de mon après-midi. Après mes emplettes, je comptais passer chez Isembert, qui habite rue de Crimée, et lui donner un peu d'argent. Il est revenu de Bornéo, sans ressources, comme je l'avais prévu, et, de plus, malade. A mon âge, où l'on peut voir tout le cours de plusieurs existences et dénombrer les morts, ce monde paraît triste et brutal. Ceux qui naissent à peu près sains bénéficient de toutes les faveurs. Ils ne sont même pas touchés par l'infortune, qui n'existe que pour les faibles. Mais un petit défaut d'esprit, un grain de légèreté en trop, une faille dans l'organisme, attirent par surcroît des châtiments qui révoltent. Les événements de notre vie nous ressemblent : cela double l'injustice.

J'arrêtai mon automobile devant la vitrine d'un fleuriste, parée comme une chapelle, et que je contemplai un instant, avant de pénétrer dans la boutique du papetier. J'avais envie de me promener et de regarder les magasins, mais j'étais lié à ma voiture. Je devrais prendre le train pour venir à Paris. Il me transporterait agréablement, par une voie sans obstacle, très unie, et, à l'arrivée, me rendrait la liberté. Aux époques de progrès on ne choisit rien. Il faut adopter la dernière invention, et l'idée ne peut me venir de monter dans un train suranné. Je n'aimais pas beaucoup les fleurs un peu monstrueuses que je contemplais, mais je me sentis forcé d'acheter des roses. On pourra me persuader que les fleurs artificielles sont les plus belles.

J'entrai dans la boutique du papetier, avec mes roses, qui me gênaient, quand j'eus l'idée d'offrir ce bouquet à Adèle. Je ne pensais plus à Isembert.

Il y avait longtemps que je n'avais rendu visite à Adèle. Je savais tout ce qu'elle pouvait me reprocher; on se voit très bien avec les yeux des autres : parfois cela rend timide.

Adèle m'accueillit comme d'habitude, quand je posai sur la table mon bouquet de roses. Elle ne semblait pas s'être aperçue de ma négligence. En m'asseyant auprès d'elle, dans un petit fauteuil de tapisserie, où souvent, naguère, j'avais passé l'après-midi, j'eus la sensation que je n'étais plus exactement le même homme, comme on a, par éclair, une vague conscience de la santé. Je la regardais maintenant, comme

d'une altitude différente, et j'étais embarrassé de mes privilèges devant son existence pitoyable. Pourtant je n'étais pas malheureux autrefois.

Je lui dis, en soupirant, que j'étais venu à Paris pour acheter des plumes à mon goût, parce qu'on ne trouve rien à Fontainebleau, et j'ajoutai, sur un ton plaintif, que Fernand m'abandonnait, que je vivais loin de tout, que j'étais un pauvre campagnard.

L'air désabusé que je prenais, par pudeur, en prononçant ces paroles, était inutile. Adèle n'avait pas changé. Sa vie douloureuse était constituée de pensées si précieuses et secrètes que, nulle part, elle ne trouvait de motif d'envie. Je la regardais arranger les fleurs dans un vase, me servir le thé, déplacer un coussin, sans quitter le divan où elle devait rester étendue, et il semblait que ses gestes prisonniers animaient autour d'elle un monde à sa portée, qui lui suffisait. Elle me parla de son mari avec affection. Je me figurais que sa plus grande infortune tenait à la compagnie d'un homme médiocre, qu'elle ne pouvait aimer. Mais la différence de qualité entre ces deux êtres me parut tout à coup admirable, et je me dis qu'il devait exister un amour magnifique, gratuit et raffiné, qui est vraiment votre œuvre et fait de rien. Nous parlions d'elle et de nos souvenirs, et je l'écoutais souvent sans répondre, parce que je devinais dans ses mots un sens perdu pour moi. Quand Fernand entra dans le salon je m'aperçus de l'heure tardive. La nuit me surprit sur le chemin du retour.

Cette course solitaire, éventée et rapide, ces carrefours dans la nuit, ces masures, ces arbres, bornes familières d'un chemin connu que j'illumine en passant, cet élan vers Charmont, réveillent en moi une sensation d'autrefois, mais c'est bien la même femme que je vais retrouver. Au tournant de la route, près de l'entrée du village, je ralentis. Brusquement, j'arrête ma voiture. C'est Claire que j'ai aperçue au bord du chemin. J'attends, inquiet de la voir seule à cette heure, si loin de la maison, puis je descends de l'automobile.

— Que fais-tu, ici?... Qu'est-ce qu'il y a?

Je m'approche de cette place, éclatante il y a un instant, sombre maintenant, et où Claire est restée immobile, comme si elle ne me reconnaissait pas :

— Qu'est-ce que tu as?... Tu venais à mon avance? Tu te sauvais?...

Je lui touche le bras et la conduis vers la voiture, mais elle ne répond pas tout de suite, comme étourdie, essoufflée, encore glacée par un vertige de panique qu'elle ne peut pas expliquer. Puis sur un ton très bas, placide, sans paraître heureuse de cette rencontre, ni tout à fait présente, elle dit :

— Tu es revenu si tard... J'ai eu peur...

Je referme la portière en disant :

— Peur?... Peur de quoi?

— Je ne sais pas... J'ai eu peur.

— Peur... Il n'est pas très tard. Je suis allé chez Adèle. J'ai attendu Fernand. Il est huit heures et demie. Ce n'est pas une raison pour perdre la tête et courir sur la route...

Je laisse ma voiture devant le garage et nous traversons le jardin en suivant une allée invisible, entre les masses noires des arbustes :

— Vraiment, je ne comprends pas ta frayeur... Je ne vais jamais seul à Paris, mais quand cela m'arrive, il faut me permettre d'être en retard. Aujourd'hui, c'est Fernand qui est rentré chez lui à sept heures et que j'ai attendu. La prochaine fois, ce sera... je n'en sais rien... Il faut penser à toutes sortes d'incidents possibles... absurdes...

Je lui raconte ma journée en détail, et il me semble que cette suite de circonstances, qui justifient si bien mon retard, vont effacer son anxiété. Elle n'écoute pas, comme distante, froide, fatiguée.

— Tu n'as même pas l'air content de me revoir!

Dans le salon, après dîner, se rapprochant de moi, me touchant, elle semble prendre conscience de mon retour et de ma réalité.

— Je ne peux pas t'expliquer, — dit-elle, en se pressant contre moi sur le canapé. — Il n'y a pas de rapport entre cet homme logique, innocent, simplement en retard, et ma détresse... Rien ne pouvait me rassurer immédiatement... même pas ta présence... On ne comprend pas tout de suite que cet être vous est rendu... qu'on a la permission de le revoir... et, maintenant encore, il me semble que ce n'est qu'une permission, qui peut-être sera retirée... Toute l'après-

midi, j'ai senti ton absence... Quelque chose qui fait partie de moi me manquait... J'ai été chez Nizia, j'ai tâché de bien employer ce temps, pour qu'il serve à d'autres... pour qu'il passe vite... J'ai recommencé à vivre, à l'heure de ton retour, que j'avais fixée, je ne sais pourquoi, un peu avant la nuit... Et puis, cette joie... cette espèce d'animation s'est usée très vite... Mathilde me disait... Mais j'étais comme sourde... hantée... avec des cris dans la gorge... Je voulais fuir cette maison étrangère, ces objets inutiles, bizarres; je voyais l'accident, qu'on ne peut pas imaginer... où l'on arrivera trop tard... la vie sans toi...

— Les drames sont très rares... les accidents... les voleurs... Il y a beaucoup d'accidents, c'est entendu, mais ils sont presque toujours inoffensifs.

— On ne pense pas... On ne peut plus penser... C'est comme une révélation, une certitude... Oui... une idée s'impose, une idée qui ne vient peut-être que dans le bonheur...

— Je ne te reconnais pas dans cette femme impressionnable... Autrefois, je partais tous les jours... Je revenais. Tu étais calme. Tu ne pensais pas aux accidents...

— Autrefois, nous étions séparés... C'était différent.

— Quelle différence?

— Je ne sais pas, c'était autre chose...

Je me tais pour laisser en repos son esprit, encore agité, inquiet, ardent, puis je lui raconte, à nouveau, ma visite à Adèle. Comme un dérivatif, je veux lui représenter la triste condition de tant d'êtres dans le monde, mais en décrivant l'existence d'Adèle, je sens que je parle distraitement; ma pensée reste captive entre Claire et moi, sans cesse ramenée sur moi ou sur elle, par une contagion réciproque, et je vais dans le jardin pour échapper à ce confinement de la tendresse.

***

C'est peut-être une parole de Claire qui m'a donné l'idée de relire ce que j'ai écrit depuis quelques mois.

Celui qui s'écarte des formes reçues et de la voie normale, et qui suit son instinct plutôt que des modèles, n'a pas une bonne conscience. Ce téméraire est timide et tout prêt à

s'amender. Plus qu'un autre, il a besoin d'approbation. Il lui en faut d'ailleurs très peu, pour en tirer un immense orgueil. Seul, devant mon ouvrage bizarre, je suis très incertain, et tout me dispose à croire le premier venu. Il me faut un auditoire. Un public, en matière littéraire, ne fait grand monde, même en y joignant la postérité, et je pense que si seulement Claire prenait plaisir à entendre ces pages, je serais tranquille.

Ramassant mes feuillets, j'emporte mon manuscrit et j'appelle Claire. Je lui propose de nous asseoir dans le jardin pour cette lecture, mais je me ravise, car le grand air dissipe la pensée. Je l'emmène dans ma chambre de correspondances commerciales, fermant toutes les portes sur notre passage; sitôt installés, j'entends au plafond les pas de Mathilde. Il vaut mieux revenir dans la pièce du garage, et j'y transporte un fauteuil du jardin. Je pose mes papiers sur ma table et recule un peu ma chaise pour me tourner vers Claire. Je lui demande si elle se trouve bien dans son fauteuil et si elle désire, comme coussin, le châle qui me couvre les jambes en hiver. Quand elle me paraît complètement immobile et attentive, je lui lance un dernier regard et commence à lire.

Le son de ma voix me surprend. La voix est une expression très intime de l'être; elle gêne le style, qui est la voix des mots. Tout de suite, je m'interromps :

— Je te lis un roman. Je veux dire que tu dois m'écouter comme si tu étais une étrangère. Oublie que je suis l'auteur, que les personnages, les événements et même les pensées te sont connus. Il n'y a que la fiction qui ait une valeur, n'est-ce pas? La vérité offre tout juste un intérêt de curiosité. Dans ce livre, le narrateur à l'air de raconter ses souvenirs. Pour le lecteur, il s'agit naturellement de souvenirs imaginaires. Ce jeu d'illusions réciproques entre l'auteur et le lecteur est détruit si tu ne perds pas de vue la réalité...

— J'écoute.

— Je recommence, parce que j'ai lu le début avec trop d'emphase... Je voulais écrire d'abord une sorte de poème à la gloire de la beauté périssable... Il n'en reste que la première strophe...

Je glisse un regard vers Claire et reprends ma lecture.

Dans une salle de spectacle, on perçoit très bien les senti-

ments d'un public recueilli, sa résistance, son plaisir, ses plus légers frissons. La foule n'a rien de secret. Parfois, un seul auditeur est aussi transparent. J'ai à peine lu dix pages que je suis essoufflé par l'émotion, comme devant une assemblée. Je me déplace un peu, pour reprendre haleine, et je continue à lire, avançant contre des ouragans de pensées, qui m'étranglent; je me heurte à des parois de glace; je manque d'être submergé par des remous spirituels, qui me laissent une sensation de vide, et ma voix se perd, sans écho.

Appuyant un coude sur la table et tourné vers la fenêtre, je me détache de ce voisinage humain trop tumultueux et je peux lire ainsi, pendant plus d'une heure, comme si j'étais seul. Subitement, je m'arrête, épuisé :

— Ça ne te plaît pas?

Surprise par mon regard, troublée, Claire répond vivement :

— Mais si... c'est très beau.

— Ça ne te plaît pas... Je le sens... Dis-le-moi franchement.

— Que veux-tu que je te dise, — répond-elle, les yeux rêveurs, avec un accent un peu forcé. — C'est très beau... je t'assure.

— Dis-moi ce que tu penses...

Elle me regarde avec un air d'hésitation, puis abandonnant une attitude contrainte, elle dit sur un ton aisé et rapide :

— Tu me demandes un avis qui n'est pas de ma compétence... Il faudrait consulter des lecteurs impassibles... Henri de Franlieu... Adèle... Ceux-là te donneraient une opinion... Moi, je ne peux même pas très bien écouter... Ce que tu lis me rend distraite. Je sens trop la réalité de tout cela, que je reconnais... qui me touche trop fort... qui est notre vie...

— Pour moi, ce qui est écrit n'existe plus.

— Pour toi, peut-être... Mais tu m'as rappelé si brusquement des années que j'avais oubliées... des années affreuses... C'est à cela que j'ai pensé tout le temps.

— Affreuses?... Nos premières années que j'ai vues si belles!

J'avance ma chaise pour me rapprocher de Claire, et, lui touchant la main, je dis avec douceur :

— Pourquoi affreuses?

Elle se recule, détournant son visage, gonflé de rougeur.

Elle est oppressée de larmes intimes, qui agitent sa poitrine, sans monter à ses yeux.

Baissant la tête et lui tenant toujours la main, j'attends un moment avant de répéter :

— Pourquoi- affreuses?

— C'étaient des années où tu ne regardais que ma figure... Je n'étais rien pour toi... Je te cachais tout...

— Que m'as-tu caché?

— Tout ce que je peux dire, aujourd'hui...

— Tu es heureuse, maintenant?

— Oui.

— Oui. Est-ce bien sûr?

— Tu me demandes si je suis heureuse, maintenant... Je n'y ai pas songé... Heureuse? Le mot n'est peut-être pas juste... Il est trop faible... Autrefois, je n'étais pas vraiment malheureuse... Maintenant c'est comme un bonheur effrayant...

— Je te fais peur?

— Non, pas toi... mais nos existences si unies... cette espèce de dépendance... Un autre est votre vie... Il peut tout emporter... Sûrement, c'est le bonheur...

— Nous n'étions pas liés, autrefois?

— A peine.

— Je ne vois pas de grands changements depuis ce temps.

— Si. Avant, tout était pauvre entre nous... si peu humain... Maintenant je me suis livrée... Toi, aussi... Nous sommes plus mêlés ensemble... plus exposés... plus vivants... Nous avons tout risqué sur la mort. Il me semble que tu l'as écrit : « Pour soi, la mort n'existe pas. »

***

Les gens sont plus ou moins ouverts avec nous, suivant notre attitude et notre langage. Le plus souvent, leur sincérité dépend de notre caractère. On nous cache ce que nous ne méritons pas de savoir. J'aurais connu plus tôt les sentiments de Claire au temps de nos premières relations, si seulement j'en avais eu la curiosité. Il a suffi du hasard d'une lecture et des entretiens qui ont suivi pour m'éclairer en quelques jours.

Claire m'a dit que son amour pour moi, marqué à son origine

de cet aspect surhumain et idéal, qui est le signe même de sa réalité, fut tout de suite si puissant et si haut, qu'elle trouva naturel de se donner; mais, presque volontairement, elle n'éprouva aucun plaisir physique : elle l'eût ressenti comme une diminution de son véritable sentiment. Elle a retenu et éteint ses sens, tant qu'elle m'a aimé. Plus tard, quand elle s'aperçut que je ne me souciais pas de sa vie et de sa pensée, elle fut si déçue qu'elle souhaita se reprendre et m'oublier. C'est alors qu'elle se sentit attachée, malgré elle, par un plaisir conscient, qu'elle détesta comme une faiblesse avilissante. Maintenant, tout est en ordre.

Elle me parle d'un être que je n'ai jamais vu. Pendant des années, je n'ai pas soupçonné les mouvements si complexes de sa chair et c'est une question que j'ai posée par hasard qui me les a révélés. Quand j'ai dit à Claire que j'apprenais bien tard à la connaître dans le passé, elle a souri et m'a répondu qu'elle était encore beaucoup plus compliquée, et que cela n'avait aucune importance. Il est vrai que je ne l'ai pas toujours comprise autrefois, mais, en somme, je ne me suis pas beaucoup trompé sur elle.

Je pourrais croire que je me méprends encore sur Claire, aujourd'hui; je ne le pense pas. Pourtant je ne suis pas devenu meilleur psychologue. Ce ne sont point nos propres lumières qui nous éclairent sur autrui, mais certains rapports vraiment intimes. Je connais Claire, parce qu'elle me parle avec abandon.

***

Qui est solitaire, aujourd'hui? Le croyant n'est pas seul et l'homme marié est très entouré. Logerait-on dans une cabane, au milieu des bois, sans famille et sans bonne, que le journal vous met en rapport avec la foule.

Quand le facteur passe, je suis toujours près de la porte pour lui prendre le journal des mains. Ce sont les futilités qui m'excitent l'esprit; un haut degré de pensée m'engourdit. Je n'ai pas envie d'aller au théâtre, parce que je lis la critique des pièces. Sur le récit qu'on m'en fait, j'imagine un spectacle si réussi qu'il vaut mieux s'en tenir là. Dans une comédie

qu'on joue en ce moment, un jeune homme, décidé à tuer un grand industriel criminel, renonce à sa vengeance, parce qu'il s'aperçoit de la valeur de cet assassin. Comment reconnaît-on la valeur d'un homme qui occupe un poste d'initiative et de commandement? On ne peut guère le juger que sur ses succès, qui ne dépendent pas toujours de lui. En littérature, pour distinguer les chefs-d'œuvre, on s'en rapporte aussi au succès, c'est-à-dire au temps, qui supprime à peu près tout ce qui voit le jour. Pour apprécier le moindre objet, qui nous paraît si vite admirable ou défectueux, nous manquons d'éducation. Un jour, j'ai offert à François Meunier des chocolats que je trouvais bons, il les a repoussés avec mépris, en me disant : « Vous aimez le goût de vanille. »

J'avais emporté mon journal pour le lire dans le jardin, quand j'aperçus Claire assise sur un banc et qui tenait une lettre à la main. Elle tourna la tête vers moi et me regarda pendant que je m'avançais vers elle à pas lents. C'est pendant ce court trajet, entre le portail et le banc, que tout ce que je viens d'écrire, en le précisant, mais en l'abrégeant beaucoup, me traversa l'esprit; et je me disais : « Elle me regarde sans soupçonner ce qui se passe dans cette tête exposée à tous les souffles de la pensée et où pourrait surgir une idée redoutable, qui tout d'un coup change un homme. » Lorsque je fus près d'elle, Claire se déplaça légèrement en m'invitant tranquillement à m'asseoir. Elle accueillait sans nul doute un être familier, dont l'effrayante liberté de pensée ne l'inquiétait pas plus que la course du sang à travers ses organes. Ce qu'elle savait de lui, par la traduction approximative de certaines de ses pensées et la forme de son corps, répondait à une image suffisamment stable.

Je remarquai l'air songeur de Claire et je lui dis :

— Je sais à quoi tu penses.

Elle me regarda en souriant, un peu troublée, mais sans parvenir à chasser la pensée que je voyais dans ses yeux.

— C'est Suzanne qui t'a écrit. Elle va bien? Et l'enfant se porte bien?

— Oui, elle va bien.

— Je peux lire?

Je regardai d'abord la lettre, difficile à déchiffrer et où l'on

démêlait une sage écriture, très commune, mais échevelée et agrandie par un effort d'originalité qui n'atteignait qu'à la confusion. Suzanne annonçait la naissance d'une fille. Je rendis la lettre à Claire, et je lui offris le journal, mais elle se leva pour aller écrire à Suzanne.

Je ne me trompais jamais sur la pensée de Claire, quand je la voyais méditative. Je sentis, ce jour-là, que nous serions malheureux plus tard, si son tenace désir n'était pas satisfait, et je décidai d'en parler au docteur Delozière. Je repliai mon journal et je me dirigeai vers le garage, sans me douter qu'une idée ancienne venait de pénétrer mon esprit, avec cette force qui commande l'événement.

IX

La neige éphémère est jolie sous nos climats. Un moment, elle change les résonances et les perspectives, elle précise et rapproche les lointains, bouleverse les formes et fait apparaître des traits noirs et des revêtements blancs, comme à l'envers. J'ai jeté des miettes de pain sur le perron, et, à travers une vitre, je regarde les oiseaux qui s'abattent sur la terrasse en bandes apprivoisées par la misère. Mais, en vérité, ce ne sont pas ces oiseaux que j'observe : je vois, dans un livre allemand de mon enfance, un rouge-gorge perché sur un toit, au bourrelet de neige. Ce dessin blanc et noir est resté pour moi l'image de l'hiver. C'est le recul, plus que l'enfance, qui donne aux tableaux du passé tant de force et de charme. Plus tard, cette matinée livide d'aujourd'hui me reviendra à la pensée et j'y trouverai une impression exquise d'hiver, d'amour et d'émoi, si je vis assez longtemps pour le sentir.

J'entends la voix du docteur Delozière. Il sort de la chambre de Claire, puis descend l'escalier ciré, d'un pas prudent, en toussant.

— Eh bien?

— C'est ce que je pensais.

— Vous n'avez pas de doutes?

— On ne peut rien affirmer encore, mais cela me paraît probable. Je reviendrai dans un mois.

— Vraiment, ce traitement, en quelques mois...

Nous entrons dans le salon, et je dis à voix basse :

— Je suis tourmenté. Vous n'avez aucune inquiétude? Il n'y a pas de danger pour elle? Elle aura son premier enfant à un âge...

— Elle n'est pas vieille...

— Elle a passé l'âge où, d'ordinaire, on a un enfant pour la première fois.

— Elle est bien conformée...

— Vous n'avez aucune crainte?

— Non.

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas? Nous sommes isolés, ici... Que se passera-t-il? Je n'imagine pas une naissance dans cette maison...

— Nous avons le temps d'y songer... Vous ferez venir une garde.

— Une garde, ce n'est pas suffisant... Je n'ai aucune confiance dans le docteur Lotte... On vous téléphonera... Si vous êtes absent?.. Souffrant? Je vous assure, cela m'inquiète.

— Elle peut aller dans une clinique. Elle y passera deux mois. Vous serez tranquille.

— Une clinique! Évidemment! Je n'y avais pas songé... Ah! je suis content! merci. C'est tout simple. Ah! merci!

Je ne lui dis pas que je pensais qu'il pouvait mourir justement ce jour-là, et, allégé de mes appréhensions, je vais chercher son manteau, je relève avec empressement son col de fourrure, qui lui cache le visage jusqu'aux lunettes, et j'ouvre la porte, éparpillant une bande d'oiseaux.

Delozière a laissé sa voiture sur la route, devant la grille fermée, et je l'accompagne en lui disant de ne pas parler dans cet air de neige fondante, qui est mauvais pour ses poumons malades; mais il veut me rassurer encore, et, tout en comprimant sa toux, il me donne des renseignements sur une clinique qu'on vient d'ouvrir aux environs. Je peux disposer de lui et de sa vie, pour calmer une inquiétude puérile; il ne lui vient pas à l'esprit que je l'ai fait venir sans raison, alors qu'il est lui-même en danger et qu'on l'attend ailleurs pour des soins importants. Il ne choisit pas entre les secours qu'il

apporte; il appartient à tous ceux qui l'appellent, car on ne sait ce qui est vraiment grave.

Je retourne à la maison d'un pas vif, pour rejoindre Claire. Un mot de Delozière m'a ôté une anxiété sourde, que je croyais indéracinable. Le pouvoir d'une parole est étrange.

***

Claire a un visage animé et reposé, un éclat de jeunesse que je ne lui ai jamais connu, des yeux comme mouillés de lumière. Son appétit amuse Mathilde. Elle m'entraîne dans de longues promenades, jamais lasse; quand un vertige l'arrête, elle dit avec un sourire fier : « Ce n'est rien », comme si l'abondance du bonheur, un vaste amour, effaçaient les malaises.

Pendant ces promenades, qui me semblent imprudentes, je la soutiens par le bras, je veux ralentir son pas, j'exige qu'elle se repose; il me semble que tout est plus grave entre nous et que l'avenir pèse sur elle. Claire ne comprend pas cette sollicitude, et, seul, j'ai l'air de penser qu'un enfant naîtra à la fin de l'été. Parfois j'en doute, quand je la vois insouciante, légère, enivrée par la joie du moment, qui est comme une plénitude de santé.

— Tu en es sûre?

— Oui. Mais nous verrons Delozière bientôt. Il a dit qu'il reviendrait dans un mois. Voici un mois qu'il a neigé.

— Tu es rose comme une jeune fille.

— Je suis très heureuse... et je ne voudrais pas que tu aies d'inquiétude pour plus tard..., que tu redoutes trop les ennuis de la paternité... Tu n'aimes pas les ennuis, et un enfant c'est un souci.

— Un enfant est bien plus qu'un souci : c'est un drame.

— Tu vois des drames partout.

— Je me sers du langage qu'on m'a appris et de mots vagues... Certes! la vie est tragique!... Comment la considérer autrement, quand on a vécu... mais c'est une tragédie magnifique, infinie, qui ne cesse de nous surprendre et de nous porter plus haut... Oui, une belle tragédie, et qui exige de grands artistes pour tous les rôles... Comme elle donne à

penser, toujours! Comme elle fouille en nous, pour susciter une émotion inconnue et inexprimable!... Je ne croyais pas que je pouvais encore éprouver un sentiment qui m'attache à toi davantage, et qui m'inspire cette confiance, cette attente heureuse du jeune homme qui découvre l'amour... Je peux le confesser aujourd'hui, ce bonheur nouveau, je ne l'ai pas voulu, je le redoutais... Tu me l'as imposé... Encore une fois, la vie m'a contraint d'accepter ses dons... Lorsque j'hésitais, autrefois, avant notre mariage, au seuil de notre véritable union, elle m'a entraîné, elle m'a forcé à te trouver... Tu as été pour moi la grande leçon de la vie...

— Je ne t'ai jamais dit que je désirais un enfant.

— Depuis que je te connais, j'ai senti chez toi cette volonté obscure, toujours plus distincte... n'est-ce pas?

— C'était plutôt un instinct... Aujourd'hui, seulement, je comprends tout à fait ce qui nous manquait encore...

— Et moi, je comprends...

Je me tais, songeant au livre que j'écris sur nous. Je voudrais l'achever, mais un livre sur la vie est interminable, et je cherche une idée qui serait comme le conclusion de mon expérience, afin de m'arrêter sur ce belvédère. Cette idée, je l'ai saisie : « Tout ce que la vie nous apporte est bon. Je veux l'accepter toujours. Ce n'est pas à moi de choisir. »

Je m'aperçois de mon silence, lorsque Claire me regarde et parle :

— Tu disais : « Moi, je comprends... »

— Je comprends ces choses comme toi.

— Alors, pourquoi craindre un drame dans cet enfant?... Quel drame?... Le drame des générations qui s'opposent?

— Non. Ces différences de générations ne constituent qu'une petite comédie négligeable. J'ai vu peu d'enfants plus jeunes que leur père, ou en avance d'une seule idée... Le drame, c'est qu'ils sont nos enfants tout simplement... Ils sont nos enfants et, aussi, eux-mêmes.

— Il sera à peine notre enfant... Il vient trop tard. Quand nous partions pour El Kantara, il y a cinq ans, j'aurais voulu un enfant.

— Cinq ans...

Je répète « cinq ans » pour jauger ces années révolues, qui

m'apparaissent bien comme une durée appréciable, mais à peine sensible, presque instantanée.

— Cinq ans.

Je baisse les yeux et Claire dit :

— Voilà Léonard.

Sur la route s'avance vers nous un infirme comme replié sur ses jambes torses, et qui marche pourtant allégrement, un vieux manteau accroché à ses épaules difformes; sa coiffure ronde posée sur le sommet de la tête fait ressortir une face rouge. Il porte à son bras un petit panier, serré contre lui.

Il s'arrête, regardant Claire de ses yeux à la fois vivants et lointains, et je remarque sa moustache rousse, si étrange sur cette figure candide.

— Eh bien! — dit Claire d'une voix enjouée, — les engelures vont mieux?

Il regarde ses mains et répond :

— J'ai trouvé des herbes qui m'ont guéri... C'est bon, les herbes. Il faut les connaître...

Il parle lentement en détachant chaque mot, et on est séduit par cet accent de douceur chantante.

— Avez-vous vendu vos légumes, Léonard?

— J'ai encore... des betteraves... En... voulez-vous?

Il offre ses betteraves comme un trésor qui doit nous enchanter, fixant sur Claire ses yeux ardents.

— J'ai aussi une fleur... la... voulez-vous?...

Il cherche dans son panier, un pied de primevère enveloppé de papier.

— Je vous l'achète et je vous la donne, vous la planterez dans votre jardin, — dit Claire, sur ce ton gai qu'on a facilement avec les malheureux.

Et c'est lui qui la regarde d'un air doux, et comme plein de compassion.

***

Les idées qui furent vraies, et que l'on continue à répéter quand elles n'ont plus de sens, sont très dangereuses. Pour l'avoir dit, par habitude, j'ai cru trop longtemps que ma plantation était bien dirigée... J'aurais dû imposer ces menues

réformes, qui ont permis à mes voisins de supporter, mieux que moi, cette longue crise, et j'ai mal employé les capitaux que Pierco m'a prêtés. Je peux encore en sauver une partie par des économies. C'est ce que j'explique à Claire, quand je la rejoins au salon :

— Je vendrai l'année prochaine ma plantation à Pierco, mais je demanderai qu'il me verse, en argent, une partie du paiement, ce qui nous permettra d'attendre. Il y consentira, si je ne suis pas à bout de ressource. Il faut diminuer immédiatement les dépenses de moitié, et c'est possible, à condition que j'aille à Bornéo. Le moindre retard peut compromettre le salut. Je télégraphierai à Frank, après la visite de Delozière. Il suffit que je reste deux mois à Bornéo. Je serai de retour en juin.

— J'aimerais que tu reviennes en juin, si c'est possible. Mais il faut partir maintenant. Ce n'est pas la peine d'attendre Delozière. Télégraphie à Frank. C'est très important. C'est pour notre enfant que tu pars.

Claire ne montre pas de regret devant cette décision si soudaine. Elle sent que d'autres intérêts, qui ne sont plus bornés à nous-mêmes, changent les directions du cœur; nous sommes unis par des préoccupations qui ont leur centre hors de nous. Et, tandis qu'elle déplie une étoffe dont elle veut faire une robe d'intérieur, je lui prends les mains, goûtant cette caresse de la chair, où la pensée met toujours une chaleur nouvelle, et je lui dis :

— Je partirai la semaine prochaine, si je trouve une place sur le bateau... Quatre mois, ce n'est pas très long...

Claire baisse la tête, regardant l'étoffe qu'elle approche de ses yeux, comme pour cacher son visage.

— Non... Ce n'est pas très long.

Elle dissimule sa peine, et moi je pense à cette nuit de l'absence, aux lettres trompeuses, insignifiantes, parce qu'elles viennent de trop loin, à cette maison que l'amour a rendue si agréable, et que je vais quitter, pour la première fois, dans le moment où Claire est plus exposée au danger. S'il n'y avait que nous deux en cause, je ne partirais pas. Pourtant, ce n'est pas tout à fait par feinte que j'ai l'air heureux. Je ne puis définir mes sentiments, j'ignore s'ils se nomment inquié-

tude, joie, ou chagrin; je ne sais ce que je souhaite ou redoute, et je suis comme porté au-dessus de mes propres convenances, de mon plaisir et de mes regrets.

J'entre dans mon bureau pour écrire à Frank. D'un œil sévère, je considère cette pièce en désordre, les papiers que je rangerai avant mon départ, ce livre qu'il faut terminer. Je me dis que je dois retenir ma cabine, et une phrase de Lorna me revient à l'esprit : « Le bateau, c'est le vent, l'espace, l'aurore. Je chasserais l'homme qui voudrait gêner mes courses sur le pont. » Et songeant à mon ancienne Brunehilde, qui craignait tant de filer la quenouille au foyer conjugal, je pense : « Dans la vie acceptée, il y a quelque chose qui est plus que la vie. »

***

Claire s'est levée plus tôt ce matin; quand je descends l'escalier, j'entends couler l'eau dans la baignoire et Claire chante. Je crois que c'est la première fois que j'entends chanter Claire, et je reçois, comme une récompense, cet écho de joie enfantine, qui me fait songer à sa jeunesse étouffée.

Je sors, car j'aime à me promener dans le parc, le matin; je ne le vois bien qu'en hiver : l'été, j'ai les yeux rivés au sol, pourchassant les limaces ou coupant les fleurs fanées.

Je me retourne brusquement, comme si j'avais entendu un cri, et j'aperçois Mathilde sur le perron; elle me fait un signe que je ne comprends pas et disparaît. Je rentre dans la maison; je ne trouve personne et j'appelle Claire. Montant l'escalier, je m'aperçois que la porte de sa chambre est ouverte, et je distingue la voix de Mathilde singulièrement adoucie.

Nue dans un peignoir, tenant encore son peigne à la main, Claire est étendue au bord du lit, crispée par la souffrance.

— J'ai cru que cela passerait... Cela m'a prise tout à coup... J'ai senti comme une déchirure... profonde... Cela dure trop... je crois que c'est grave... Il faut appeler Delozière.

Elle dit ces mots sans un mouvement, figée dans sa pose de douleur.

— Où souffres-tu?

— Là!

Elle me montre un point de son ventre.

— On ne voit rien... C'est peut-être une crampe... Tu serais mieux dans ton lit.

— Je ne crois pas... Je ne voudrais pas bouger... Il faut appeler Delozière...

— J'entends Mathilde qui téléphone. Il sera là tout à l'heure.

L'angoisse est sur son visage; ses lèvres sont blanches, je sens sa main froide, elle frissonne. Je vais chercher des lainages, un édredon, tout ce que je peux trouver de chaud et de léger pour l'envelopper, appelant Mathilde :

— Il m'a répondu. Il arrive.

Claire demande de l'eau de Cologne. Sur son front en sueur, je passe un mouchoir, tout de suite trempé; et, démuni, affolé, ignorant, devant cette pâleur incompréhensible, je répète pour me rassurer :

— C'est peut-être une crampe...

Je la regarde et il me semble qu'elle va mourir.

— Je vais mieux... Je souffre moins...

— Tu vas boire quelque chose de chaud... du rhum...

Elle ne répond pas, inerte et blanche.

— Mathilde!... Prenez la voiture, avec Clovis... Allez chercher le docteur Lotte.

— Le docteur Delozière est parti... Il va arriver.

Claire ouvre les yeux, comme si elle s'éveillait. Elle est calme et ne paraît plus souffrir, ni comprendre notre angoisse.

— Tu es là?... Je ne sentais plus rien... Delozière va venir.

Je pose le flacon d'éther sur une chaise, et, d'une main légère, en tremblant, j'essuie encore cet effrayant visage de morte, toujours mouillé, interrogeant son regard, comme si retour de la mort, et maintenant présente, elle allait m'expliquer cet étrange mal.

— Qu'as-tu senti?... Es-tu mieux vraiment?

— Oui... je ne sais pas... je crois que je ne souffre plus.

Du bout de ses doigts exsangues, elle essaie une caresse sur ma main, puis se tait; elle me regarde avec une apparence de vie, mais fermée, insaisissable, plus loin de moi que pendant ses courtes syncopes.

Mathilde, qui a tant d'animation et d'idées, quand il faut

secourir un malade, reste immobile et muette, appuyée à la table. Je guette dans le regard de Claire ce qu'elle peut désirer, ce qu'elle va m'apprendre; encore une fois elle ferme les yeux.

— Mathilde!... Allez chercher Lotte!

J'entends le pas précipité de Mathilde qui descend l'escalier, puis le souffle de Delozière. En entrant dans la chambre, il passe son manteau à Mathilde, ôte ses lunettes et tire de sa poche une autre paire; il remonte ses manches, s'approche de Claire, lui prend le pouls, puis examine le ventre en lui disant de ne pas bouger. Au-dessus de ses lunettes, il me lance un regard qui me transperce, et aussitôt, d'une voix posée, caressant sa petite barbe :

— Ça ne sera rien... Mais je ne peux pas vous soigner ici... On va vous transporter dans une clinique... Vous y serez très bien...

Ces mots que je sens destinés à Claire me réconfortent pourtant, et j'aide Delozière à retirer les oreillers, et à l'étendre à plat sur le lit.

Il parle à Mathilde à voix basse et prend une ampoule dans sa trousse; Claire ne sent pas la piqûre et, du regard, elle me demande de l'eau de Cologne. J'essuie son visage inondé; pendant que je tiens sa main glacée, elle me demande si l'ambulance arrivera bientôt, et elle recommande qu'on emporte un miroir avec son linge; pourtant, elle semble indifférente à tout.

— Est-ce que tu m'accompagneras?

— Je t'accompagnerai sûrement, si on me le permet. En tout cas, je te rejoindrai tout de suite... Je t'accompagnerai avec ma voiture.

Elle se tait et ses yeux suivent mes mouvements, sans que je devine sa pensée, ni si elle pense.

Delozière a repris son chapeau sur un fauteuil, et, dans le couloir, j'écoute ses explications, que j'entends mal : « Une hémorragie interne. C'est très rare... Ayez du courage. » Il répète, comme pour me réconforter : « C'est très rare. »

Avec un glissement doux, une automobile s'arrête devant la maison, une porte claque, j'entends des voix insouciantes,

deux hommes montent l'escalier. Je suis inutile. Ces hommes adroits savent leur métier.

Ils ont emporté Claire. Je ne l'ai plus revue vivante.

ÉPILOGUE

J'écrirai ces dernières lignes, pour ceux qui ont voulu me consoler. J'ai mal accueilli mes amis et j'ai pu les surprendre. Je ne concevais pas encore que j'avais perdu Claire. Sans précisément souffrir, j'étais atteint dans mes liens avec le réel, dans une habitude d'être; j'éprouvais une impression de rupture avec la vie. Comme Claire, j'étais absent de la terre.

Mais je sais qu'à Charmont une femme a vraiment existé. Je l'ai aimée d'un sentiment qui ne devait pas s'interrompre : d'autres le continueront. Claire reviendra toujours. Si ce n'est pas pour moi, cela ne fait rien. Je ne douterai pas de la terre qui m'a tant donné.

Je veux guérir. Je serai un homme encore. J'y parviendrai, en commençant par les gestes faciles, les mouvements de l'être machinal et de la vie instinctive : aux pires moments, quelques manies m'ont sauvé .

Dans ma jeunesse, j'ai lu *les Védas*. Maintenant je suis tout préparé à les entendre. Mais, ce qu'ils enseignent, la mort me l'apprendra beaucoup mieux. C'est là son affaire. Pour quelques jours encore, je suis un homme, et je m'en tiens à mes limites. Selon mon instinct, mon talent, mes habitudes conformées à l'heure présente, je remplirai de mon mieux ma tâche terrestre : non par doctrine, mais parce que là seulement, je trouve un soutien. Dans cette activité, si futile au regard de l'éternité qui va m'engloutir, j'éprouve un sentiment de paix, comme si ma tâche était nécessaire et bonne, quoique je ne puisse me l'expliquer.

Je suis un planteur. La vie m'a donné ce goût, cette compétence, ce tic. Heureusement, je suis un planteur ruiné, qui, sur la fin a été trop négligent et présomptueux. Je n'aurais pas voulu retourner à Bornéo, maintenant, pour y gagner de l'argent; mais je suis content d'y revenir au service des autres, parmi mes semblables, qui ont aussi un maître.

Pourtant je n'ai pas le préjugé de la noblesse de servir, et je vais donner mes soins à des arbres, qu'il vaudrait mieux brûler. Je n'ai pas besoin de connaître l'utilité de mon travail, pour l'accomplir avec conscience et satisfaction. Là commence le mystère.

J'écrirais des livres, si c'était ma vocation. Assurément, je sais écrire, mais je n'ai pas envie d'avoir pour lecteurs des gens dont je ne voudrais pas pour amis. Et puis ce livre m'a été donné par Claire. La vie a tout dicté. Je peux consacrer mes dernières forces à la terre, mais ma pensée s'est retirée de la vie; elle est ailleurs, dans le monde des choses incertaines. Je n'ai plus rien à dire à personne.

JACQUES CHARDONNE

LETTRE FAMILIÈRE
A L'AUTEUR DE « CLAIRE »
SUR L'ESPRIT MORALISTE

M. Bernard Grasset, qui doit éditer en librairie le beau roman de J. Chardonne, dont nos lecteurs viennent de lire la dernière partie, a écrit pour cet ouvrage une lettre-préface. Comme toutes les préfaces, celle-ci se lit avec plus de fruit en... post-face. On nous excusera donc d'avoir rompu avec une habitude ancienne en renversant la présentation traditionnelle. Les pages de M. Grasset, on le verra, jettent une lumière vive sur la question de « l'esprit moraliste chez le romancier » et institue, à propos de *Claire*, un débat critique dont nos lecteurs apprécieront l'intérêt. (N. D. L. R.)

Mon cher Jacques,

J'ai peur, en parlant de ton livre, de trop le ramener à moi-même. Claire fut aussi mon amour. Mais j'ai redouté de la perdre avant même de l'aborder. Et c'est tout ce qui nous sépare. Pourtant, j'ai connu Claire plus tôt que toi. Elle avait quinze ans et moi dix-sept. Elle habitait ce pays que je t'ai si souvent décrit, et dont la grâce se confond encore pour moi avec la sienne. Sans doute, en ces jours anciens, étais-je déjà retranché dans cette chimie du cœur qui m'a valu, tu le sais, plus de louanges que de bonheur.

Mon cher Jacques, je t'envie d'avoir osé offrir à Claire de partager ta vie, et ainsi, de pouvoir aujourd'hui t'en remettre à elle du soin de nous révéler ton débat intérieur.

***

Mais laisse-moi d'abord me complaire dans nos parentés. *Claire*, c'est le drame du bonheur, c'est l'échec devant la Nature de l'une de ces bonnes volontés auxquelles, pourtant, la paix avait été promise; c'est le récit fidèle de tout ce que fit un homme pour protéger ce qui lui était cher. *Claire*, c'est la crainte de perdre, ce tourment de ceux qui sont plus sensibles aux menaces de la vie qu'à ses bienfaits quotidiens. « Les hommes, écris-tu, seraient plus heureux si on leur parlait moins du bonheur. D'instinct, ils sont facilement contents et n'aiment pas à quitter la vie; mais on les tourmente avec des formules, et on a vite persuadé chacun qu'il est malheureux, vide et inexistant, que son plaisir est abject ou illusoire. L'essentiel pour un être est de s'exprimer... »

Comme je me sens près de toi! S'exprimer, oser être soi-même, sans redouter de déplaire ou de lasser : oui, c'est bien là tout le bonheur. « Ce qui est vraiment soi, dis-tu, c'est le meilleur; car il n'est pas venu par accident; souvent, la vie nous le cache; je me méfie de la vie. » Et plus loin : « Celui qui s'écarte des formes reçues et de la voie normale, et qui suit son intuition plutôt que des modèles, n'a pas une bonne conscience. Ce téméraire est timide et tout près de s'amender. Plus qu'un autre, il a besoin d'approbation. »

Sur ce besoin d'approbation que certains éprouvent au point d'attendre du suffrage des autres le droit de vivre, que de choses tu as su dire qui devaient m'émouvoir, faisant écho à mes propres inquiétudes! Être approuvé en temps opportun, tout au moins ne pas être châtié pour l'audace d'être soi-même — et condamné à poursuivre à travers la vie le pardon d'une faute que l'on n'a pas commise, — ne penses-tu pas que c'est le fondement de cette aptitude à jouir sur laquelle je me suis penché moi-même récemment? Ne crois-tu pas ainsi qu'il suffit à l'homme de ne point en être empêché pour que, naturellement — et selon tes mots — « il trouve son plaisir dans ce qui est vraiment délicieux, et sache le discerner tout de suite »?

***

Mais isoler ainsi tes prestigieuses formules de l'histoire que tu nous racontes, ce serait donner à croire que tu as fait œuvre de moraliste. Et tu es bien un romancier. Tu l'es en ceci proprement que tu possèdes le don de conférer la vie à des êtres qui nous touchent et de nous faire partager leurs émotions. Sans doute, à bien des traits, nous révèles-tu ta présence; mais ce n'est point à la manière de ceux qui prétendent dégager eux-mêmes une leçon de leurs récits, — magisters importuns et conteurs inhabiles. Tu te livres malgré toi, te croyant même peut-être à l'abri dans un personnage, né comme les autres de ton imagination.

Cette façon de pudeur qui te retient dans la fiction, que de fois l'as-tu reconnue devant moi, allant jusqu'à te déclarer impuissant à nous révéler ta véritable personne et tes secrets sentiments! Tu nous donnes, d'ailleurs, quelque part, la raison de cette prétendue impuissance : « Je suis emmêlé à mon véritable prochain si étroitement que j'ignore mes bornes. J'ai vécu de son existence comme il a puisé dans la mienne, et même, ce que j'ai trouvé en lui m'a toujours semblé plus vrai, plus humain et plus probant que mes propres mouvements. » Pour ma part, je vois surtout dans ces lignes le témoignage de ta vocation de romancier. J'y trouve, en outre, la raison profonde pour laquelle, étant cependant si pareils, nous avons suivi des voies différentes.

« Je suis tout emmêlé à mon prochain » : n'est-ce point l'aveu que tu reçus en partage ce don de sympathie qui est à la base de l'inspiration romanesque? Ce don, tu le sais, ne tient pas dans une exceptionnelle capacité d'aimer, dans un particulier ménagement des autres. Il est avant tout une audace, une liberté : le droit qu'on s'est reconnu de faire partager à son prochain le meilleur et le pire de soi-même. Se ramenant ainsi à un besoin d'échanger plus impérieux que tout autre souci, il se trouve en opposition avec l'étrange pudeur qui fonde le retranchement des moralistes. On discutera longtemps sur ton cas; car tu sembles, malgré tout, plus soucieux de nous apporter des clartés sur l'homme que de nous entraîner dans tes fictions. Et pourtant, tu ne te sépares pas de la

vie, à la façon des moralistes, pour la regarder; tu nous la livres elle-même, nous laissant le soin de former nos jugements. Ce n'est même point avec nous que tu communiques, mais avec les autres personnages de tes récits; et ce sont tes échanges avec eux que tu nous décris. Plus simplement, tu nous dis comment les choses se sont passées. En ceci proprement, mon cher Jacques, tu es romancier, que tu ne saurais te détacher des êtres qui t'ont éclairé.

***

Ici je tiens à citer un passage de la lettre que tu m'écrivis en me remettant le manuscrit de ton roman, pour t'excuser, disais-tu plaisamment, « qu'il contînt des idées », ajoutant que, pourtant, mieux que quiconque, je savais « que les idées ont part à la vie, qu'elles émeuvent certains plus que l'amour, et commandent parfois les événements ». — « J'écris des romans, déclares-tu, pour exprimer la pensée par les moyens de la vie, non pas une pensée arrêtée, une leçon, mais un débat, un drame moral, une recherche spirituelle, que je confie à mes créatures afin qu'elles vérifient ces problèmes et les portent plus haut que je ne l'eusse fait sans leur assistance. » Ces lignes, n'en doute pas, troubleront fort ceux qui ont entrepris de fixer ta place exacte dans les Lettres. Ne reconnais-tu pas là, en effet, que deux amours se disputent ton âme, plus exactement, que deux besoins divisent ton instinct créateur : celui, d'abord, de donner naissance à des êtres « vivants et affranchis de leur auteur » — et cet autre, en apparence contradictoire, de te chercher toi-même à travers les événements que tu nous racontes, et, par delà encore, de nous éclairer sur l'homme?

Pour ma part, je ne saurais m'étonner que tu éprouves à la fois le besoin de forcer la Nature dans ses secrets, et le goût de peindre. Ne dois-je pas, en effet, à la découverte tardive en moi-même d'un attrait irrésistible pour la peinture d'avoir compris que tracer le contour des choses est une façon de les interroger — celle, peut-être, qui nous est le plus spontanée et nous cause le moins de déboires? C'est à croire que la Nature ne saurait nous dispenser d'un corps à corps

avec elle, et qu'elle ne nous permette de nous hausser à son ordre éternel que dans la mesure où nous acceptons de sacrifier, par quelque manière, à ses aspects changeants. Aussi me laisseras-tu, je pense, imaginer que si la peinture t'avait permis cet hommage à ce qui passe, tu n'aurais été, dans l'ordre des Lettres, qu'un moraliste.

***

Si même j'entreprends quelque jour, comme je le voudrais, de fixer mon sentiment sur l'esprit moraliste, ton évocation de Claire pourrait être le point de départ de mes explications. J'y trouve, en effet, plus encore que dans tes autres ouvrages, « cet accent irremplaçable où se reconnaît qu'un livre, récit d'une aventure, est lui-même pour son auteur la plus importante aventure ». Par là, je n'entends certes pas remettre en cause ta vocation de romancier, et nier, après les avoir reconnus, les dons éclatants qui devaient te conduire à la fiction. Je prétends seulement que ces dons, tu ne les employas guère qu'à nous rendre vivante, en diverses circonstances qui t'émurent, la femme, imaginée ou réelle, dont le visage, jamais oublié, est l'origine et le symbole de l'inspiration moraliste.

Ce n'est pas à toi, mon cher Jacques, que j'apprendrai que les écrits de ces êtres retranchés que l'on nomme les moralistes peuvent se lire comme des romans d'amour, et que ce fut peut-être le vœu secret d'un grand nombre que l'on parvînt à découvrir les émotions auxquelles ils furent redevables de leurs clartés sur la vie. En ceci donc tu te sépares d'eux, que tu ne pus résister au besoin de nous révéler l'amour, vécu ou imaginé, qui fut l'origine de tes préoccupations; et en ceci tu es bien des leurs, que ton héroïne n'est pour toi — et ne devient pour les autres — « qu'un stimulant de compréhension, une griserie qui ne déforme pas, un guide à travers mille régions inconnues entre le rationnel et le sensible ». Ces formules que j'emprunte à mon cher Léon Daudet, je voudrais les compléter par cet autre jugement de lui sur le génie de Rodin, qui s'applique à merveille, selon moi, à tous tes écrits : « Ce qui caractérise précisément le génie de Rodin, c'est la

poursuite de ces mystères charnels qui touchent de si près à la connaissance qu'on se demande parfois si la curiosité d'un corps féminin passionnément désiré n'est pas l'archétype de toute curiosité, de toute recherche, de toute découverte, même ici-bas, depuis Adam et Ève. » Ayant beaucoup pensé à ta Claire, j'ai fini par comprendre qu'elle était pour toi cet Impossible qui explique, en dernière analyse, le retranchement moraliste. C'est même, selon moi, proprement parce que Claire est pour toi l'Impossible que, vers la fin de ton livre l'événement — auquel, en bon romancier, tu te subordonnes — te sépare brusquement de tes amours.

***

A la vérité, ton œuvre échappe à toute classification rigoureuse, tenant, en effet, des deux genres dont j'ai cherché, dans ces pages, tout en les distinguant, à révéler les étroites parentés : l'écrit moraliste, tel du moins que le conçut notre Vauvenargues, et qui recèle tant d'aveux, — et cette forme proprement française du roman, si proche de la confession. Mais seuls oseront peut-être te faire grief de n'avoir point opté avec franchise ceux qui condamneraient les indécisions pathétiques de l'instinct créateur. Pour moi, qui vois tout au contraire dans ce « tourment de l'expression » un signe de la vocation d'écrivain, je voudrais seulement te convaincre que le récit n'est pas l'unique genre qui convient à tes dons. Je crois même que tu excellerais dans l'autre manière qui nous est offerte de « transmettre — comme tu dis — le fruit d'une épreuve sans équivalence, en le transposant de notre idiome dans la langue universelle »; — j'entends : la manière des moralistes.

BERNARD GRASSET

FIUME

OU

LA DERNIÈRE CROISADE[1]

I

Dix années pèsent lourdement au front d'un homme.

Elles sont légères sur les toits d'une ville.

Je suis revenu à Fiume, un matin d'août.

Et comme il y avait une foule joyeuse par les rues, des drapeaux aux fenêtres, des musiques dans l'air, j'ai pu croire, tout d'abord, que rien n'avait changé.

Au bout du môle — en face de la *Piazza Dante* — le monument aux légionnaires : le nom des morts, une phrase énigmatique « le 11 septembre 1919, les légionnaires, les citoyens de Fiume... » Mais qui donc les commandait? L'inscription ne le dit pas.

Devant le *Palazzo*, des sentinelles... C'est là que demeure le préfet du Carnaro. Fiume est chef-lieu de province. La ville heureuse a retrouvé la paix.

La principale avenue, qui portait autrefois le nom de l'homme d'état hongrois Déak, s'appelle maintenant *Viale Mussolini*. Toutes les rues, d'ailleurs, portent des noms chers aux cœurs italiens : Giosuè Carducci a la sienne, et Léopardi, et aussi Gabriele d'Annunzio; mais celle-là, c'est

1. M. Kochnitzky, à qui nous devons les curieux souvenirs que l'on va lire, a été, aux « temps héroïques », le ministre des Relations extérieures de Gabriele d'Annunzio. Rien ne saurait, mieux que cet écrit, nous permettre de juger à quel degré d'enthousiasme s'étaient haussés les acteurs de cette grande aventure. (N. D. L. R.)

une très petite rue, qu'il faut chercher longtemps. Les Fiumains, croirait-on, apprécient ce poète. Sur la *Piazza Dante*, en levant les yeux, ils pourraient sans trop de peine déchiffrer quelques lignes qui portent sa signature.

D'autres inscriptions se lisent *piazza Roma*, et sur la façade du *Municipio*; elles parlent de la ville héroïque, de ses défenseurs, de sa volonté, de ses plébiscites.

Mais le nom, son nom?

La ville ne perd pas sa gaieté; elle conserve le goût des cortèges, des drapeaux, des acclamations. D'autres s'y complaisent. Pas lui.

Il lui plaît, je crois, d'être à jamais absent de ces murs, où rien, où presque rien ne rappelle son passage.

Les villes heureuses n'ont pas d'histoire.

« Les lauriers sont coupés. »

***

Dans les salles étroites et parfumées du *Vittoriale*, le prince de Montenevoso[1] abrite des rêves somptueux. Il accumule les objets rares, tamise la lumière, enferme les plus précieuses musiques dans des chambres de cèdre, qui sont des coffrets de silence, allume des feux dans des coupes de pierre transparente, entoure son loisir de tentures en peau de chamois. Ce palais bizarre et chantourné, qui ne ressemble à rien de connu, où l'on se promène comme à l'intérieur d'un violoncelle, lui seul pouvait l'imaginer, le réussir. Des divinités chinoises, des statues de saints, des moulages d'antiques, veillent autour de lui, et sur le seuil de l'étrange maison, des *carabinieri* en armes.

***

Gabriele d'Annunzio est parvenu à accroître le fabuleux patrimoine de l'Italie : il a su lui donner encore de la splendeur, encore de la gloire, encore du génie. Mais son action — autant peut-être que son œuvre — dépasse les frontières d'un pays. *L'impresa* fiumaine est inscrite dans l'immense odyssée

1. Tel est, on le sait, le titre que le gouvernement fasciste a octroyé à Gabriele d'Annunzio. (N. D. L. R.)

européenne, parmi les tourments et les angoisses de cette période, que peut-être on nommera un jour : *le Retour des Légions*.

L'impresa couronne une époque, parfait le *Risorgimento*, marque l'accomplissement des destins italiens, consacre les justes limites, assignées par Dante à l'*umile Italia*.

La Légion a-t-elle ramené de Fiume le Fascisme? On n'oserait l'affirmer. Mais bien des armes dont il s'est servi avaient été forgées sur le Carnaro.

L'exaltation guerrière, le poignard et la chanson (ils venaient des tranchées, mais c'est à Fiume qu'ils prirent contact avec les masses italiennes), les cortèges et les rites nationaux (on dit en Italie : le s*sagre*), la préséance accordée à la jeunesse sur la sagesse, à la force sur la faiblesse, aux droits du guerrier sur le bonheur des masses : tout ce nietzschéisme un peu primaire qui se résout finalement en un *socialisme militaire au service de l'État*, tout cela venait de Fiume; de Fiume (comme aussi les premiers essais de représentation corporative), bien plus que des écrits de Sorel, de Federzoni ou de Marinetti.

On peut aimer ou ne pas aimer ces choses : il serait insensé de méconnaître l'extraordinaire importance qu'elles ont prise dans la vie des nations. Dans la vie internationale aussi, l'occupation de Fiume a eu sa signification. Il est permis de juger sévèrement les méthodes employées par Gabriele d'Annunzio. Il faut reconnaître l'élévation de sa pensée.

Le Commandant a, le premier, compris qu'en dehors d'une fin étroitement nationale, une action politique n'aurait d'influence profonde et durable qu'en tant qu'elle assumerait un caractère universel. Cet impératif catégorique, l'auteur des *Laudi* a été, je crois, le premier — après le pape Benoît XV — à le transporter dans la réalité, précédant ainsi Rathenau, Stresemann et Briand.

Les cris un peu inconsidérés que nous poussâmes à l'adresse de la Société des Nations peuvent faire sourire aujourd'hui. On peut trouver inexplicable l'acharnement — purement verbal d'ailleurs, car le régime fiumain ne cessa de se montrer tolérant — de Gabriele d'Annunzio contre les Serbes.

Il n'en reste pas moins vrai que, onze ans à peine après la

Marche sur Fiume on voit surgir du brouillard une Europe, un monde qui se rapprochent tous les jours davantage de la vision du poète.

II

Un après-midi de mai 1919. Rome triomphe. Le soleil enveloppe le Pincio d'un manteau d'or liquide. *Piazza di Spagna.* Les fleuristes au pied de l'escalier vendent d'énormes bouquets d'hortensias bleus; petites bulles de ciel qui ont dégringolé le long des marches blanches; quelques-unes ont rebondi jusque dans la fontaine qui jase, qui jase....

Cinq heures; la charmante demeure où nous sommes est le temple d'un dieu qu'on attend : il y a des roses autour des fenêtres et des portes; il y a des glaïeuls et des tubéreuses dans des coupes, devant des miroirs : et (c'est une divinité gourmande qui va venir) il y a des bonbons, des gâteaux, des crèmes, des sorbets extraordinaires. La maison est remplie de parents, d'amis. Messieurs graves et âgés, venus pour rendre hommage au compagnon de leur jeunesse, à celui qui demeure impétueux et frondeur; jeunes femmes que l'apparition prochaine trouble déjà; quelques jeunes gens aussi, grisés par l'odeur pénétrante de la gloire; près de moi, mon cher Tullio Carminati, ému comme je le suis moi-même.

Celle qui nous reçoit est heureuse ce soir; souriante, rayonnante, belle, inoubliablement; digne de son nom : Donna Maria d'Annunzio.

Un murmure, un remous et puis un grand silence.

Il entre.

Très pâle; plus pâle encore qu'il ne l'était l'autre jour lorsque devant cinq mille Romains il parla, à l'*Augusteo*; il s'avance d'un pas rapide et égal. Lieutenant-colonel des lanciers de *Novare*, il porte (malgré sa taille exiguë) l'uniforme avec grâce. Le haut col blanc se fond dans la blancheur du visage. Un soupçon de barbiche allonge le menton, à peine empâté. Un pli malicieux, presque de ruse, retrousse les lèvres minces. Mais la bouche est large; le nez grand, bien dessiné. Le front vaste, dénudé, où les veines ont beaucoup de saillie au-dessus des tempes, est d'une extrême noblesse.

Je n'ose pas, de prime abord, regarder ses yeux. Mais les paupières sont moins lourdes qu'elles ne paraissent sur les portraits. Un certain « air du XVIe siècle » est ce qui me frappe tout aussitôt dans ce visage. Je ne songe ni aux Vénitiens, ni aux Romains, ni aux Toscans; pas davantage aux Germaniques; mais bien à ces seigneurs prudents, cruels et jouisseurs que peignit François Clouet. En présence de Gabriele d'Annunzio, je crois reconnaître un courtisan de Henri II. Esthétisme? Littérature? Quand les présentations sont terminées, il prend place dans un fauteuil au milieu du salon. Il parle, tout en savourant un sorbet aux fraises, puis un autre à l'ananas, puis encore un aux fraises. Brandissant sa cuiller, il s'adresse à Adolfo de Bosis, évoque leurs promenades nocturnes à Rome, lorsqu'ils se présentaient, vers deux heures du matin, au café *Aragno* pour acheter au rabais ce qui restait de glaces et de *mantecati*. Le poète — dont la vie et l'œuvre sont une fraternelle *Imitation de Shelley* — s'émeut; il sourit tristement. N'avaient-ils pas un seul cœur, n'étaient-ils pas *single-hearted* jadis?

Maintenant d'Annunzio parle de politique. Il s'indigne de ce qu'il appelle la *fuga notturna*, la fuite nocturne de M. Orlando, qui vient de retourner à Paris avec la délégation italienne.

De sa voix mélodieuse et chantante, il passe brusquement d'un sujet à un autre : Raspoutine et le prince Youssoupoff, avec lequel il a déjeuné tout à l'heure, les guépards et Benozzo Gozzoli, les poèmes en dialecte romain de Gioachino Belli, et la visite « à toutes les fontaines de Rome » qu'il aurait faite la nuit dernière en compagnie de son fils aîné Mario.

Le geste vif des mains accentue le récit; par moments, il rejette la tête en arrière et fixe l'un ou l'autre des assistants avec un demi-sourire; une pause; puis une étrange exclamation, impossible à rendre par écrit, sorte de « hein » nasal tenant à la fois du soupir et du rire : marque de satisfaction, d'ironie, de bienveillance? Je n'ai pas compris, ce jour-là.

Les histoires qu'il raconte s'enchaînent ou ne s'enchaînent pas. Une brève interrogation à un ami, à un inconnu, une réminiscence commune lui servent de transition. Et sa verve capricieuse le reprend de plus belle.

Assis en demi-cercle autour de lui, nous écoutons en silence.

Jeunes ou vieux, obscurs ou puissants, nous ne sommes tous que des comparses, des utilités dans cette conversation qui s'alimente et vit par elle-même, pour elle-même.

Ce monologue à peine entrecoupé me paraît quelque peu de théâtre.

D'Annunzio est à la fois Rodrigue, Iphigénie, Hippolyte et Athalie; nous, nous sommes une collection de suivants, de confidents sans importance : Agar, Nabal, Œnone ou Pylade.

Plus d'un, sans doute, est une sorte de Théramène qui, s'il le voulait, pourrait dire son mot lui aussi. Quelle apparence que l'audacieux se risque? Il convient d'écouter et de se taire.

Nous écoutons; nous nous taisons.

Religieusement.

Et voilà que je sens naître en moi une irritation sourde, un mécontentement secret qui se traduit par le désir d'interrompre la cérémonie, d'enfreindre le rite, d'accomplir quelque formidable incongruité.

Est-ce une jalousie insconsciente qui me pousse?

Je ne sais.

Et je comprends le sentiment de dépit et d'irrévérence qu'éprouva le jeune Henri Heine, le jour qu'il fut amené devant Gœthe trônant et pontifiant.

***

Plusieurs fois, les semaines qui suivirent, je retrouvai le maître chez donna Maria.

Un soir (c'était le 1er juillet) nous dînions ensemble dans le charmant logis de la place d'Espagne; les convives étaient sept. Lumières atténuées; abat-jour orange et roses; crinolines.

Il nous avait raconté d'étonnantes histoires, vraies ou fausses, présentes ou passées; quand l'un de nous parlait, il écoutait à peine, réservant probablement son attention aux seules choses qu'il disait.

Une jeune artiste se mit au piano. Alors il se tut. Giuditta Sartori jouait des *Toccate* de Bach, de Frescobaldi, les

Nocturnes de Schumann. Elle interprétait les maîtres avec une compréhension parfaite, avec une sensibilité raffinée.

D'Annunzio écoutait; il était transfiguré; dans la pénombre, son visage devenait immatériel, spectral. Une expression de sérénité, d'apaisement était sur ses traits; les lourdes paupières s'abaissaient, les plis du front et des joues s'effaçaient; les lèvres serrées s'entr'ouvraient au souffle régulier d'une âme calmée.

Je ne sache rien de si émouvant que de *lire* la musique sur un noble visage.

Gabriele d'Annunzio subit la sensation musicale, terriblement.

Je songeais à part moi : il sait donc aussi écouter, quand il veut.

***

Voici qu'une princesse romaine, américaine et cartomancienne, va lui dévoiler l'avenir. Vingt minutes se passent; je me trouve auprès de Giuditta Sartori; sur un guéridon, il y a les gants du poète.

Une mauvaise pensée nous traverse l'esprit simultanément : un geste rapide; je m'empare du trésor; nous le divisons; le gant droit m'échoit.

Quand j'aurai le loisir de l'examiner, je découvrirai qu'il est presque sans coutures, en chamois très souple.

Ce sera un fétiche qui me suivra partout.

Dans des jours de colère, je songerai à en faire un essuie-plumes.

Nous avons à peine le temps de dissimuler notre larcin.

« Des triomphes, des triomphes, des triomphes; les cartes ont été extraordinaires! » C'est d'Annunzio qui s'exclame tout joyeux.

Je le saurai plus tard : c'est ce soir-là qu'il décida de marcher sur Fiume.

***

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1919, le commandant Gabriele d'Annunzio, à la tête de huit cents hommes environ, quittait le petit village de Ronchi, près de Monfalcone. Les

premiers *autos-camions* entraient dans Fiume vers onze heures du matin sans avoir rencontré de résistance.

Il est difficile de saisir immédiatement la portée des événements historiques.

Les âges à venir apprécieront ce geste de rébellion extraordinaire.

Je me trouvais dans une villa toscane, chez un ami très cher, au milieu d'un beau jardin, vers le 20 septembre, lorsque l'idée me vint d'aller à Fiume.

Esprit d'aventure? Curiosité? Désir de servir une juste cause? De voir une chose peu commune? Il y avait un peu de tout cela en moi.

Il fallait un prétexte pour arriver sur le Carnaro.

J'écrivis à un journal belge, offrant d'envoyer des correspondances de Fiume et une *interview* du Commandant; ma proposition fut acceptée.

Je me nantis des lettres nécessaires, et quelques jours après, je partis.

***

Mais lui, l'auteur des *Laudi*, pourquoi s'est-il métamorphosé — tout à coup — en un guerrier puis en un conquérant de cités? *L'Enfant de Volupté* n'affichait-il pas une indifférence hautaine pour les choses de la politique? La chasse à courre ne le passionnait-elle pas plus que la guerre? Et concevait-il une autre façon d'exposer sa vie que de provoquer en duel un gentilhomme de haut lignage? Essayer d'expliquer la conduite d'un grand homme, quand ce grand homme est vivant et qu'on le connaît bien, ou tout au moins qu'on croit bien le connaître, est une entreprise délicate, où l'on risque fort de se tromper et par surcroît de déplaire. Mais la tâche du mémorialiste n'est pas celle de l'historien. Son erreur même est profitable à ceux qui le consultent.

Je crois que dès ses premières années, l'absolu tourmente Gabriele d'Annunzio. Une aspiration à ce qui est stable, à ce qui dure, à ce qui échappe à l'espace et à la durée. Toute son œuvre, qui exalte le monde sensible, est aussi une plainte — parfois secrète, souvent avouée — sur la fragilité de cet univers. De là, dans les écrits de sa jeunesse, ce romantisme

des souverainetés illusoires, des villes mortes, des grandeurs abolies. De là sa tendresse pour les princes de la Renaissance, empereurs qui possédaient :

Quelques châteaux, et non le monde.

De là sa piété pour les architectures de la Rome baroque, Babels trompeuses célébrant un pouvoir qui décline, une foi qui va s'assoupir. De là aussi l'éloignement qu'il ressent pour les triomphateurs de l'histoire : César, Auguste, Trajan, Saint-Thomas, Charles-Quint, Cromwell, Robespierre, Napoléon, Lénine... Saura-t-il aimer les forces vives du monde moderne? Non. Malgré sa brève carrière parlementaire, il a la démocratie en horreur. Il se rend odieux à l'église romaine. Quant au capitalisme, il le méprise. Les lois religieuses, politiques ou économiques ne sont pas faites pour lui. Un anarchiste? Tout le contraire. Une préoccupation éthique domine à la fois son œuvre et sa vie : la recherche de valeurs non périssables. Très vite il sera lassé des vanités érotiques et mondaines. Très vite il connaîtra le prix de la gloire. La vie héroïque le séduit. Mais la solitude orgueilleuse ne l'arrêtera pas longtemps. Le geste du héros devra assumer une signification épique, se trouver en harmonie avec une volonté collective. A ce point, d'Annunzio dépasse le nietzschéisme de ses premiers ouvrages. Cette volonté collective, n'est-ce pas celle de la nation, principe immortel, réalité rayonnante et qui offusque toute autre valeur? Le poète le croit. Déjà *la Nave, la Geste d'Outre-mer*, étaient tout imprégnées de patriotisme et de dévotion nationale, un peu à la façon barrésienne. De deux ans plus jeune que l'auteur du *Voyage à Sparte*, d'Annunzio se lança dans la mêlée, avec une joie juvénile, une intrépidité surhumaine, un plaisir presque barbare qui ne laissèrent pas d'étonner ceux de ses admirateurs que la guerre emplissait d'angoisse et d'impuissante colère. Il en arriva (vol sur Pola) à célébrer *la joie de frapper l'ennemi pendant son sommeil.*

Mais sitôt l'armistice signé, il ne s'abandonna pas un seul instant aux complaisances de la Victoire. Tous les problèmes qui se posaient devant la civilisation menacée, il les envisagea.

Les attitudes faciles ne furent jamais les siennes.

III

On m'avait dit à Rome : « Le blocus de Fiume? Ça n'existe pas. Imaginations surchauffées, visions romanesques qui déforment la réalité : deux trains arrivent tous les soirs à Fiume et y amènent tous ceux qui désirent s'y rendre. »

On m'avait dit à Rome : « Vous partez pour Fiume, prenez garde; vous pourriez arriver trop tard; les poètes varient souvent et d'Annunzio change tous les jours; vous risquez fort de ne plus trouver personne. »

On m'avait dit... que ne m'avait-on pas dit? Les ennemis de Fiume ne reculent devant aucune de ces petites calomnies énoncées sur le mode badin, et qui doivent, pensent-ils, faire sombrer dans le ridicule le Commandant et ses légionnaires.

C'est surtout sur le *forestiere*, sur l'étranger, que s'exerce l'astucieuse propagande. Artiste ou diplomate, touriste ou homme d'affaires, nul n'est épargné : aventure littéraire, cabotinage, donquichottisme... On n'entend que cela dans les *tea-rooms* et les wagons-restaurants, de Sorrente au Lido.

J'ai mis de la cire dans mes oreilles et je suis parti.

Deux fois par jour, un train entre à Fiume, un train en miniature avec de petits wagons d'il y a trente ans et une locomotive à longue cheminée qui souffle comme un vieux monsieur.

Dans la gare de Trieste, les carabiniers, les agents en bourgeois sont innombrables. Par leurs soins, le convoi arrivera à Fiume veuf de ses passagers; plusieurs même vont terminer en prison leur expédition.

Dans les compartiments, c'est bien pis. Les voyageurs s'observent les uns les autres; chuchotements, airs mystérieux. A dix heures du soir nous arrivons à la station de Mattuglie-Abbazia, à 9 kilomètres de Fiume. Seuls, quelques Fiumains munis de tous leurs documents sont autorisés à rester dans le wagon. Les autres voyageurs doivent tous descendre; quelques-uns sont soumis à un interrogatoire : que vont-ils faire à Abbazia? Combien de temps resteront-ils?

Quatre ou cinq de mes compagnons de route, qui n'ont pu suffisamment justifier leur présence, sont arrêtés. Des cara-

biniers les emmènent. L'obscurité est profonde autour de moi; soudain, l'aveuglant faisceau d'un réflecteur strie la nuit. Des sbires de toutes sortes s'agitent, parcourent le train, descendent à droite, remontent à gauche, se faufilent derrière des haies, se glissent sous les fourgons; ainsi courent les cloportes lorsqu'on soulève la pierre sous laquelle ils se terrent.

Je quitte la gare avec mon guide, un boy-scout en civil, volontaire istrien qui connaît parfaitement le pays; un employé du chemin de fer, prévenu, s'est chargé de mon bagage. Nous marchons furtivement; la campagne est noire; des patrouilles passent, que nous évitons; par moments, nous nous arrêtons; attentifs au plus léger bruissement, nous défiant des ombres.

Nous arrivons à la voie du chemin de fer. Un tournant, le train doit ralentir ici; il s'agit de sauter dans le convoi en marche. Rumeur lointaine. L'œil rouge de la locomotive nous fixe, grandit. Je songe aux romans de Jules Verne, à Phileas Fogg, à Passe-partout, aux Sioux du Châtelet; le Carso nocturne doit ressembler aux Montagnes Rocheuses. Un commandement, un geste : nous sommes sauvés.

Les portières s'ouvrent; la lumière nous éblouit — quel vacarme! On chante, on rit; de faux *ferrovieri* se dépouillent de leur déguisement; des uniformes sortent des valises; des hommes surgissent du tender, noirs de suie; d'autres, hissés sur le toit du wagon, battent furieusement des pieds. Pour la première fois, un cri frappe mon oreille :

Per il Comandante d'Annunzio, Eïa, eïa, eïa, Alalà!

Le cri de guerre des légionnaires.

Cinq minutes plus tard je suis à Fiume.

***

Je traverse la ville déjà endormie; il est près d'une heure du matin quand j'arrive au « Comando »; là, tout est illuminé; symphonie du travail : machines à écrire, sonneries, téléphones, ordres donnés, dépêches reçues ou transmises, va-et-vient; on se croirait en plein jour. On travaille, on travaille ; fiévreusement; inlassablement ; dans une chambre du second étage, le Commandant (car ici d'Annunzio n'est plus que le Com-

mandant) écrit encore; ses compagnons se dépensent comme il se dépense lui-même; *Indeficienter*[1]; c'est la devise de Fiume.

Le spectacle de ce labeur nocturne est impressionnant. Il y a dans cette peine consentie, dans cette fatigue voulue, quelque chose d'admirable et d'émouvant, de presque monacal!

N'est-ce pas un ascète qui me reçoit? Dans la suite, il me sera donné d'apprécier la droiture d'âme, le courage et les hautes qualités de cœur et d'esprit du major Giovanni Giuriati[2]. Les conceptions politiques nous séparent; je n'approuverai pas ses méthodes de gouvernement. Cependant j'évoquerai toujours avec émotion cette austère figure que je rencontrai sur le seuil de ma vie fiumaine. Ce fut par ses soins que je trouvai à me loger, ce soir-là, ce qui n'était guère facile.

***

Le lendemain j'étais invité au banquet des *bersaglieri*. C'est là que je revis Gabriele d'Annunzio; c'est là que je pris contact avec les légionnaires.

Leur camaraderie un peu bruyante, leurs chansons, leurs cris, leur exubérante jeunesse m'étonnent un peu tout d'abord.

Mais le Commandant s'avance vers moi; il me reçoit très amicalement, s'enquiert de nos amis communs, m'interroge : « Comment êtes-vous venu? Avez-vous pu passer facilement? Resterez-vous quelques jours? J'espère vous voir souvent. » Puis il évoque la soirée du 1er juillet, chez Donna Maria : « Vous voyez que les cartes disaient vrai » et il sourit gravement.

Je suis confus d'un accueil aussi aimable; je ne sais comment le remercier.

J'ignorais alors que ces paroles charmantes, il les adresse à tous les visiteurs sans distinction. Il n'en est point pour qui il ne « fasse des frais ». C'est un des secrets de son prodigieux *don de plaire*. Il évoque toujours ses précédentes rencontres avec son interlocuteur, qu'il s'agisse de guerre ou de salon, de théâtre ou d'une auberge campagnarde. Il se souvient

1. Intarissablement.
2. Aujourd'hui président de la Chambre italienne et Secrétaire Général du parti fasciste.

des moindres détails susceptibles *de faire plaisir*; son étonnante mémoire a conservé les noms des hommes et des lieux, les particularités fugitives d'un instant : des fleurs qu'il y avait dans un vase, un cri qu'on a poussé dans la rue, la saveur d'un fruit, la couleur du ciel.

C'est par ces moyens si simples qu'il enchante ceux qui s'approchent de lui; à peine aperçoit-il une physionomie qui ne lui est pas totalement inconnue, son visage s'illumine; ajustant son monocle, il s'élance; les exclamations d'une joyeuse surprise préparent les paroles de bienvenue.

On a l'impression qu'il va dire : « Ah! Puisque je retrouve un ami si fidèle... »

***

A la fin du dîner il prend la parole; il expose à ses compagnons la situation internationale : il faut tenir, il faut résister, la victoire est certaine; le Gouvernement italien hésite, se prépare peut-être à renoncer à ses droits; la Conférence est impuissante; il faut être prêt à repousser par la force une intervention des puissances ou de la « pseudo-Société des Nations ». Fiume ne doit compter que sur elle-même et sur ses légionnaires; elle sera sauvée ou elle périra.

Des acclamations sans fin couvrent sa voix. Après lui, d'autres orateurs parlent. Pour la première fois, je suis assailli par des torrents d'éloquence; de braves garçons, qui sont de fiers soldats, des chefs courageux, énoncent sur le mode lyrique leur « credo » politique. L'imitation de la prose dannunzienne est du plus curieux effet. Je constate tout de suite combien cet état d'âme qu'on pourrait appeler l'intensité oratoire est contagieux. Après les premières minutes de surprise, les expressions les plus pompeuses, les plus exaltées paraissent naturelles; la prosopopée, l'évocation, l'antonomase, l'hypotypose deviennent les tropes de tous les discours, envahissent même la conversation familière.

On ne dit pas : « quatre mois », à Fiume. On dit : « cent vingt jours et cent vingt nuits ».

***

Le Commandant m'avait promis de me revoir le lendemain et de m'accorder l'*interview* que je venais lui demander. Je fis antichambre toute la journée et ne fus pas reçu; il en fut de même le jour suivant; on me dit que l'instant politique était grave, que d'Annunzio avait tous ses moments comptés; qu'il travaillait seize heures sur vingt-quatre; que si j'avais la patience d'attendre deux jours encore, je serais reçu certainement.

J'attendis une semaine.

Enfin, j'obtins mon interview. Le Commandant me fit appeler; je restai près d'une heure avec lui; comme ce jour-là il y avait du changement, je pus annoncer l'orientation nouvelle de la politique fiumaine. *Ora incomincia il bello,* le beau va commencer maintenant, me dit d'Annunzio en me congédiant.

IV

La ville : comme sur les images de la méthode Berlitz. Elle contient tout ce que doit contenir une ville : gare, avenues, lampes à arc, trains, cafés, hôtels, banques, agents de police; un port avec des bateaux ancrés et des débardeurs au repos; de petites rues enchevêtrées où ne manquent sans doute ni les tripots, ni les mauvais lieux.

Des monuments? Peut-on les nommer ainsi? Les églises sont laides, les bâtiments officiels affreux; les façades hésitent entre le Louis XVI hongrois et le gothique autrichien.

Il y a bien une tour, une tour munie d'une horloge et surmontée d'un aigle à deux têtes; faute de mieux, on a mis la tour sur les timbres; bleu-ciel, lilas, saumon ou lie-de-vin, voilà la tour qui s'en va par le monde, plus fameuse que les donjons de San Gimignano, plus vantée que la Carisenta.

Tout ce que contient une ville : une place, un théâtre, des journaux qu'on crie à cinq heures. Il y manque une chose : un jardin. Il y a bien, tout au fond, derrière la gare, un parc humide d'un abord malaisé : plus de ronces que de gazon, plus de buissons que d'arbres, et des pierres, des pierres. C'est

un peu de maquis qu'on a laissé là, ce n'est pas un jardin. Un beau parc entoure la villa archiducale située sur la colline, derrière le palais du *Comando*. Mais il faut, pour qu'il soit agréable, qu'un jardin soit un jardin et ne soit que cela. Or, la villa est occupée par les autorités militaires; dans les allées, veuves de silence et d'ombre, c'est un va-et-vient d'automobiles, un rutilement d'uniformes.

Il existe dans un coin de Fiume des pelouses fleuries, des bosquets pleins de charme, des taillis ombreux; c'est un jardin secret que je ne connaîtrai que plus tard.

***

Du barrage de Cantrida au pont de Sussak, le tramway traverse les états du poète dans toute leur étendue.

Cantrida, que sa proximité d'Abbazia rendait cher aux Viennois; quel abandon, quel silence! Allées plantées de tilleuls, villa Rodolphe, villa Élisabeth, villa Stéphanie — fantômes. — Fenêtres fermées, portes qui ne s'ouvrent plus depuis des mois sans doute, vérandas aux larges baies vitrées, vides de meubles. On retrouve le luxe et la joie de naguère, un luxe dans le goût autrichien d'il y a trente ans; aux façades couvertes de plantes grimpantes s'effeuillent les roses rouges.

Les pâtisseries sont closes, hélas, où se débitaient les *torte* succulentes et les incomparables *eiskaffee* par lesquels l'empire de François-Joseph continue de vivre dans le souvenir des hommes.

Au bout du village, une guérite : c'est le *posto di blocco*, la frontière entre les troupes fidèles et les rebelles. Les *Arditi* ont construit de grands talus de pierre au travers de la route. Sur le bord du chemin, un bizarre cénotaphe est dressé; sur la « pierre tombale » et sur la croix de bois se lisent des paroles peu aimables à l'adresse de M. Nitti, dont le nom est gravé en lettres capitales : c'est la *Tomba di Cagoïa*[1].

La route suit une crête de rochers. A cinquante mètres plus bas, sur le rivage, il y a un cirque naturel, décor merveilleux, avec le Carnaro pour toile de fond, et qui se prête

1. *Cagoïa* : limaçon; surnom donné par Gabriele d'Annunzio au président du Conseil.

admirablement aux jeux équestres ou nautiques, gymniques ou guerriers que le poète et les légionnaires y viennent célébrer souvent.

A l'autre bout de Fiume, le tram (ce transsibérien de notre république) s'arrête un peu après le pont de Sussak.

La Fiumara, qu'on appelle aussi l'Eneo, est cette petite rivière au cours très rapide qui donne son nom à la ville; le sceau de Fiume ne porte-t-il pas une aigle à deux têtes, les serres posées sur une urne inclinée? Le torrent qui jaillit de l'urne (*indeficienter*), c'est la Fiumara.

Un pont; guérite; *posto di blocco*; de l'autre côté de l'eau, c'est l'Orient, c'est le pays slave, ce n'est presque plus l'Europe; une passerelle de quinze mètres à peine sépare deux mondes; ce ne sont pas les enseignes croates qui le disent, c'est la forme des maisons, l'allure des promeneurs, ce marché en plein vent et, plus loin, ce long bâtiment aux boutiques appuyées l'une à l'autre, qui évoque à la fois les bazars turcs et le *Gostinny Dvor* de Léningrad.

Les douze mille habitants de Sussak sont presque tous croates. Est-ce une raison pour leur sacrifier les trente-huit mille Italiens de Fiume?

***

Revenons à Fiume; le port est désert, les élévateurs, les sémaphores tendent désespérément leurs bras vers le ciel; et la nuit, le phare scrute en vain le golfe de son œil rouge; pas une voile dans le Carnaro; pas un steamer. Seules, les unités de combat sont alignées; là-bas, près du môle, la masse énorme du dreadnought *Dante Alighieri* et le croiseur *Mirabello*; plus près, le long du quai, devant la place Dante qui est le cœur même, l'agora de la ville, trois contre-torpilleurs, les torpilleurs et les minuscules, mais redoutables *Mas* (motor antisubmarine); toute cette flotte reconnaît pour chef Gabriele d'Annunzio. Je veux bien que plusieurs officiers de marine en pensent autrement; un fait est certain : il ne serait pas bon que des instructions venues de Rome ou d'ailleurs s'opposassent aux ordres donnés par le Commandant de Fiume. Les équipages sauraient faire respecter la volonté de la ville « contre un et contre tous ». L'expérience l'a montré.

***

Fiume ne vivait que de son port. Le blocus paralyse la ville. Des dockers sans travail aux courtiers sans affaires, des marins sans embarquement aux armateurs ruinés, partout le chômage, la gêne. La misère : c'est la faim à la porte du pauvre; à l'huis du riche, c'est la tentation; la voie des affaires louches et des marchés inavouables reste ouverte; on commence par spéculer; puis on triche, on truque. Il faut bien vivre; on devient « profiteur » ou, comme on dit en Italie, *pescecane*, requin.

Ils ne manquent pas, les requins, sur les bords du Carnaro.

***

Fiume est essentiellement marine. Même quand le promeneur quitte les rues voisines de la rade et monte vers la colline, vers les faubourgs de Zamet, de Podmúrvitza, de Cosale, la présence de la mer l'accompagne. Ces petites maisons tournées vers elle et qui regardent de toutes leurs fenêtres le golfe et l'archipel, ces maigres champs à peine cultivés, les voiles, les filets que l'on voit, et les vendeurs de poisson qui offrent sur un lit d'algues les rougets argentés et les petites langoustes nommées « scampi »; et jusqu'au balancement de hanches qu'ont, en marchant, les garçons habiles à grimper aux cordages, tout rappelle la mer, tout est imprégné d'air marin. On peut s'avancer vers l'intérieur, gravir la côte, jusqu'au pied des Dinariques; encore et toujours, celle qu'on ne voit plus reste présente. Seule, l'Alpe oppose une infranchissable muraille au vent de la mer, à l'esprit de la mer.

C'est là un phénomène italien par excellence.

A peine s'éloigne-t-on de n'importe quel port européen, Anvers ou Marseille, Liverpool ou Rotterdam, Valence ou Dantzig, à peine a-t-on quitté la rade tumultueuse, les faubourgs hérissés de chantiers, que le décor change. On oublie la mer. Les campagnes ou les landes, les vergers ou les champs, les collines ou les montagnes, les rivières font penser à autre chose, éveillent en nous des sensations nouvelles. Il semble que l'on soit à cent lieues du rivage.

On n'oublie jamais la mer en Italie. Elle caresse éternellement la vie; elle est la compagne des travaux et des jours. Il n'y a pas de sommet d'où on ne l'aperçoive. Il n'y a pas de vallée où on ne la devine, il n'y a pas de lagune où on ne la sente prochaine.

Fiume n'est pas seulement un port; elle est la créature de la mer. C'est une des raisons pour lesquelles elle est, véritablement, FIUME D'ITALIE.

***

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de Croates à Fiume? Il y en a. On ne s'en aperçoit guère. J'ai passé près d'un an dans la ville; j'ai pénétré dans tous les milieux, là même où les légionnaires n'allaient pas. Quelquefois (très rarement) j'ai entendu parler le slave; mais on découvre en un an à Fiume moins de traces de slavisme et d'usages slaves que l'on ne rencontre de témoignages d'une culture flamande en une heure à Bruxelles. La domination hongroise n'a laissé d'elle que peu de chose : quelques bâtiments, les installations maritimes, deux ou trois inscriptions en cette langue étrange qu'on dirait appuyée aux deux dernières lettres de l'alphabet (seuls, quelques fonctionnaires timides et rangés savent encore les lire). On n'en veut pas aux Magyars, à Fiume. Une bien autre influence que celle du gouvernement hongrois ou des hypothétiques Croates se fait sentir.

Ce *Corso* large et lavé, ces vitrines étincelantes, cet entassement de faïences, de nickelures et de victuailles, ces délicatesses de toutes les couleurs, ces cadres et ces cendriers ornés d'inscriptions sentimentales?... Ces messieurs graves aux paletots si longs, qui échangent de longs coups de chapeau, cérémonieusement? (Ils ne parlent que l'italien pourtant, avec le plus pur accent fiumain : vénitien de bonne marque, à peine strié çà et là d'une veine triestine). Pourquoi certains d'entre eux ont-ils une allure germanique. Pourquoi certaines choses ont-elles l'air d'arriver tout droit de Hambourg, de Munich ou de Dantzig? Il n'y a pour ainsi dire pas d'Allemands à Fiume : quelques hôteliers, deux ou trois médecins, les garçons de café, quelques commerçants; mais, alors que l'on

cherche en vain, dans l'*italianissima*, la moindre parcelle de Hongrie ou de Yougoslavie, il est assez surprenant de rencontrer de petits débris de culture allemande, d'esprit allemand. Admirez la propreté méticuleuse des magasins, entrez dans cette pâtisserie : l'aspect même des gâteaux ne vous rappelle-t-il rien? Voici les *sandwich* beurrés, fourrés de jambon cuit; écoutez ce que joue cet orchestre, au café Budai; *Markenbazar* et *Baumkuchen*, crèmes fouettées, valses viennoises, figurines de faux saxe et cristaux « sécession », tout cela vient de loin...

***

J'aime à m'arrêter devant la voie ferrée qui traverse la ville : c'est le chemin de fer Fiume-Agram-Budapest. Il y a des mois et des mois que le dernier train a disparu, emportant les derniers fonctionnaires de Charles IV. Depuis lors, les rails, les signaux, les disques, les passages à niveau, tout va se délabrant, s'enfonçant dans le passé. La couleur s'efface, les inscriptions deviennent illisibles, les traverses pourrissent; des débris de toute sorte jonchent la voie; peu à peu la nature sournoise et taciturne recouvre de son linceul vivant le travail des hommes; des plantes poussent de tous les côtés; la viorne et le convulvulus s'enroulent autour des poteaux; les pierres s'habillent de mousse; les talus sont couverts de chardons, de trèfle et de boutons d'or; la guérite d'un garde-voie disparaît sous la vigne vierge; un nid de martinets s'est installé sur le toit; le long des rails brillants, les lézards viennent jouer au soleil.

Sournoise, triomphale, la nature sort de terre comme une reine prisonnière qu'on aurait délivrée.

***

Citta-Vecchia : un îlot de Venise, un septième *sestiere* qui se serait détaché, un jour, et que le *maestro*, le vent sauvage de l'Adriatique, frère de la *Bora*, aurait poussé au fond du Carnaro. Une porte est ouverte sous la tour du *Municipio*; c'est par là qu'on entre dans la vieille ville.

Rues très étroites aux petits pavés aigus, maisons aux toits rapprochés, très anciennes, mais sans style, étalages en plein vent, madones aux carrefours, impasses, culs-de-sac, éclairage précaire; ici, plus de Hongrie, plus d'Allemagne; la domination étrangère n'a jamais pu s'introduire dans ce réduit; tout respire l'air italien; l'âme italienne est partout, dans la disposition même des détails les plus insignifiants.

Tous les matins, au pied de la tour du *Municipio*, un marché aux herbes fleurit.

La vie quotidienne a sa mélodie comme la mer. Ici cette mélodie est plus italienne que l'ouverture de *Semiramide*!

Éclats de voix, jurons et blasphèmes, fragments de chanson, tambourin de mules qui piétinent les petits pavés; marchandages et commérages; grelots et guitares; tout cela dans un décor de Piranèse. Sous les blocs d'un arc romain, au bout d'une *calle* sinueuse, des chèvres passent; des linges sèchent aux fenêtres; un maréchal-ferrant (vient-il du théâtre de Marcello?) a installé son enclume devant sa porte. Des colporteurs vendent des pommes, des oranges, des fleurs, des cartes postales et des *frutti di mare*; des centaines d'enfants courent et virent de tous côtés; des garçons avantageux, les yeux noirs et les cheveux lissés, taquinent une fille qui se dépêche, moulée dans son châle à franges du Rialto. Des marins qui se tiennent par le petit doigt de la main sortent de *l'osteria* : dans l'air flotte une odeur de vin, de friture et d'amour.

Une fanfare éclate : *ecco, passa la banda*; une musique militaire traverse la ville. Cela arrive à peu près quatre fois par jour à Fiume. Et chaque fois tout le monde se précipite; on accompagne les musiciens, on les entoure; un cortège se forme : bientôt la foule suit la musique sur le *corso*, vers la *piazza Dante*; quand la fanfare, à bout de souffle, s'arrête, les épigones reprennent le refrain, chantent, acclament, trépignent; le plus souvent, ils arrivent devant le palais et ne consentent à se disperser qu'après avoir vu leur idole : d'Annunzio et après avoir poussé de frénétiques « Alalà! » en son honneur.

Sur le *piazza Dante*, à toutes les heures du jour, mais surtout vers midi et vers le soir, des groupes stationnent,

discutent, se promènent; les Fiumains vont peu au café pendant la journée. Ils préfèrent se retrouver dehors; les discussions sont souvent très animées, parfois même violentes : les officiers et les soldats se mêlent aux citoyens; les nouvelles, vraies ou fausses, circulent; les « secrets d'État » s'ébruitent; des calomnies souvent aussi se propagent; c'est le *forum* antique. Les promeneurs le traversent de long en large, vont, viennent, retournent. Une grande partie de la vie publique et privée des Fiumains se déroule là; et c'est encore une habitude italienne, nettement italienne (*schiettamente*, dirait d'Annunzio). C'est entre la *piazza* et le *corso* de toutes les villes d'Italie que s'ébauchent les amours, les chefs-d'œuvre et les révolutions.

***

Le passé, la ville, l'aspect des rues; l'antique Tersatica placée sous la juridiction du patriarche d'Aquiléïa, le territoire fiumain détaché du duché de Carniole, l'autonomie communale garantie et protégée par les Habsbourg, puis, en 1779, la création du *Corpus Separatum* directement rattaché à la couronne de Saint-Étienne; que d'arguments en faveur de la nationalité italienne!

Tout cela ne pèse guère. Un seul argument compte : le peuple de Fiume. L'armistice ne fut qu'une station de son calvaire. Bientôt débarquaient les Annamites; les troupes italiennes étaient « admises » à participer à l'occupation interalliée.

Par des plébiscites, par des déclarations solennelles, la population affirmait sa volonté d'être unie à l'Italie (comme elle l'avait déjà fait le 30 octobre 1918, alors que l'empire austro-hongrois était encore debout). La Conférence n'entendait pas ces appels déchirants. Les troupes d'occupation imposaient mille vexations aux Fiumains.

Un jour de mai 1919, des bagarres éclatèrent. Fiume irritée s'abandonna à de tristes excès; le sang coula.

Des soldats français furent tués ou blessés. Il y eut des morts parmi les troupes annamites... parmi les civils aussi...

On voudrait sauter cette page douloureuse de l'histoire de

Fiume. Après la plus cruelle des guerres, la malheureuse ville, avant de connaître la paix, devait provoquer une lutte fratricide : des Italiens, frappés par des Italiens, devaient périr dans ses murs. N'était-elle pas fratricide aussi, cette mêlée de 1919 où, six mois après l'armistice, des Français tombaient, victimes d'une affreuse méprise due à l'excitation populaire?

Quels sont, devant l'histoire, les responsables du massacre? La Commission d'enquête nommée par la Conférence ne parvint pas à l'établir. La façon dont siégea cette commission suscita des *imbrogli* sans fin : questions de préséance, violences de langage, confusion des langues, incertitudes des témoins...

Les conclusions de l'enquête sont connues : les troupes italiennes devaient évacuer la ville; la police britannique assurerait l'ordre.

On savait ce que cela voulait dire. Voilà bien des années que les troupes anglaises « assurent l'ordre » à Chypre, au Caire, à Gibraltar, à Hong-Kong, à Zanzibar.

Le départ des Italiens (c'étaient, entre autres, les grenadiers du major Reina) fut dramatique. Des femmes arrachèrent les drapeaux aux soldats et les jetèrent à terre : *Si vous abandonnez Fiume, que vos drapeaux soient foulés aux pieds par vous*! Scène digne d'un Tite-Live ou d'un Guichardin.

LÉON KOCHNITZKY

(*A suivre.*)

LES RÉVOLUTIONS CHINOISES

ET LES

SOCIÉTÉS SECRÈTES

On a glosé beaucoup sur le rôle politique joué en Occident par les sociétés secrètes, principalement la Franc-Maçonnerie et ses dérivées.

Elles sont, pour nombre d'écrivains, le facteur prépondérant des révolutions qui se sont succédé depuis le XVIIIe siècle. Songeons à tout ce qu'on a raconté sur l'Illuminisme bavarois et son chef, Weisshaupt, par exemple, qui aurait fortement contribué à préparer la Révolution française, — sur les mystérieux Rose-Croix, les maçonneries écossaises jacobites, etc.[1].

Sous Napoléon Ier, les sociétés secrètes allemandes préparent la guerre de libération de 1813. En France, la vigilance de Fouché les oblige à se terrer, mais dans le royaume de Murat, les Carbonari napolitains forment les premiers plans pour l'indépendance italienne.

La Restauration verra pulluler les sociétés secrètes, Épingle noire, Patriotes de 1816, Vautours de Bonaparte, Chevaliers du Soleil, et en 1830 les Carbonari français réalisent une partie de leur programme.

Bien que souvent la trace d'une influence réelle sur les

1. Pour l'étude des sociétés secrètes au XVIIIe siècle, on consultera avec intérêt les travaux remarquables de Le Forestier, notamment sa thèse en Sorbonne sur l'Illuminisme de Bavière et la *F.·. M.·. allemande* (Hachette, 1914). *L'occultisme et la F.·. M.·. écossaise*, Perrin, 1928, etc.

bouleversements politiques soit impossible à déceler, on n'en accuse pas moins les sociétés secrètes d'avoir trempé dans toutes les guerres et dans toutes les révolutions.

Cette tendance ne fait que s'accroître à l'époque contemporaine, où l'on voit dans la révolution des Jeunes Turcs l'œuvre du Grand-Orient de France, dans la révolution chinoise de 1911, celle de la Franc-Maçonnerie américaine, et il n'est pas jusqu'à l'Illuminisme de Weisshaupt qu'on n'ait fait ressusciter en Bavière, en 1918, avec Kurt Eisner et les « Spartakistes » (le nom maçonnique de Weisshaupt était Spartacus).

Comme malgré tout un certain décousu régnait dans les accusations portées ainsi contre les sociétés secrètes, que, généralement, il n'y avait pas de lien apparent entre des événements historiques aussi éloignés dans le temps que dans l'espace, que la Maçonnerie elle-même est quelque chose de très variable et de très compliqué, on imagina qu'il devait exister, au-dessus des diverses sociétés secrètes, une puissance directrice occulte et souveraine. Cet organe suprême serait chargé de la préparation des mouvements historiques et de la coordination des efforts pour réaliser un but connu de lui seul.

> Une ombre erre à travers l'histoire du monde,
> Mais celui qui la projette, on ne le voit pas.

Plus exactement, même, on désigna une secte juive mystique, dont le Sionisme ne serait qu'une filiale, qui s'efforçait de remplir ce qu'elle croyait être la mission divine d'Israël, commander aux nations et prendre en mains les destinées du monde. Un livre, entre plusieurs, bien fait du reste pour attirer la curiosité, contribua à répandre cette idée avec preuves, malheureusement incontrôlables, à l'appui[1].

L'écrivain allemand Ahlwardt, antisémite notoire, avait soutenu déjà, avant la guerre, une thèse plus hardie encore[2]. Il prétendait que jésuites, juifs et francs-maçons en réalité ne faisaient qu'un et, malgré leur opposition et même leur hostilité apparentes, poursuivaient en commun par des moyens

1. *Die Geheimnisse von Zion*, traduction française : « Protocols » des Sages de Sion, 100, faubourg Saint-Honoré, Émile Paul, édit.

2. V. *Mehr Licht*, par Ahlwardt, Libr. Karl Rohm, Lorch, Wurtemberg, 1911.

différents la réalisation du même but, la domination du monde.

C'est cette même idée, de la recherche d'un organe directeur occulte, qu'on retrouve dans certains milieux sous une autre forme — lorsqu'on parle de la toute-puissance de la « finance internationale ».

Pour juger sainement les choses, il faut faire abstraction de toute passion sociale, raciste ou religieuse et écarter les exagérations manifestes, voire les mystifications qui remplissent cet amas de textes sur les sociétés secrètes, où depuis l'abbé Barruel[1] les anecdotes remplacent le plus souvent les documents. On ne réussira pas sans doute à établir d'une façon exacte l'action des sociétés secrètes dans l'histoire européenne ou américaine. Mais on arrivera à cette conviction qu'elles ont revêtu suivant les lieux et les temps des vêtements variés, toujours adaptés aux circonstances, et que leur influence s'est manifestée à certains moments par une intervention puissante dans la marche des événements matériels.

Si les sociétés secrètes ont joué dans l'évolution de l'Occident un rôle évidemment très important, il en est de même en Chine.

La comparaison pourrait même s'étendre assez loin. En Chine comme en Europe, les origines de ces sociétés sont obscures et remonteraient à une haute antiquité; leur mode d'action est semblable; leur organisation pareille. Enfin, en Chine comme en Europe, c'est surtout aux XVIIIe et XIXe siècles que leur influence se manifeste lors des révolutions et des bouleversements politiques. Tout cela, nous aurons l'occasion de le remarquer au cours de cette étude. Si j'en parle dès maintenant, c'est pour attirer l'attention sur une hypothèse qui gagne de plus en plus de terrain dans les milieux de l'orientalisme et de l'ethnologie, savoir que les peuples de la haute antiquité ont eu beaucoup plus de relations entre eux qu'on ne le croyait jusqu'ici. Les découvertes qui se succèdent depuis un peu plus d'une vingtaine d'années au Turkestan chinois,

1. Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme, 1793*, réfuté par l'ouvrage de Mounier, *De l'Influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France*, 1801.

en Mongolie, en Perse, en Afghanistan, en Mésopotamie, mettant au jour des civilisations ignorées, ont modifié et transformé nos conceptions classiques, passées presque à l'état de dogmes.

Je n'irai point jusqu'à conclure que les sociétés secrètes en Orient et en Occident proviennent d'une source commune, bien que cette théorie ait des partisans de grande valeur et que le principe « les mêmes causes produisent les mêmes effets » ne suffise pas toujours à expliquer la présence de détails identiques des deux côtés. En ces matières il convient d'être prudent et d'attendre du temps, des travaux des philologues et des archéologues que, sur ce point comme sur tant d'autres, le voile de l'inconnu se déchire[1].

La Chine passe à juste titre pour être la terre d'élection de toutes sortes d'associations.

A quoi cela tient-il?

A plusieurs causes, sans doute. Mais la principale est assurément la difficulté extrême de la vie dans ce pays très peuplé, dépourvu de voies de communication, dévasté sans cesse par les épidémies, les fléaux naturels et la guerre civile. La lutte pour l'existence y atteint une âpreté dont seules les périodes les plus sombres de notre moyen âge peuvent nous donner une idée.

« Il n'y a pas de riches en Chine, disait Sun Yat-sen; il y a seulement des grands pauvres et des petits pauvres. »

L'individu isolé n'est rien; il succomberait infailliblement s'il ne se joignait à d'autres individus. Et l'axiome : « L'union

1. A la suite des trouvailles paléontologiques et archéologiques récentes des missions Anderson, Teilhard du Chardin, Licent, dans la Chine du Nord et en Mongolie, on a cru pouvoir émettre l'hypothèse d'une migration ou tout au moins de communications entre les régions de l'Europe du sud-est, où se rencontrent les mêmes vestiges d'une poterie intermédiaire entre l'âge de pierre et l'âge de bronze. La ligne suivie d'Europe en Chine (ou inversement) est marquée par des découvertes de gisements analogues.

Aussi certaines hypothèses, qui ont paru très hardies il y a quelques années, n'éveillent plus aujourd'hui le même étonnement. Le sinologue allemand Forke, en 1904, croyait reconnaître dans la légendaire déesse Si Wang-mou la reine de Saba. Chavannes montra aussitôt que Forke avait laissé aller son imagination plus loin que ne le permettaient les textes. Mais l'hypothèse, pour avoir été mal étayée, ne serait pas à dédaigner pour ceux qui veulent rechercher une origine commune à la Maçonnerie et aux Hong.

fait la force » prend en Chine une valeur inconnue partout ailleurs à un pareil degré.

Ce qu'on appelle la tendance innée du Chinois à l'association est en réalité pour lui une inéluctable nécessité. Et il ne faut point s'étonner de trouver en Chine toutes les variétés possibles de sociétés; il y en a pour toutes les catégories de l'activité humaine, pour le commerce et l'agriculture, la religion et la politique; il y en a même pour les mendiants et les voleurs.

Dans l'étude de ces sociétés, les associations secrètes forment un chapitre spécial. On les divise souvent en sectes religieuses et sociétés politiques. On verra que cette distinction est, en pratique, presque toujours très difficile à faire.

Encore faut-il tout de suite mettre à part certains groupements purement mystiques, car le secret qui les recouvre possède un caractère tout particulier.

De tout temps, en Orient comme en Occident, la vie mystique s'est développée en marge, peut-on dire, de la religion pratiquée par la masse, soit dans des couvents, soit dans des lieux isolés, etc. Le taoïsme et le bouddhisme ont donc aussi leurs refuges de mystiques. Dans ces écoles on donne un enseignement ésotérique, c'est-à-dire que le Maître ne dévoile aux disciples les vérités spirituelles qui conduisent à l'illumination cherchée que selon le degré de développement de ceux-ci. Le Maître choisit la méthode — méditations et pratiques diverses — convenant à chacun. Ces méthodes ne sont point tellement secrètes qu'on ne les puisse trouver, en cherchant un peu, dans les livres mystiques. L'important n'est pas tant la méthode, le procédé, que le travail et les qualités du disciple, aidé par les conseils oraux du Maître. Il existe entre Maître et élève des relations analogues à celles qu'on rencontre en Occident entre un fidèle et son directeur de conscience.

Ce n'est point suffisant pour qu'on soit autorisé à classer ce genre de sociétés, ces sectes mystiques, parmi les sociétés secrètes religieuses. Celles-ci ont en effet une tout autre origine. Si elles sont devenues secrètes, c'est uniquement pour échapper aux persécutions.

On croit à tort, en général, que la Chine est le pays de la tolérance religieuse. On confond ainsi l'attitude du gouverne-

ment et celle du peuple qui, lui, professe réellement l'indifférentisme religieux le plus complet. Le gouvernement est basé sur cet ensemble de principes qu'on est convenu d'appeler la « Doctrine des lettrés » et qui aboutit en politique à un système rigide et dogmatique — donc intolérant. Il ne faut pas se laisser tromper par le zèle taoïste ou bouddhiste de certains empereurs qui, s'étant épris de ces religions, les ont favorisées de tout leur pouvoir. La plupart des gouvernements successifs ont été les soutiens du système moral et politique, — religieux aussi, car il y avait un culte officiel — sur lequel reposaient leur pouvoir et leur prestige. L'histoire depuis le IVe siècle après J.-C., — époque de la floraison du bouddhisme en Chine — nous énumère contre la religion venue de l'Inde une série de persécutions qui nous éclaire tout à fait sur ce point.

Plusieurs édits impériaux, en outre, prononcent la sécularisation des bonzes, des couvents, la destruction des temples, et inaugurent une législation draconienne en vue de restreindre l'activité religieuse aussi bien du bouddhisme que du taoïsme. Ce que visaient les lettrés, inspirateurs de ces mesures, n'était pas tant les croyances purement religieuses que ce qui, dans les religions, s'opposait aux principes politiques et moraux de leur propre doctrine. Ils combattaient donc ce qu'ils appelaient l'hétérodoxie (pou tcheng, pou touan) et qui s'opposait à la doctrine traditionnelle, orthodoxe (tcheng, touan).

Ou bien le bouddhisme s'adapta aux conditions nouvelles, modifiant ses dogmes en ce qu'ils avaient d'hétérodoxe. Et on a pu dire que si le bouddhisme avait exercé une grande influence en Chine, en retour la Chine l'avait profondément modifié, au point qu'il serait vain de vouloir y retrouver la pureté de la primitive doctrine.

Ou bien les diverses sectes qui pouvaient redouter les poursuites des mandarins revêtirent une activité secrète, non sans avoir plus d'une fois opposé une résistance des plus énergiques et même des plus sanglantes aux violences gouvernementales. Que dans ces communautés on se mît parfois à comploter contre un gouvernement persécuteur, n'est point fait pour surprendre. Nous devinons donc comment peu à peu s'est opérée la transition qui va de la persécution religieuse à

la révolution politique, de la société secrète religieuse à la société secrète politique. Et de fait, plus d'un des aventuriers qui détruiront une dynastie et s'assoiront sur le trône sortira d'une de ces sectes bouddhiques hétérodoxes.

Les sociétés secrètes politiques forment un sujet d'études des plus curieux. Leur existence ne se comprendrait point seulement par la propension si extraordinairement développée des Chinois pour l'association, non plus que par l'intolérance des lettrés pour les religions devenues populaires dans une masse de plus en plus nombreuse. Elles reposent au contraire sur des traditions, des croyances et des institutions extrêmement anciennes, spécifiquement chinoises et qui appartiennent en propre à l'enseignement confucianiste. C'est la famille qui servira de prototype à ces sociétés — c'est ensuite le dogme politique le plus enraciné dans l'âme chinoise, celui de l'Empereur tenant son mandat du Ciel, et du droit à la révolte contre un Empereur indigne, qui sera le prétexte de toute leur activité.

La famille chinoise — (et son extension, le clan) — est un organisme qui a défié les siècles et que nous trouvons à peine entamé par les bouleversements moraux, politiques et sociaux qui agitent la Chine depuis vingt ans. Les « cinq relations » classiques proclament les devoirs des hommes entre eux. Trois de ces « relations » ont trait aux devoirs de famille, du mari et de la femme, du père et des enfants, et des frères entre eux.

La famille a un chef revêtu d'un pouvoir presque absolu; ses membres sont étroitement solidaires et strictement hiérarchisés; elle possède un ensemble de croyances religieuses et un culte aux pratiques minutieuses — bref, une vie et une âme communes. La « piété filiale » est une vertu maîtresse. Aussi la véritable « cellule » de la société chinoise n'est-elle pas l'individu, mais la famille.

Les fondateurs de sociétés secrètes n'ont pas eu à chercher bien loin un modèle qui répondait si bien à leurs besoins[1].

1. Lorsque Sun Yat-sen cherchait, en 1924, à unir ses 400 millions de compatriotes, qui n'étaient, disait-il, que « du sable dispersé », pour en former une « union nationale » qui seule pouvait libérer la Chine, il songea aussi tout naturellement à utiliser la famille et le clan.

« Servons-nous des petites bases des clans pour élargir l'œuvre nationale. Si

De même qu'il faut renoncer à la légende que les « trois doctrines ne font qu'un »[1] et admettre que la tolérance chinoise en matière de religion est assez limitée, de même il faut renoncer à considérer la Chine comme un pays dont l'histoire millénaire s'est écoulée dans le calme d'une longue paix. Il n'est pas de pays au contraire qui ait plus souffert de soubresauts politiques violents, de révolutions sanglantes, toujours accompagnées de longues périodes de troubles. Ce qui s'y passe depuis 1911 n'est pas une exception. Le germe de cet état révolutionnaire chronique est une conception politique et religieuse à la fois, et spécifiquement chinoise.

Le souverain est le représentant du Ciel et du peuple. Il gouverne dans l'intérêt du peuple, suivant l'humanité et la justice, et reçoit son mandat du Ciel. S'il gouverne mal, le Ciel marque son mécontentement par des cataclysmes naturels, inondations, sécheresse, des apparitions de monstres, de comètes, etc... On dit alors que le Ciel retire au souverain son mandat[2]. « Si le prince perd le peuple, il perd le mandat du Ciel. Quand on le tue, ce n'est pas un roi qu'on tue, mais un malfaiteur. » Ainsi s'exprime Mencius.

La révolte est donc légitimée, fondée moralement; elle est une chose normale. Est-il besoin de dire qu'en Chine, comme

par exemple la Chine a 400 clans (il y a en Chine environ 400 noms de famille), ce sera comme si on travaillait au milieu de 400 personnes. Chaque nom de personne deviendra ainsi une très grande association. Nous ferons ainsi l'association nationale de la *Très grande République chinoise.* » Il avait, avant la révolution de 1911, utilisé d'abord une société secrète, organisée comme on le verra sur le modèle de la famille, pour renverser l'Empire. Quinze ans plus tard, il cherche à associer toutes les familles pour en faire une immense « Association nationale » en vue de libérer la Chine de l'étranger.

1. Confucianisme ou doctrine des lettrés, bouddhisme et taoïsme.

2. La presse (*Journal des Débats*, 22 septembre 1930) a récemment signalé « .. l'apparition de plusieurs monstres dans la partie méridionale de la province du Honan. L'un de ces monstres est un « dragon » qui a été trouvé dans un puits au village de Hsusiut sun. Avec beaucoup de peine on réussit à vider l'eau du puits et soudain apparut sur la margelle un « monstre » avec de la barbe et des cornes, et exactement semblable au dragon tel que le représentent les légendes chinoises. La tradition veut que l'apparition d'un dragon signifie qu'un empereur est né dans une partie quelconque de la Chine et qu'il régnera bientôt. Aussi, les paysans espèrent-ils que le règne des bandits est sur le point de finir. »

Était-ce un « Dragon d'essai » lancé par un des grands chefs engagés alors dans la guerre civile, au risque d'être accusé d'obscurantisme par la « jeune Chine » modernisée?

ailleurs, les ambitieux ou les mécontents ne manquent pas? A l'affût d'un « signe céleste » qui se manifeste toujours à point nommé, ils soulèvent le peuple au nom de la « justice ».

Leur instrument classique est la « société secrète ». Ils la créent pour les besoins de la cause, ou plus généralement utilisent une société déjà existante. Elle est organisée suivant le principe de la famille, agit au nom d'une puissance transcendante — le Ciel; à l'intérieur de la société on lui fait des sacrifices (seul, le souverain peut sacrifier au Ciel, le futur usurpateur prend donc déjà la place du souverain). Le secret, enfin, recouvre d'un voile épais, impénétrable à la police, les travaux de la société, en même temps qu'il favorise l'effet de surprise, lorsque la révolte, explosant subitement, jettera le désarroi dans les rouages du gouvernement et dans ses armées.

Un rituel compliqué, des pratiques magiques et religieuses, des cérémonies d'initiation créent parmi les membres, liés par un serment, l'atmosphère de suggestion propre à faire naître les grands enthousiasmes. Car « mener le peuple, c'est mettre des passions au service d'une idée ».

Les documents chinois sur les sociétés secrètes politiques ne permettent pas de remonter très haut. Et comme pour les sociétés similaires de l'Occident, leur origine reste cachée. Ces documents consistent presque uniquement dans les édits officiels contre les sociétés, dans les codes pénaux des deux dernières dynasties, et, pour les sectes plus particulièrement religieuses, dans quelques controverses philosophico-morales entre lettrés et défenseurs des sectes.

Les archives de ces sociétés ont disparu — elles devaient en tout cas se réduire à des détails d'organisation et d'administration intérieures, leur mode initiatique permettant de supprimer toute communication écrite compromettante[1].

Lorsque, dans la période moderne, les sociétés furent pourchassées par les Mandchoux, elles se réfugièrent dans les

1. L'esprit nationaliste, sous les Mandchoux, se transmit non par des écrits, mais par la tradition orale. C'est pourquoi il nous est difficile aujourd'hui de parler de la toute première origine des sociétés secrètes. Même s'il y avait eu des documents écrits, ils auraient été détruits du temps de Kien-long (1736-1795). Sun Yat-sen, *Le Triple Démisme*, traduit p. d'Élia, S. J.

colonies chinoises de l'étranger — aux Settlements, à Java, en Indo-Chine. Elles eurent maille à partir avec les polices anglaise ou hollandaise, divers documents manuscrits furent saisis et des sinologues ont pu les étudier[1]. Mais il reste beaucoup à découvrir, dans ce domaine, même après les belles études de Schlegel, de Groot et autres savants.

***

La Franc-Maçonnerie est le pivot de l'histoire des sociétés secrètes en Occident. Il existe en Chine — et partout où il y a des Chinois — à Malacca, aux Indes néerlandaises, en Indo-Chine, en Océanie, en Amérique, une société analogue, la Hong men, ou Hong houei, ou comme on l'appelle souvent, la Triade, san ho houei. Elle a du reste beaucoup d'autres noms encore.

G. Schlegel, qui a publié en 1866 le meilleur livre qu'on ait écrit sur la Triade, émet l'opinion d'une origine commune à la Maçonnerie et à cette société. Ses arguments sont basés sur certains traits analogues de la symbolique, des cérémonies et du questionnaire d'initiation, sur le but semblable proclamé par les deux sociétés : « Créer une fraternité poursuivant le perfectionnement moral de ses membres », etc... Si beaucoup de ces arguments ne résistent pas à un examen approfondi, il n'en reste pas moins que des ressemblances frappantes existent et sont susceptibles de nous étonner.

Un ouvrage plus récent, *The Hung Society*, by Ward and Stirling (3 vol., London 1925), renforce la thèse de Schlegel. Stirling, maçon très érudit, a non seulement eu à sa disposition des documents de première main, en raison de ses fonctions officielles à Singapour, mais a pu, comme son prédécesseur Pickering, être témoin de « tenues » des loges Hong. Pour ces deux auteurs, les Hong et les mystères égyptiens dérivent d'une source commune plus ancienne qui aurait fourni aux diverses religions ou sectes initiatiques leur « fond commun » de croyances et toutes les pratiques de la vie mystique. Les cérémonies des Hong seraient la reproduction symbolique

1. La Bibliothèque de l'École des Langues orientales possède deux manuscrits de rituels de la Société Hong.

d'une initiation mystique, conduisant à l'union avec Dieu.

Deux volumes sur trois sont consacrés à cet essai de démonstration. Les erreurs de toutes sortes n'y manquent pas et il est difficile de suivre tout à fait les auteurs sur le terrain où ils se sont engagés, non sans quelque témérité.

Toutefois, si l'état de nos connaissances ne permet pas la réfutation ou l'acceptation motivée de telle ou telle hypothèse aventurée, nous en savons pourtant assez pour admettre que des échanges ont eu lieu de tout temps, même à des époques très reculées, entre les divers peuples. Expéditions militaires, migrations de peuples entiers, comme l'odyssée du peuple scythe de race blanche, qu'on trouve — on ne s'explique pas encore comment — installé bien avant l'ère chrétienne au sud de l'Altaï et qui, refoulé par les Huns, passe successivement dans l'Ili, à Kaboul, en Bactriane, pour fonder en 25 après J.-C. un empire bouddhiste dans l'Inde du Nord-Ouest, — caravanes commmerciales, missionnaires religieux, — sont autant de moyens favorisant le mélange des civilisations et des traditions différentes de l'Orient et de l'Occident.

Au surplus, le lecteur, après l'exposé suivant de la Société Hong, sera plus à même de se faire une opinion personnelle.

***

La Maçonnerie est une création anglaise du début du XVIIIe siècle, c'est vrai. Mais elle a utilisé des formes, des croyances et des symboles très anciens, et n'a point supprimé complètement toute trace de magie, d'occultisme ou de mystique, du moins dans ses rituels. Il en est de même des Hong. On peut donc admettre que les analogies constatées sont dues à des infiltrations réciproques, mais principalement orientales. Cette explication, à l'heure actuelle, semble la plus raisonnable, plus raisonnable en tout cas que celle d'une origine commune ou celle des deux origines différentes et d'un développement parallèle sans aucun point de contact entre les deux courants.

Le catéchisme Hong fait remonter l'origine de l'association à la formation du monde; mais la légende racontée par le Maître de la loge aux récipiendaires place cette origine au XVIIIe ou, suivant une version différente, au XVIIe siècle. Cela

signifie que si le code de morale, de croyances et de rites des Hong nous reporte à la plus haute antiquité, c'est seulement à l'époque moderne que cette société a revêtu un caractère politique.

La légende qui joue chez les Hong le même rôle que celle d'Hiram dans la Maçonnerie nous reporte à la cinquante-deuxième année du règne de l'empereur Kang-hi (1714). L'empire était menacé d'une invasion des Eleuthes de l'État de Si-lou. Un édit, affiché partout, fit appel « à tous les vaillants de l'empire » pour sauver le pays.

L'abbé Ta-tsoung, du couvent bouddhiste de Chao-lin, au Foukien, et ses cent vingt-huit moines, tous entraînés aux manœuvres militaires, offrirent leurs services à l'Empereur, vainquirent les Eleuthes et revinrent à Chao-lin, n'acceptant comme témoignage de reconnaissance qu'un anneau de jade et un sceau impérial.

En 1723, Young-tcheng succéda à Kang-hi et, en 1734, un méchant préfet de Fou-tcheou, jaloux de voir les moines posséder, grâce au sceau impérial, un pouvoir supérieur au sien, résolut de les perdre. Il les accusa de complot et fut autorisé par Young-tcheng à incendier le dangereux monastère. Un traître, Ma Yi-fou, le septième parmi les moines les mieux entraînés aux exercices militaires, aida le préfet dans son entreprise.

Cinq moines purent s'échapper, emportant le sceau et l'anneau de jade. Poursuivis et acculés à la mer — comme jadis les Israélites par le Pharaon — ils invoquèrent Bouddha. Aussitôt un pont et une route magiques surgirent devant eux. Conduits par deux génies, ils arrivèrent à Kao K'i, au temple de Ling-Wang (Esprit souverain)[1].

Un brûle-parfum de porcelaine leur apparut, flottant sur un ruisseau. Ce vase à trois pieds et deux anses portait une inscription : « Renversez les Ts'ing, restaurez les Ming. » Ils le prirent dans leurs bagages et continuèrent leur marche.

Ils étaient de nouveau serrés de près, lorsqu'ils arrivèrent à la tombe d'un de leurs anciens compagnons d'armes contre les Eleuthes, nommé Tcheng Kiun-ta, qui avait été accusé faussement par des traîtres et condamné par l'Empereur à se suicider. Les moines se sentaient perdus, quand soudain, de la

1. Titre posthume du 3e fils de l'empereur T'ai Tsong, des T'ang.

tombe s'éleva une épée magique en bois de pêcher[1], portant deux inscriptions : « Deux dragons se disputent une perle », (deux dynasties luttent pour la possession de l'Empire) et « Renversez les Ts'ing, restaurez les Ming ».

Deux femmes mirent les soldats en fuite avec cette épée, et plus tard, sur le point d'être prises, se jetèrent dans la rivière Sanho.

Revenus au temple Ling-Wang, les moines y trouvèrent cinq marchands de chevaux qui embrassèrent leur cause, et un certain Tchen Kin-nan, lettré et haut fonctionnaire dégradé pour avoir protesté contre l'incendie de couvent de Chao-lin. Au temple voisin, le « Pavillon de la fleur rouge », se trouvaient Wang-hiong et Yi-hiong, qui se joignirent à eux[2].

Or, pendant la nuit une flamme rouge s'éleva brusquement du brûle-parfum de porcelaine. C'était le signe que le Ciel les chargeait de venger le crime ordonné par Young-tcheng.

Ils renouvelèrent donc le serment prêté jadis par les trois héros du « Jardin des pêchers »[3]. N'ayant ni encens, ni cierges, ils firent brûler trois touffes d'herbes et deux morceaux de bois et confirmèrent leur résolution au moyen de la divination par les coupes. Ils tirèrent un peu de sang de leurs doigts, le mélangèrent avec du vin et tous burent. Devenus frères par le sang, ils levèrent l'étendard des Ming, achetèrent des chevaux et, avec cent huit braves qui grossirent leurs rangs, ils s'organisèrent et soulevèrent le peuple.

Ceci se passa le vingt et unième jour du troisième mois de l'année 1734.

Un représentant des Ming apparaît à point nommé et n'a d'autre rôle que de concrétiser l'idée de la restauration de l'ancienne dynastie.

La bande pénètre dans la province de Canton après un

1. Cf. la branche de cassia, devenue acacia, qui fleurit sur la tombe d'Hiram; le pêcher joue en Chine le rôle du figuier dans l'Inde et chez les Hébreux. C'est l'arbre de l'initiation. Il a le pouvoir de chasser les mauvais esprits.

2. Wang-hiong signifie « les 10 000 frères »; Yi-hiong « les frères de la Justice ». Il ne s'agit pas là sans doute de deux personnes; mais de deux fraternités. Sseu ma-ts'ien nous raconte l'histoire de Po Yi et Tchou ts'i, qui, au début des Tcheou (XIIe siècle avant J.-C.) s'appelaient les « Hommes de la Justice ». Les Boxeurs et les autres fraternités analogues peuvent donc se réclamer d'ancêtres lointains.

3. Voir ci-après, p. 694.

combat défavorable contre l'armée des Ts'ing; l'abbé du couvent des « Dix mille nuages », un certain Wan-yun Long, être imposant par son savoir et sa taille gigantesque, embrassa leur cause et devint leur chef (littéralement frère aîné).

Tchen Kin-nan fut choisi comme Grand Maître (littéralement maître de l'encens), Houang Tch'eng-ngen fut chef de l'avant-garde sous le nom de T'ien Yeou-hong, les cinq moines chefs des corps du gros de l'armée.

L'association prit le nom de Hong (parce qu'une lumière rouge apparut dans la nuit à l'Est; rouge se prononce aussi hong, mais s'écrit avec un caractère différent. Les deux caractères sont souvent employés l'un pour l'autre dans les documents de la société). Elle choisit pour devise le caractère Yi, justice.

Les Mandchoux furent attaqués et vaincus. Wan-yun Long périt dans la bataille. Il fut enterré sur la colline des cinq phénix, où un monument symbolique lui fut élevé.

Les Hong se séparèrent pour recruter des affiliés et se préparer à la lutte décisive. Ils se fractionnèrent en cinq loges majeures et cinq mineures, correspondant aux provinces de l'Empire. Les cinq moines qui avaient échappé à l'incendie furent honorés du titre de *fondateurs* et nommés Maîtres des cinq loges majeures. Les cinq marchands de chevaux furent nommés chefs des cinq loges mineures et qualifiés du titre de *généraux-tigres*.

Les cérémonies d'initiation qui suivent le récit de cette légende fait par le Maître de la loge aux récipiendaires reproduisent, en les matérialisant, ces divers épisodes.

Tout y concourt à créer une atmosphère révolutionnaire. Le thème de la vengeance est le plus fortement marqué. C'est au nom de la *Justice* que s'accomplira la tâche donnée par le Ciel aux frères Hong. L'appui surnaturel, auquel même à l'heure actuelle les masses chinoises n'ont pas cessé de croire, ne leur manquera pas. Tout l'arsenal de la magie et de la divination, de la symbolique et de l'arithmosophie, du taoïsme, du bouddhisme et des croyances archaïques est mis dans ce but à une large contribution. Un serment terrible, après le serment du sang, clôt cette série impressionnante de pratiques. Les Hong constituent bien une troupe de choix forte et résolue.

***

Les savants pourront faire une ample moisson de documents utiles dans les usages des Hong. Je ne puis, dans cet article, qu'insister sur le côté politique de l'association.

D'après leur légende traditionnelle, les Hong remonteraient donc au XVIIIe siècle. Qu'y a-t-il de vrai dans les événements qu'elle présente comme historiques et qui sont en somme assez rapprochés de nous? Pas grand'chose en réalité, sinon qu'en effet à partir de la dix-huitième année du règne de Kang-hi, (1674), les révoltes se succédèrent et mirent parfois en danger la nouvelle dynastie. Mais les annales chinoises ne parlent pas de l'État de Si-lou; on ne sait même pas où il se trouve. Le couvent de Chao-lin n'existe pas au Foukien. Par contre, le couvent de ce nom au Honan, sous les Souei et sous l'empereur T'ai tsong, des T'ang, possédait des moines guerriers et joua un certain rôle en 621. Il s'agit donc d'un fait plus ancien, que les fondateurs des Hong ont incorporé dans leur légende.

Certains textes chinois donnent aux Hong une origine beaucoup plus récente. Une société secrète, les « Vieux frères », avait été fondée sous Kien Long (1736-1796). Sous l'empereur T'ong tche (1862-1875), on procéda au licenciement de l'armée du Hounan. Les soldats manquaient de tout; ils entrèrent en masse dans la société des « Vieux frères », qui forma deux branches; la « branche bleue » se livrait surtout à la contrebande du sel, la « branche rouge » au pillage et au jeu. Cette dernière serait devenue la société Hong. L'assertion paraît douteuse.

Sun Yat-sen, qui se servit beaucoup des Hong, comme aussi des Ko lao[1], et savait mieux que personne à quoi s'en tenir, déclare que la seule société secrète qui propagea les idées nationalistes à l'époque des T'ai P'ing était celle des Hong — et que son nom ne lui vient pas de Hong Sieou-ts'uen, le chef célèbre des T'ai P'ing, mais de Tchou *Hong*-tchou, révolutionnaire de l'époque Kang-hi — et que la Triade existait à Canton, tandis que les Ko lao opéraient surtout dans

1. Vieux frères.

le Hounan. Il fait donc remonter l'origine des Hong au XVIIIe siècle.

Il faut observer que les sociétés secrètes chinoises n'ont cessé au cours des temps de changer de nom pour mieux se soustraire aux recherches de la police; elles se sont camouflées tantôt en sociétés religieuses, tantôt en sociétés philanthropiques, voire en sociétés commerciales. Ainsi les *Hong* sont indifféremment la *Triade*, la société du *Ciel et de la Terre*, l'*Orchidée d'or*, la *Vaste porte*, la société *Yi hing Kong sseu*, société de la justice et de la révolte, etc.

Ce qui est bien certain, c'est que nous les trouvons mêlées à toutes les révoltes qui secouèrent la Chine à partir du XVIIe siècle — et jusqu'en 1911, tantôt opérant pour leur propre compte, tantôt collaborant avec d'autres sociétés comme les T'ai P'ing. Leur filiation se perd au plus tôt vers 1673 et nous ne pouvons rien savoir positivement de leur origine véritable pour les raisons données par Sun Yat-sen et déjà citées plus haut.

Mais à côté de la filiation historique, matérielle, on peut établir une filiation spirituelle beaucoup plus ancienne. La légende et le catéchisme de l'association reviennent souvent sur les trois héros du Jardin des pêchers, Liou Pei, Tchang fei et Kouan Yu[1], qui sont comme les parangons de l'ordre. C'étaient trois patriotes loyaux qui s'unirent pour sauver la dynastie (les Han) menacée par la révolte des Turbans jaunes, au IIe siècle après J.-C. Leur serment est célèbre : « Quoique de noms différents nous jurons de nous considérer comme frères, d'unir nos forces et nos cœurs, de secourir les misérables. Nous servirons le pays et donnerons la paix au peuple. Peu importe que les heures, jours, mois et années de notre naissance soient différents. Nous désirons mourir à la même heure, le même jour, le même mois, la même année. »

Depuis cette époque ont pullulé les sociétés de « Frères

1. Kouang Yu, divinisé par la suite comme dieu de la guerre, tient une place importante dans les loges et dans les cérémonies. Aux trois héros se joignent bientôt des marchands de chevaux, qui apparaissent aussi dans la légende Hong. Les propagateurs du bouddhisme en Chine et au Japon furent des moines déguisés en marchands de chevaux. Il s'agit donc d'un symbole d'origine bouddhique.

jurés ». En principe quatre personnes[1] s'adoptent comme frères suivant un rite imité de celui des trois héros du Jardin des pêchers; ils constituent une famille, — le plus âgé en est le chef. Ils jurent au nom de la Justice, Yi, « d'être un seul être. S'il se trouve des dissidents, que le Ciel les écrase! » Cette coutume ne se borne pas, comme on pourrait le croire, aux miséreux innombrables qui s'unissent pour vaincre les difficultés de l'existence; on sait que les quatre maréchaux chinois Tsiang Kiai-che, Tchang Hue-liang, Yen Si-chan et Feng Yu-siang avaient conclu le pacte des frères jurés, il y a trois ans. Depuis, il y a eu parmi eux bien des dissidences. Le Ciel écrasera-t-il les parjures?

Or, la société Hong est-elle autre chose qu'une vaste association de frères jurés?

D'autres influences anciennes se manifestent dans ses traditions rituelles, des influences bouddhiques par exemple. Et cela donne quelque vraisemblance aux auteurs qui veulent voir dans les Hong le prolongement de la société du « Lotus blanc ».

A la fin du IVe siècle, ce qu'on appelle l'Amidhisme fut fondé par Houei yuan; la secte, purement religieuse, porte encore le nom de secte du Lotus. Au XIIe siècle, procédé souvent renouvelé depuis, une société secrète révolutionnaire, peut-être le « Nuage blanc », prit le nom de Lotus blanc; elle contribua au renversement de la dynastie mongole des Yuen, et à l'établissement des Ming. Le premier empereur Ming, ancien moine bouddhiste, régna sous le nom de Hong, et sa couleur fut la couleur rouge. C'est aussi celle des Hong. On a voulu parfois faire remonter la « Triade » jusqu'à ce précurseur et au Lotus blanc.

Le Lotus blanc organisa de nombreuses révoltes contre les derniers Ming, puis à partir de 1714, contre les Ts'ing. Une de ses filiales, la société des « Huit trigrammes », devenue la société de « La Raison céleste », prit pour devise : « Justice et concorde », et enfanta les Boxeurs.

Que la connaissance du rôle historique joué réellement par les sociétés secrètes soit assez rudimentaire encore, cela ressort suffisamment ce de qui précède. Il en est de même en ce qui concerne leur symbolique et leur rituel.

1. En réalité le nombre de frères jurés peut être beaucoup plus considérable.

Je n'ai pu, sans dépasser les limites d'un article, m'étendre davantage sur un genre d'études qui n'en est qu'à ses débuts. Mais grâce aux progrès de la philologie, de l'archéologie, de la sociologie, la lumière se fait peu à peu.

J'espère en avoir dit assez pour exciter l'attention et peut-être même une certaine curiosité sur un domaine resté en grande partie mystérieux.

Et puis, la question n'est-elle pas toujours d'actualité?

N'y a-t-il pas depuis deux ans et plus des troupes rouges, les Hong kiun, qui mettent au pillage les provinces centrales et méridionales de la Chine? Le gouvernement chinois poursuit en ce moment leur extermination, mais la tâche est pénible. Que ces rouges soient en partie communistes, ce n'est pas douteux. Une personne qui a résidé en 1929 et 1930 au Kiangsi, dans la zone la plus perturbée, m'écrit qu'on a trouvé à différentes reprises sur des soldats rouges des billets de banque à l'effigie de Lénine et de Karl Marx — et il est probable, dit mon correspondant, que Changhaï est le point d'où partent les directives, les subsides, les armes et munitions.

Mais à côté et avec les bandes rouges, les sociétés secrètes se donnent libre cours. On signale au Houpei (mai 1930) une résurrection des Boxeurs. Comme leurs ancêtres des XIXe et XXe siècles, ils se croient invulnérables. Ils ont attaqué au printemps de 1930 la ville de Yuan chen tch'eng, mis les soldats réguliers en fuite et institué un soviet avec commissaires du peuple. Les hong ts'iang, lances rouges, n'ont cessé de répandre la terreur au Honan (on prétend qu'ils ne seraient autre chose que les « Hong » ressuscités sous un autre nom)[1].

Et aux confins du Houpei, du Chan-tong et du Honan, les Ko lao, « Vieux frères », sous le nom de san Fan, — les tsai li, et leurs multiples camouflages, ont fourni jusqu'à ces derniers

1. La découverte récente faite à Changhaï d'une organisation centrale communiste pour tout l'Extrême-Orient, la saisie des documents et l'arrestation d'un certain nombre des principaux agitateurs sont venues confirmer ce que j'ai rapporté sur la direction communiste des « armées rouges » du Kiangsi et des provinces voisines.

Un rapport très complet de M. Yang-ts'ien, sur la situation de ces territoires, dévoile d'autre part leur *soviétisation*, par les soins des chefs rouges, auxquels se sont ralliées les sociétés secrètes suivantes : Hong-men, Petits couteaux, Lances rouges. « Leurs membres, dit le rapport, forment un gros noyau de l'armée rouge et ils se sont montrés particulièrement précieux comme éclaireurs. »

temps aux journaux chinois une abondante copie d'abominables « faits divers », viol, pillage et incendie.

On se demandera si ce sont les sociétés secrètes qui ont revêtu la défroque communiste pour avoir un prétexte à pillage et à violences — ou bien si les communistes ont réellement mis la main sur les sociétés secrètes pour les faire servir à leurs fins. Les deux hypothèses, qui aboutissent en fait au même résultat, ont certainement chacune une part de réalité.

Si l'on voulait savoir le pourquoi et le comment des récents troubles d'Indo-Chine, ne serait-il pas utile d'étudier les sociétés secrètes qui y fourmillent et y sont constituées sur le modèle des sociétés chinoises?

La Triade et ses dérivées y ont été apportées par les émigrants chinois. Elles ont donné naissance à des loges annamites des sociétés : « Hong Thuan mon » (en chinois : Hong chouen t'ang) « Obédience des Hong »; c'est la troisième loge majeure de la province de Canton. — « Thian Dia hoï » (T'ien ti houei) « du Ciel et de la Terre » ou « Triade », — « Nghia hoa » (Yi houo) « de la Justice et de la Concorde » ou « Raison Céleste », Boxeurs.

L'action des sociétés purement annamites et des sociétés purement chinoises est certainement coordonnée.

Comme on le voit, il n'y a pas seulement dans cette étude un intérêt scientifique et historique. Le côté pratique existe aussi et, à mon humble avis, il est loin d'être négligeable.

B. FAVRE

LES LIVRES D'HISTOIRE

Alexandre le Grand. — La vieillesse de Talleyrand. Louis-Philippe.

L'Alexandre le Grand de M. Georges Radet (l'Artisan du Livre) n'est pas une histoire d'Alexandre. Ceux qui attendaient — qui craignaient peut-être — un ouvrage d'austère érudition, laborieusement détaillé, se trompaient du tout au tout. Certes, le savant professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Bordeaux a scruté toutes les inconnues de son sujet. Ses travaux préliminaires, dont beaucoup ont paru dans des revues spéciales, lui auraient permis de publier un volume impressionnant et rébarbatif, avec notes dépassant le milieu de la page et appendices occupant le tiers du livre. Les profanes ne trouveront ici rien de tel. Ils seront tout au plus rappelés au respect par les épigraphes, en grec le plus souvent, qui sont en tête de chaque chapitre et que l'auteur, dans la haute idée qu'il se fait de ses lecteurs, n'a pas cru nécessaire de traduire.

M. G. Radet, membre de l'Académie des Inscriptions, n'a pas oublié qu'il avait écrit des « Drames et Légendes », ni qu'on lui doit une très poétique *Brocéliande* qui a failli affronter le feu de la rampe. Il a composé une vie d'Alexandre le Grand, non pas romancée, mais mystique, une vie qui est un portrait beaucoup plus qu'un récit, qui est surtout une étude psychologique, un peu comme celles de M. Ludwig sur Napoléon ou Bismarck, avec moins de fantaisie et plus de sûreté d'information et de jugement. Le point de départ

est vrai. Alexandre est mystique. Le surnaturel est son élément naturel. Il n'est pas superstitieux à la manière des hommes; il l'est à la manière des dieux. Il consulte sans cesse les devins et les oracles. Énée n'est pas plus pratiquant. Ce n'est pas seulement pour des raisons politiques qu'il se fait proclamer fils de Zeus par la voix d'Ammon, ou qu'il plagie Dionysos dans toute son expédition de l'Inde. C'est une force de se faire croire, et aussi de se croire, un dieu. Il croit à son étoile, il ne doute pas de son invincibilité après que l'oracle d'Ammon l'a proclamée. Ses sacrifices à la tombe d'Achille, à tous les sanctuaires fameux, ne sont pas de vains simulacres. Ils répondent à la psychologie d'un fils d'Olympias, la reine orgiastique par excellence fécondée par un serpent. L'Iliade est son livre de chevet, un mémorial de famille. C'est elle qu'il met dans le coffret magnifique du Grand Roi, pris à Issus. Il pense à Hector quand il traîne derrière son char le corps de l'eunuque Bâtis qui a osé lui résister. Les sacrifices qu'il veut offrir à Héraclès à Tyr sont des rites filiaux, il ne pardonne pas aux Tyriens d'avoir voulu y mettre obstacle. Cet élève d'Aristote unit l'intelligence d'Apollon à l'imagination déréglée de Dionysos, ce que M. Radet appelle le sens concret de l'action et la hantise religieuse de l'infini.

Quel était le danger pour Alexandre en Asie? Une révolte en Grèce. Il était entendu qu'il en était le généralissime et qu'il s'agissait d'une guerre de revanche contre l'ennemi séculaire. Mais le patriotisme local l'emportait dans chaque cité sur le patriotisme national; la Grèce n'était nullement unifiée; la répugnance à l'hégémonie macédonienne était plus immédiatement ressentie que la fierté de participer à la conquête du monde sous le commandement d'un maître à peine considéré comme grec. Sparte ne marche pas, les autres États grecs ne marchent qu'à moitié. Leurs contingents sont faibles : sur 32 000 fantassins et 5 000 cavaliers qui passent l'Hellespont, il n'y a que 7 000 hommes fournis par la Ligue de Corinthe. Le Grand Roi a plus de Grecs dans son armée qu'il n'y en a dans celle d'Alexandre. Il a de l'or, il est pour le moment maître de la mer, il lui est loisible de soulever la Grèce, qui ne pardonne pas à Alexandre la destruction de Thèbes, une de ses villes saintes. Memnon le Rhodien, le grand chef mer-

cenaire à la solde de Darius, le sait et le dit. Heureusement on ne l'écoute pas et il meurt à propos.

Du reste Alexandre a compris. Sa grande conception stratégique est d'isoler l'empire perse de la mer. Il résiste à la tentation de s'enfoncer en Asie avant d'avoir en main tout le littoral. On a pu trouver surprenante cette insistance à prendre possession de toutes les provinces côtières, à s'accrocher au rivage depuis l'Hellespont jusqu'au Nil. C'est l'idée maîtresse, l'idée géniale d'Alexandre. Il a du mérite à refréner son tempérament offensif, à s'attarder à des sièges comme celui de Tyr, à ne pas poursuivre Darius après Issus. Il sait attendre, ce qui, chez un homme de son âge et de son tempérament, est proprement héroïque.

Et il évolue. Il va être de moins en moins le porte-épée du monde grec, le vengeur des guerres médiques. Après Issus, le Grand Roi lui offre toute l'Asie Mineure, d'abord jusqu'à l'Halys, puis jusqu'à l'Euphrate. C'est le rêve maximum de l'hellénisme réalisé, voire dépassé : « J'accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répond Alexandre, si j'étais Parménion. » Déjà, il ne raisonne plus en Hellène, ni même en panhellène. Il conçoit une monarchie universelle, un empire international où vainqueurs et vaincus fusionneront sous son sceptre. A partir de ce moment, il n'est plus suivi, même de ses fidèles. L'armée refusera de s'enfoncer dans l'Inde; il y a déjà longtemps que les vétérans sont des grognards. Ce chef qui exige le prosternement, qui se donne pour l'héritier du Grand Roi, qui épouse une fille de satrape et une fille de Darius, qui pousse aux mariages mixtes, qui mêle dans la phalange et l'administration, sur le pied d'égalité, ses compagnons d'armes et leurs ennemis de la veille, il n'est plus ni grec, ni macédonien, il est dénationalisé. C'est sa grandeur, mais elle ne dit rien de bon à ses compatriotes.

Dans les complots dont Alexandre se croit entouré, tout n'est pas imaginaire. Il n'y a pas complot à proprement parler de la part de ces éternels mécontents qui lui reprochent leurs services et ne s'en trouvent jamais assez récompensés si les mêmes honneurs sont accordés à d'autres, il y a une absence de bonne volonté qui frise l'indiscipline. C'est dans

une orgie qu'Alexandre tue Clitos : vraiment Clitos a tout fait pour pousser à bout une patience qui n'était pas la qualité dominante du héros. Ses propos d'ivrogne sont malheureux : il met en doute non seulement les talents militaires d'Alexandre, mais aussi l'oracle de Jupiter Ammon. C'est du sacrilège. On le fait sortir, ce qui était sage. Il a le vin tenace, il rentre par une autre porte et renouvelle ses injures. C'est alors qu'Alexandre le perce d'une javeline arrachée à un de ses gardes. Alexandre ne s'en console pas, il voit là un des effets de la vengeance de Dionysos, dont il a omis un sacrifice.

D'autres exécutions n'ont même pas cette excuse. Philotas, fils de Parménion, est, lui aussi, un orgueilleux, un fanfaron, un ergoteur, incapable de tenir sa langue quand il a bu, ce qui lui arrive souvent à cette cour où l'on célèbre un peu trop Dionysos à la façon du Bacchus romain. Il a eu le tort de cacher à Alexandre la révélation d'un complot qui lui a été faite de source d'ailleurs suspecte. De là à l'en croire le complice ou le chef, il y a loin. Un aveu arraché par la torture ne prouve rien, le jugement de l'armée, où il est impopulaire, pas davantage. Il y a bien des incertitudes dans cette ténébreuse histoire, mais ce qui est clair, c'est qu'Alexandre faisant assassiner sans aucune forme de procès le vieux Parménion, qui était au loin, à son poste, à Ecbatane, ne peut invoquer aucune circonstance atténuante. Il devient un peu trop le Grand Roi. Le philosophe Callisthène, neveu d'Aristote, est victime de la même nervosité. Tous ces Grecs de vieille roche sont choqués de la déification orientale de leur généralissime, Alexandre voit une impiété dans leur scepticisme simplement irrévérencieux.

Il n'est plus compris. Son ambition dépasse la mesure, chère aux Grecs de tous les temps et de toutes les classes. Ce qu'il y a de grand dans son rêve leur échappe. Les simples soldats demandent à rentrer dans leurs foyers, riches de gloire et de butin; les chefs ne voient pas plus loin et, à la mort d'Alexandre, ils se battront comme des chacals pour le partage de ses dépouilles. Alexandre peut croire que ses fantaisies d'après boire, comme l'incendie de Persépolis, sont dictées par le dieu et que le kômos, le délire orgiastique, purifie tout.

Malgré ce nom pompeux et vénérable, le kômos nous fait plutôt l'effet d'une simple bombance de soudards et les compagnons d'Alexandre, une fois dégrisés, n'en gardaient pas sans doute une autre impression. Ptolémée épousera Thaïs, la courtisane athénienne qui avait provoqué cette colossale fête du feu, mais il n'incendiera pour ses beaux yeux aucune de ses capitales sous prétexte qu'il y avait des Égyptiens dans l'armée de Xerxès. La coupe d'Hercule joue un trop grand rôle dans la vie et la mort d'Alexandre.

« Il abandonne après la conquête, dit Montesquieu, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. » C'est un mot profond que contresigne M. Radet. Il exprime ce qu'il y a de prodigieux, d'unique dans la carrière d'Alexandre. Ses conceptions ont grandi avec son empire. En ce sens, il est bien devenu un dieu; le propre d'un dieu est d'être incompréhensible et isolé. La monarchie universelle rêvée par lui aurait-elle trouvé sa justification dans la pacification du monde? Mon but, déclarait-il, est « d'amener les peuples soumis à ne pas regretter ma victoire ». Ce n'est pas le langage d'un Attila. Alexandre croyait-il faire la dernière guerre? S'il avait vécu, ce qui est le premier devoir d'un dieu, aurait-il fini en président — un peu autoritaire — de la Société des Nations?

***

M. Lacour-Gayet a mené à terme, à très bon terme, son *Talleyrand* (Payot). Le troisième et dernier volume, impatiemment attendu, a eu la coquetterie de ne pas se faire attendre. Il paraît trois ans après le premier. Cette sûreté d'exécution est la juste récompense des solides préparations. Après le Talleyrand de la Révolution et le Talleyrand de l'Empire, nous avons aujourd'hui le Talleyrand de la royauté, celui de la Restauration et de Louis-Philippe. Son rôle, dans cette dernière partie de sa vie, est assurément moins pittoresque et moins capital. Il ne s'agit plus de célébrer la messe du 14 juillet ou de manœuvrer le Congrès de Vienne. Cette période relativement obscure et surtout ingrate n'en avait pas moins droit à être étudiée et elle en avait peut-être plus besoin. Grâce à un excellent usage de documents inédits,

dont la plupart proviennent des archives des ducs de Talleyrand et de Broglie, la pénombre qui planait sur le châtelain de Valençay est fort éclaircie. L'animateur du Congrès de Vienne, malgré les services qu'il avait rendus, ne pouvait sous la Restauration rester au premier plan. Les ultras ne pardonnaient pas à l'évêque d'Autun d'avoir prêté serment à la Constitution civile du Clergé, d'avoir sacré les premiers évêques constitutionnels tenus pour schismatiques, d'avoir cavalièrement renoncé à sa dignité épiscopale comme il eût démissionné d'une fonction quelconque, enfin de s'être marié alors que sa sécularisation, lors du Concordat, ne l'avait nullement relevé de l'obligation du célibat. Louis XVIII, malgré son scepticisme plus indulgent, n'avait trouvé à lui faire, en rentrant en France, qu'un compliment plus que réservé : « Monsieur le prince de Bénévent, je suis charmé de vous voir. Il s'est passé bien des choses depuis que nous nous sommes quittés. »

Quand commence la seconde Restauration, il s'était passé une chose de plus : les Cent Jours. La France était menacée de mutilations entamant cette fois sa frontière de l'ancien régime, respectée au premier traité de Paris. Talleyrand paraît désigné pour parer le coup. Il est à la tête du ministère du 9 juillet 1815, où figure un autre indésirable du point de vue royaliste, non moins indispensable du point de vue pratique, Fouché, également défroqué et de plus régicide, mais sans qui la seconde Restauration n'aurait pu s'effectuer si aisément et sans effusion de sang. Fouché, dès le 19 septembre, est exilé honorifiquement en qualité de ministre plénipotentiaire à Dresde. Moins d'une semaine après (24 septembre), c'est le tour de Talleyrand. Mais pour lui la pilule est mieux dorée, il est nommé Grand Chambellan, ce qui le rajeunit, car c'est le titre bien rémunéré qu'il avait déjà reçu au début de l'Empire.

Cette fois, on peut le croire fini. Le *Journal de Paris* lui consacre une notice nécrologique, d'ailleurs fort spirituelle. Il était plus que sexagénaire, de plus en plus boiteux, mais, comme dit le *Journal de Paris*, « il marchait mal et cependant allait très vite ». Il va retrouver son heure et briller d'un dernier éclat au lendemain de la Révolution de 1830. Il est

nommé ambassadeur à Londres. L'idée était heureuse, « presque un coup de génie », dit M. de la Gorce. Louis-Philippe, considéré comme un usurpateur même par les gouvernements qui l'avaient reconnu avec le moins de répugnance, se donnait une respectabilité dynastique en se faisant représenter par l'homme d'État qui s'était drapé au Congrès de Vienne dans le principe de la légitimité et qui avait l'oreille de tous les souverains de l'Europe. Le tsar, qui n'avait pas encore reconnu le nouveau roi, n'hésita pas à le faire dès qu'il apprit cette nomination, tenant pour assuré de vivre un gouvernement auquel l'expérimenté vieillard ne refusait pas ses services. D'autre part, l'Angleterre ne pouvait qu'être flattée de voir accrédité à Londres le plus illustre des diplomates du siècle. Talleyrand fut reçu avec des égards extraordinaires. Ce dernier acte de sa carrière fut presque une apothéose. L'aristocratie britannique s'arrache cet héritier des Périgord et le roi Louis-Philippe, par l'intermédiaire de madame Adélaïde, est en correspondance directe avec lui en dehors du ministre des Affaires étrangères, traité en comparse. Comme il s'agit de régler le sort de la Belgique qui vient de se révolter contre la Hollande, et de toucher ainsi à l'arche sainte des traités de Vienne en ce qu'ils avaient de plus désobligeant pour nous, Talleyrand est dans son élément. Il réussit à peu près sur toute la ligne. La Belgique fut non seulement indépendante, mais proclamée neutre avec garantie des cinq grandes puissances, ce qui libérait notre frontière du Nord de la menace que la création du royaume des Pays-Bas, sentinelle de l'Europe défiante, faisait peser sur la route de Paris. Ce n'était pas rien, nous l'avons vu depuis.

Toute cette partie du volume de M. Lacour-Gayet est d'un haut intérêt. On lira avec la même profitable curiosité l'histoire de la conversion de Talleyrand, ou plutôt de son retour *in extremis* au bercail catholique, apostolique et romain. Talleyrand a mené cette suprême négociation avec sa maîtrise ordinaire. La répudiation de ses « erreurs » fut réduite à une formule très générale, et à laquelle on ne donna guère de publicité. Le texte original des deux pièces attestant sa soumission, qu'il signa le matin même de sa mort en les antidatant pour leur ôter l'apparence d'une improvisation brus-

quée, n'a pas été retrouvé au Vatican, bien que l'archevêque de Paris les eût sur-le-champ transmises au pape. Il y a toujours, quand il s'agit de Talleyrand, des fuites et des surprises. Ses mémoires non plus ne nous sont pas parvenus sans aventures.

Faut-il juger ce personnage complexe, déconcertant, duquel on pourrait dire au moins aussi justement qu'on l'a dit de Fouché « qu'il était capable de tout, même du bien »? Il est impossible de le défendre de l'accusation de vénalité. Il l'est moins de le défendre contre celle de perfide versatilité. Il a servi les gouvernements les plus opposés. C'est le cas de presque tous les hommes politiques à une époque où les gouvernements étaient eux-mêmes si peu stables. Après chaque bouleversement, « il restait la France », suivant un mot fameux. C'est ce que Tayllerand expliquait un jour à Lamartine encore jeune en politique : « Après les naufrages, il faut des pilotes pour recueillir les naufragés. J'ai du sang-froid et je les mène à un port quelconque; peu importe le port, pourvu qu'il abrite. » Soit. Nous proposerions seulement une petite correction. « Peu importe le port, pourvu qu'il *m*'abrite. »

***

Le *Louis-Philippe* de M. Pierre de la Gorce (Plon) est conçu dans le même esprit que l'*Alexandre le Grand* de M. Radet. « J'ai le dessein, écrit M. de la Gorce, de faire comprendre le règne plus encore que de le raconter. » L'ouvrage est aussi soigneusement composé qu'il est finement écrit. Il n'est pas composé à la manière d'un manuel. C'est une suite de larges tableaux dont plusieurs ont la matière et souvent l'originalité d'une étude à part. Par exemple, l'esquisse du renouveau catholique sous la monarchie de Juillet est un modèle du genre, digne de l'auteur de la magistrale *Histoire religieuse de la Révolution*. La conquête de l'Algérie, la phase égyptienne de la question d'Orient[1] sont également filtrées en une soixantaine de pages, où rien d'essentiel n'est omis, sans qu'aucun détail fasse perdre de

1. Il est à peine besoin de rappeler que cette partie a paru dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1931.

vue les grandes lignes. Partout on retrouve la sûreté d'information, la distinction de pensée, l'agrément de la forme qui ont assuré aux précédents ouvrages de M. de la Gorce la faveur immédiate et soutenue du public lettré. Leur ensemble forme aujourd'hui une histoire de la France au XIXe siècle, de la chute du Premier Empire à la chute du Second. Leur succès a été croissant. L'*Histoire de la Seconde République*, parue la première, compte neuf éditions, l'*Histoire du Second Empire* en compte seize, *Louis XVIII* en est à la vingt-quatrième, *Charles X*, le dernier en date, déjà à la vingtième. *Louis-Philippe* ne s'en tiendra pas là.

Louis-Philippe est en hausse. On reprochait à ce règne bourgeois de manquer de panache. « La France s'ennuie », disait l'imprudent Lamartine. Elle a vu depuis ce qu'il en coûte de mener une vie plus mouvementée. « On ne peut se défendre d'un regret mêlé d'envie, constate mélancoliquement M. de la Gorce, en songeant à ces temps heureux où le budget ne dépassait pas un milliard; où les seuls malversateurs qu'on pût découvrir s'appelaient Teste et Cubières; où des lois, généralement sages et en petit nombre, étaient votées sans irréflexion par des députés qui ne coûtaient rien; où tous les conflits extérieurs s'apaisèrent à la façon de nuages que traversent presque aussitôt de rassurants arcs-en-ciel; où, à certaines heures, gens de tribune ou diplomates n'eurent pour alimenter leurs discours ou leurs dépêches que l'indemnité Pritchard ou les mariages espagnols. » On taxait le gouvernement d'avarice, heureux défaut dont les gouvernements suivants ne se sont que trop corrigés. On lui reprocha même de diminuer les impôts, ce qui, à cette époque de suffrage censitaire où il fallait payer 200 francs d'impôts directs pour être électeur, réduisait le nombre des votants et consolidait par là même la majorité ministérielle. Nous avons connu de plus fâcheux moyens de pression électorale.

La monarchie de Juillet est à vrai dire notre seul essai de monarchie constitutionnelle. La Restauration avait pour le moins manqué de conviction. La Charte octroyée n'est pas, dans l'esprit du souverain, une constitution. Elle n'en a ni le nom, ni tous les caractères. Quant au Second Empire, même dans la période libérale, il ne parviendra pas à oublier qu'il

est d'essence dictatoriale. Émile Ollivier s'en apercevra. L'essai de 1830 aurait pu réussir. Il répondait et suffisait à l'opinion générale. Mais le nouveau roi est gêné par son origine. Il tient son pouvoir d'une révolution et il en souffre. On souligne un peu trop, surtout au début, qu'il règne par la grâce d'une émeute. On lui fait enlever les lis de ses armoiries, ce qui est humiliant même pour une branche cadette. Le sacre est remplacé par une séance au Palais-Bourbon où le nouveau roi, d'abord assis sur un siège d'invité, ne prendra place sur le trône qu'après lecture de la déclaration de la Chambre le proclamant « roi des Français » et sa prestation de serment à la Charte amendée. Sans être un fanatique du cérémonial de Reims, le roi-citoyen a pu éprouver que celui du Palais-Bourbon manquait un peu de solennité et de tradition. Cet homme d'ordre a beau aimer la simplicité, le parapluie familial, les réceptions ouvertes, il ne peut s'empêcher de trouver qu'on entre au Palais-Royal comme dans un moulin, que la familiarité populaire a des exigences tyranniques, qu'on lui parle beaucoup de Philippe-Égalité, dont lui-même ne parle jamais, et qu'il ne peut passer son temps à chanter *la Marseillaise* du haut de son balcon. « Couvrez-vous, Sire », lui dit La Fayette dans une caricature qui les montre en tête à tête, le roi chapeau bas. Louis-Philippe n'aime pas outre mesure ce genre d'esprit. Il s'accommode de n'être plus « le roi Très Chrétien », de n'assister à la messe que dans sa chapelle privée, mais que l'église Saint-Germain l'Auxerrois soit pillée et l'archevêché mis à sac sans que l'autorité s'y oppose, qu'on abatte les croix érigées par les Missions du temps de Charles X, que les prêtres n'osent plus porter la soutane en public, que le crucifix soit enlevé des prétoires, tout cela évoque des scènes qu'il a trop vues dans sa jeunesse pour accepter de les couvrir de son nom. Le Louis-Philippe conservateur et autoritaire de la seconde partie du règne, qui entend, suivant sa propre expression, « mener le fiacre », est la contre-partie du Louis-Philippe qui a dû s'incliner devant trop de choses pour commencer. Il se refuse énergiquement à élargir des libertés qui ont déjà été tellement au delà de ce qui lui paraît raisonnable.

M. de la Gorce prend plaisir à sonder les cœurs. Il abonde

en traits qui éclairent un homme, un parti, une situation. Parlant des politiciens qui, après avoir provoqué une crise ministérielle, s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route, il ajoute négligemment qu'ils se gardent bien d'exprimer leurs regrets, « car il y a en ce monde plus de repentirs que d'aveux ». Ce n'est pas spécial au règne de Louis-Philippe. Voici aussi une petite remarque qui ne vise pas que le comte Molé : « La plus grande sagesse dans la formation d'un ministère n'est pas d'y introduire ceux qu'on aime le mieux, mais d'y absorber ceux qu'on craint le plus. » On en rencontre bien d'autres d'une application non moins générale : « Les concessions sont souvent opportunes pour prévenir les crises, ou nécessaires quand les crises sont passées. En pleine bataille, il est rare qu'elles sauvent. »

M. de la Gorce est de ceux à qui le régime parlementaire n'a pas dû causer de déceptions, parce qu'il n'en a jamais attendu des miracles. Aussi bien, le personnel du début du règne ne permet guère d'en augurer. Dupont de l'Eure est de ces hommes publics qui sont déjà vieux avant d'avoir des années : il a l'esprit vide, l'honnêteté rogue, l'éloquence déclamatoire qui assurent la popularité à bon compte en temps de troubles pas trop révolutionnaires. Il faut le garder comme « enseigne » pour franchir le gué, et ensuite le prendre au mot la première fois qu'il parlera de démissionner. Laffitte, plus aimable, plus facile à vivre, plus généreux de nature, incarne à merveille le Français moyen des Trois Glorieuses; c'est l'ouvrier de la première heure. Molé jouera plus tard les grandes utilités. « La Révolution de Juillet ne le surprend guère car il en a vu d'autres et s'est accommodé de toutes. » A tous les régimes il apporte « une fidélité tiède et comme par avance ménagère de fidélités futures ». Thiers, le « jeune et brillant ministre », suivant la formule consacrée, ne laisse pas de plaire au roi par son intelligence, sa souplesse, son imagination fertile en ressources, voire par la modestie de sa naissance, « car les rois ont leur façon d'être démocrates et se persuadent qu'ils se donnent à eux-mêmes une preuve de leur puissance en élevant très haut quiconque est parti de très bas. »

Guizot est moins maniable; il a « une certaine morgue

professorale, une certaine raideur protestante ». Il est cérémonieux, ce qui est une façon d'imposer des égards. Le roi, même quand il en fera son homme, ne l'appellera jamais que « Monsieur Guizot ». Il ne sera pas populaire, mais les rois prennent facilement leur parti d'avoir des ministres impopulaires, espérant qu'ils le seront à leur place. Le duc de Broglie, « à la fois fier et emprunté », est un de ces doctrinaires dont Louis-Philippe n'aime pas la doctrine hautaine. Il ne sait pas se faire pardonner une austérité supérieure à celle « que tolèrent les cours, même les plus embourgeoisées ». Casimir Périer, par sa politique de résistance, d'autorité, avait de quoi plaire au « Château ». Mais il n'entend pas subir de tutelle. Contre la prérogative du chef de l'État, il défend jalousement celle du chef du gouvernement, même dans les affaires étrangères. Il a combattu la politique personnelle de Charles X, ce n'est pas pour en accepter une chez son successeur. Le roi et sa famille sont un peu « ahuris » d'avoir un serviteur si peu serviable. Royer-Collard lui attribue « ces lumières supérieures qui sont la partie divine de l'art de gouverner ». Casimir-Périer aurait trouvé que c'est beaucoup. Il ne se perd pas dans l'azur; il circonscrit son champ visuel comme son champ d'action : l'ordre matériel est son soin immédiat, il court au plus pressé qui est de remettre, comme on dit depuis, « l'ordre dans la maison ». Il sait ce qu'il veut et ne veut que ce qui importe pour le moment. Il prêche l'ordre avec véhémence, ce qui déconcerte les hommes de désordre habitués à parler seuls de cette façon. Il a mauvais caractère, il en use pour donner un prix inestimable à ses moindres prévenances.

On a beaucoup parlé de la corruption parlementaire sous Louis-Philippe. Il faut s'entendre. Le gouvernement maquignonne les élections, parce qu'il y a peu d'électeurs et qu'il dispose d'assez de faveurs pour s'assurer la majorité dans le pays légal, mais le personnel public est matériellement intègre. L'affaire Teste et Cubières est unique et pourtant c'est le moment de la création des chemins de fer, de la constitution des grands réseaux, admirable matière à pots-de-vin en d'autres temps. Dans les jugements de M. de la Gorce, l'honnêteté personnelle des hommes revient comme un refrain, quel que

soit le groupe auquel ils appartiennent : Odilon Barrot, une de ses bêtes noires, est qualifié « âme honnête, bouche sonore, tête faible ». Il en va de même des chefs socialistes : « Pierre Leroux, publiciste presque inintelligible, mais laborieux, honnête, dédaigneux de tout profit matériel. » Les hommes d'alors ne sont pas tous désintéressés, mais il y a certaines manières de s'intéresser qu'on laisse encore aux Orientaux.

Les pages qui attireront et retiendront le plus sont celles qui touchent les questions religieuses. C'est justice. La compréhension des idées et la sympathie pour les personnes y atteignent la forme suprême de l'Art. Ce Lamennais, que rien ne détend, dont la volonté est sans cesse hérissée, que « la gloire, qui le plus souvent épanouit, n'avait pas apaisé », est fouillé jusqu'au tuf. L'amertume du fond est immuable sous les sautes de vent de l'esprit. Sa théocratie comme sa démocratie sont également exaspérées. Cette histoire d'une âme qui s'abîme dans l'infinie détresse et dont l'imagination prophétique n'engendre que des visions inconciliables est d'une tragique désespérance. Lamennais a le don de prêcher l'amour sur le ton de la révolte, de concevoir le néant des choses comme une invite à l'insurrection, de pratiquer le renoncement à la façon d'une exaltation du moi. C'est un écorché intellectuel dont le système nerveux est constamment à vif. « Ne publiez pas cela », s'écrie Montalembert à la première lecture des *Paroles d'un Croyant*. On peut être sûr qu'il le publiera.

La caractéristique de cette époque en toute matière, c'est, remarque M. de la Gorce, « l'impuissance à fonder ». On parle sans cesse de remettre la société sur ses bases; Guizot, dans un discours à la Chambre, le 15 février 1842, dit bien haut : « Nous avons à fonder une société nouvelle, des institutions nouvelles, une dynastie nouvelle. » Il tombera du pouvoir six ans plus tard sans avoir réalisé, ni même amorcé rien de toutes ces belles choses. Il a été réduit, malgré une majorité indéfectible, à gouverner au jour le jour, « dans la rainure accoutumée ». Pourquoi? Parce que, pour édifier, il faut un terrain solide, qui manque. Il y a bien une majorité conservatrice dans le pays, mais les esprits sont restés imprégnés des habitudes révolutionnaires sans d'ailleurs s'en rendre compte.

Un courant d'insubordination, d'aspiration au Progrès, d'autant plus attrayant qu'il n'est pas défini, entraîne comme les autres ceux qui n'ont ni envie ni besoin de nouveaux bouleversements, qui même en ont la plus grande peur. La monarchie de Juillet n'a pas été voulue en soi, elle est la bouée de sauvetage à laquelle se sont accrochés ceux qui ont renversé la royauté légitime, sans le vouloir, et surtout sans vouloir les conséquences qui ont failli en résulter.

Guizot lui-même est comme tous les doctrinaires : sa parole est assurée et décisive, ses vues sont courtes, ses actes étriqués. Sa pensée d'historien et de philosophe se plaît « aux généralisations amples et magnifiques »; ses projets d'homme d'État ne vont pas au delà du présent le plus borné. « Enrichissez-vous par le travail et vous serez électeurs », répond-il à ceux qui demandent l'extension du corps électoral. Le roi est dans le même cas. Il a participé à l'idéologie révolutionnaire, ce qui l'a découragé de l'idéalisme. Maintenir la paix, l'ordre, développer le bien-être et la prospérité matérielle lui paraissent un rôle suffisant pour un gouvernement, et il faut bien avouer que c'est quelque chose. Puisque le pays légal s'en contente, à quoi bon chercher au delà? Louis-Philippe et Guizot voient l'indigence des théories socialistes, ils ne voient pas que se posent des questions sociales. Ils n'ont pas la moindre idée de la propagande qui, sous une forme dangereusement simplifiée, travaille les masses ouvrières.

C'est parce que le régime paraît invulnérable au point de vue parlementaire qu'il tombera si facilement. Certains de ses partisans ne se refusent pas le plaisir, qui paraît platonique, de se donner des airs d'indépendance, de l'affaiblir par des coquetteries avec l'opposition. Ils croient qu'il ne s'agit que de paroles, de banquets où les toasts les plus incendiaires ne sont que jeux oratoires, ils croient que la bouderie de la garde nationale est celle du *Dépit amoureux*, et la garde nationale le croit toute la première. C'est ainsi qu'on aboutira, par une pente invisible et sûre, à la SecondeRépublique, au suffrage universel, à l'aventure du Second Empire... « Je n'ai pas voulu cela », ont dû dire plus d'une fois Thiers, Lamartine, Odilon Barrot et autres, qui n'avaient cru renverser que Guizot.

A. ALBERT-PETIT

LA CRISE DE LA LIVRE

Un communiqué de Downing Street, publié dans la soirée du 20 septembre, faisait brusquement savoir que « le gouvernement de Sa Majesté, après entente avec la Banque d'Angleterre, avait décidé qu'il était devenu nécessaire de suspendre pour le moment l'application de la sous-section 2 de la section I du Gold Standard Act de 1925 ».

Malgré sa forme discrète, ce texte légèrement sybillin avait la force d'un document révolutionnaire. L'Angleterre abandonnait le culte sacré de l'étalon-or.

Or la fixité de la devise, maintenue depuis 1704 et à laquelle seules les guerres napoléoniennes et celle de 1914 avaient porté atteinte, est la base de la grandeur anglaise. C'est elle qui a fait de la livre l'unique monnaie internationale, c'est elle qui a permis à Londres de jouer le rôle de banquier du monde, c'est donc elle qui a conduit la Grande-Bretagne à un équilibre économique sans précédent comme sans équivalent et à faire figurer au premier rang de ses exportations les exportations de capitaux. Situation royale tant que ses fondations demeurent intactes; situation singulièrement dangereuse à partir du moment où le postulat sur lequel tout repose — c'est-à-dire la parité-or — est mis en question.

La Grande-Bretagne l'a si bien compris que, dès le lendemain de la guerre, alors que l'économie du monde est encore bouleversée, elle a le sentiment qu'il est indispensable de revenir au gold-standard momentanément suspendu. Si l'Angleterre ne revient pas à l'étalon-or, elle perdra sa position d'arbitre sur les marchés d'outre-mer. En 1925, le rétablissement est fait.

En 1931 les anciens dieux sont renversés.

Que s'est-il passé?

La suite du communiqué du 20 septembre nous l'apprend. Il nous enseigne que, depuis le milieu du mois de juillet plus de 200 millions de livres avaient été retirées du marché de Londres, que les retraits s'étaient accélérés au cours des dernières journées, et que, les réserves d'or de la Banque d'Angleterre étant réduites à 130 millions, il aurait été dangereux de risquer de nouvelles déperditions, peut-être l'épuisement de cette encaisse.

Mais pourquoi ces retraits massifs ont-ils eu lieu?

A la vérité l'origine du mouvement ne date pas d'hier. Pendant tout le cours de 1930, la presse britannique a reproché à la Banque de France de pratiquer une politique attirant inutilement dans ses caves des masses d'or qu'elle n'utilisait pas. Il est vrai qu'en douze mois l'Institut d'émission français avait vu son stock passer de 41 à 53 milliards et demi. Mais la disparité entre le taux d'intérêt pratiqué à Paris et celui de Londres ne suffisait pas à justifier ce déplacement d'or. Lorsque, au début de 1931, le taux de la Banque de France fut ramené à 2 p. 100, c'est-à-dire à un niveau alors inférieur de 1 p. 100 à celui de l'Angleterre, l'afflux d'or ne diminua pas. Les accusations des journaux anglais se firent alors plus rares, disparurent. Elles renaissent aujourd'hui, sans être plus justifiées. Organes conservateurs, libéraux ou travaillistes prétendent que l'une des causes du malaise britannique réside dans ce fait que la France — comme les États-Unis d'ailleurs, mais l'irritation est plus vive à notre égard — n'a pas « joué le jeu », que le gold standard n'a pas pu être maintenu parce que nous n'en avons pas observé les règles. La Banque de France a thésaurisé, elle n'a point remis dans la circulation internationale les dépôts de métal qu'on lui confiait. Mais, en le faisant, ne serait-elle pas sortie de son rôle? Et la confiance qu'elle inspirait ne venait-elle pas précisément de la prudence de sa gestion? D'ailleurs les formidables encaisses en livres que la Banque de France, pourtant avertie, conservait et la perte de quelque 20 p. 100 qu'elle a subie sur ces encaisses dès le premier jour de fléchissement du change britannique ne donnent-ils pas une preuve nouvelle — après bien d'autres — du souci de coopération amicale qui n'a jamais cessé d'exister entre les deux instituts? Aux Communes, le

21 septembre, M. Snowden tenait à rendre hommage aux établissements français qui, rappelait-il, n'avaient point retiré de Londres leurs avoirs en sterling aux heures les plus inquiétantes de la crise.

La vérité est que, dès la fin de 1930, la cause principale des retraits de capitaux et d'or dont souffre la place de Londres, c'est l'inquiétude que fait naître la situation générale de l'Angleterre.

Le retour à l'étalon-or n'avait pas suffi à rendre la santé à l'économie anglaise. Alors que d'autres pays, en stabilisant leur monnaie à des taux moins ambitieux, acceptaient une faillite partielle et allégeaient d'autant leur dette, au moins intérieure, la Grande-Bretagne qui avait courageusement pris les devants par un accord avec les États-Unis, se trouvait à la tête d'une dette-or considérable. Le régime de la parité n'était viable que si le pays, par ailleurs, acceptait dans le domaine économique et dans le domaine social, des règles de vie héroïques. Or le niveau de vie n'a pas baissé, au contraire. Les charges sociales ont été accrues. La part de l'État dans l'assurance-chômage est de £ 12 077 651 en 1928-29. Elle passe, l'année suivante, à £ 19 494 054 et, en 1930-31, à £ 26 671 700. Le socialisme est au pouvoir avec ses prodigalités et ses menaces. La crise mondiale qui déjà — toute autre considération mise à part — oblige les capitalistes étrangers à court d'argent à rapatrier leurs crédits, rend plus fragile l'édifice britannique et accroît les appréhensions déjà nées sur sa solidité. Qu'on ajoute à ceci le fait que la conférence de Londres, réunie en juillet, et les décisions de Bâle prises en août, en immobilisant les crédits à court terme investis en Europe centrale[1], créent un rappel des crédits disponibles à Londres, et l'on a les éléments d'une situation qui, en quelques jours, amenait la démission du cabinet travailliste.

Quand, le 24 août, un cabinet qui se présente comme un ministère d'union nationale est formé, les 50 millions de livres

1. L'erreur fondamentale des Anglais est d'avoir investi d'énormes capitaux en Allemagne (capitaux qui en grande partie leur étaient imprudemment prêtés par les Français). Non seulement leurs avances se sont trouvées « gelées », mais les banques allemandes, camouflées en hollandaises, ont participé à l'assaut lancé contre la livre.

que la Banque d'Angleterre a obtenues au début du mois à Paris et à New-York sont sur le point d'être épuisées. Les entretiens que M. MacDonald a eus avec le parti travailliste montrent que le Labour, hostile à toutes les économies qui frapperaient la classe ouvrière, est au contraire partisan d'une politique de déflation. Le nouveau cabinet, constitué pour défendre le crédit menacé, a donc pour mission première d'équilibrer le budget et — implicitement — de maintenir l'étalon-or.

La première impression est favorable. Dans la journée du lundi 26 les changes sur Paris, sur New-York et sur Amsterdam s'affermissent. Déjà la Cité laisse imprimer que les vents ont tourné, que l'orage passe.

Les 80 millions que Paris et New-York mettent aussitôt à la disposition de la Banque d'Angleterre vont constituer une masse de manœuvre suffisamment importante, pense-t-on, pour assurer la défense de la livre contre toutes les attaques éventuelles.

D'ailleurs le gouvernement se met rapidement à l'œuvre. Les grandes lignes du nouveau budget ont été décidées avant même que le cabinet ne soit constitué. C'est sur ce terrain que M. MacDonald, M. Baldwin et Sir Herbert Samuel ont accepté de collaborer. Le 10 septembre le projet est soumis aux Communes.

M. Snowden, qui le présente, se lève pour parler, les traits tendus, le visage rouge d'émotion. « J'accomplis aujourd'hui, dit-il, le devoir le plus pénible de mon existence. » Et il expose les réalités sévères.

Le déficit pour l'année financière 1931-32, sur les bases actuelles, serait £ 74 679 000, celui de 1932-33, que la Commission May avait estimé à 120 millions, que l'on avait rectifié plus tard à 150 millions, serait de 170 millions. Les rentrées d'impôts ont été décevantes, les charges augmentées par l'accroissement du chômage, enfin le Plan Hoover a privé l'Angleterre de rentrées importantes. Le gouvernement envisage de parer à ce déficit à l'aide de trois remèdes, des économies, des impôts nouveaux, enfin une diminution du fonds d'amortissement.

Les économies permettront d'épargner 22 millions pour l'année en cours et 70 millions pour l'année prochaine. Les

traitements des instituteurs seront réduits de 15 p. 100 et l'on trouvera, dans ce seul département, £ 10 300 000 en 1932-33. L'assurance-chômage, tant par la réduction des allocations que par l'augmentation des versements faits par les ouvriers et les employeurs, évitera une dépense de £ 35 800 000. Les soldes des officiers et de la troupe, celles des équipages de la marine, de la police, etc., seront réduites. Tous les ministères apportent leur part de restrictions.

Quant aux impôts nouveaux, ils se divisent en contributions indirectes (11 millions et demi pour 1931-32 et 24 millions pour 1932-33) et taxes directes (29 et 57 millions et demi pour chaque année respectivement). Les impôts directs comprennent un accroissement de l'income-tax dont le faux standard est porté de 4 shillings 6 d. à 5 shillings à la livre, et une augmentation de 10 p. 100 de la surtaxe. Le total des recettes ainsi escomptées est de £ 40 500 000 pour cette année et de £ 81 500 000 pour l'année prochaine.

Enfin on diminue de £ 13 700 000 et de £ 20 000 000 les sommes prévues pour l'amortissement de la dette.

Le budget est ainsi non seulement équilibré, mais le chancelier de l'Échiquier prévoit un excédent d'environ 1 million et demi.

L'accueil fait à ce budget par les libéraux et les conservateurs qui, pratiquement, composaient à eux seuls la majorité, bien que le Premier ministre et le ministre des Finances fussent travaillistes, permit, dans les premiers jours, d'espérer qu'un pareil effort national ramènerait définitivement la confiance de l'étranger. On demandait au pays des sacrifices indiscutablement très lourds et les hommes au pouvoir paraissaient assez énergiques pour venir à bout des résistances que, peut-être, la campagne de l'opposition allait faire naître. L'expérience a montré qu'une pareille espérance péchait par excès d'optimisme.

Il suffit de réviser les divers postes de ces finances d'État pour comprendre que les solutions proposées n'étaient probablement pas les vraies.

Certes les droits sur la bière, le tabac et l'essence ont été augmentés, certes l'Anglais moyen devra payer quelques pence de plus pour aller au cinéma. Mais la véritable source

de revenus nouveaux, où le chancelier de l'Échiquier la cherche-t-il? Dans une élévation de l'impôt sur le revenu, de cet income-tax auquel tous les gouvernements ont successivement fait appel. Or ce prélèvement sur la fortune a déjà atteint son extrême limite. Il fournit à lui seul 61 p. 100 des recettes budgétaires, et le taux d'imposition est progressif au point qu'à partir d'une certaine fortune il absorbe la majeure partie des revenus. 50 000 livres de rente payent désormais une redevance annuelle de 12 408 livres au titre de l'income-tax et 15 957 livres au titre de la surtaxe, soit au total plus de 29 000 livres. Bien plus si l'on prend le cas d'un homme de quarante-cinq ans, marié et père de trois enfants et si ce contribuable, désireux que sa fortune revienne intacte à ses héritiers, contracte — le cas est fréquent — une assurance qui acquittera à sa mort les frais de succession, il devra verser par an, tant au fisc qu'à la compagnie d'assurances, 53 505 livres pour un revenu de 50 000 livres! Le calcul a été fait par les soins du Trésor lui-même.

Dans ces conditions, comment s'étonner que les grandes fortunes anglaises, effrayées, cherchent à l'étranger un asile? Si l'on se souvient d'autre part que le capital est extrêmement concentré en Grande-Bretagne, on se rend compte qu'il suffit de la défection d'un nombre relativement restreint de capitalistes pour que l'équilibre total soit modifié.

La question n'est pas de savoir s'il est moral ou immoral qu'une oligarchie financière soit frappée ou épargnée. Elle est de savoir quelles mesures sont efficaces pour rétablir le crédit. Les fortunes anglaises ont eu l'impression que le gouvernement d'union nationale appliquait des mesures que le gouvernement travailliste n'aurait pas reniées.

Et elles ont été confirmées dans ce sentiment en apprenant que les économies du budget présenté le 10 septembre étaient non point supérieures, ni même égales, mais inférieures à celles sur lesquelles le cabinet travailliste, à la veille de démissionner s'était mis d'accord.

Bien mieux, sur ce terrain, le gouvernement est forcé de reculer. Quand on fit savoir aux équipages de la flotte de l'Atlantique, réunie dans les eaux écossaises en vue de grandes manœuvres navales, quelles seraient désormais les nouvelles

soldes, une « grève » générale se déclencha à bord. La flotte britannique passait à l'opposition et le premier Lord de l'Amirauté dut promettre que la question ferait l'objet d'un examen plus approfondi. L'incident a eu, à l'étranger, un retentissement peut-être exagéré. Il n'est pas le symptôme d'un manque de loyalisme de la marine Mais le fait est là : un élément nouveau d'inquiétude avait surgi.

Pareil exemple ne pouvait manquer d'être contagieux. Le lendemain c'étaient les instituteurs, les policemen qui protestaient contre les amputations de leurs salaires. Et le gouvernement recule encore. Il revient sur ses décisions, ramène de 15 à 10 p. 100 les réductions proposées au Parlement. Et les travaillistes applaudissent en riant.

D'autres facteurs contribuent à accroître la crise de confiance. Dès le lendemain de la formation du cabinet, on s'était rendu compte que l'union nationale était une étiquette qui ne cachait qu'une coalition de partis. Le premier contact avec le parlement montra que la majorité gouvernementale ne s'élevait pas à soixante voix, majorité suffisante pour gouverner si d'une part elle était homogène et si, de l'autre, le gouvernement l'était également. Mais là n'est point le cas. S'il est vrai que les ministres se sont mis aisément d'accord pour parer au plus pressé, c'est-à-dire si les conservateurs et les libéraux ont accepté de reprendre et de rapetasser à leur façon un projet de budget travailliste, le manque d'unité s'est immédiatement révélé quand il s'est agi de pousser les choses plus loin. L'équilibre budgétaire était assuré, mais la balance économique ne l'était pas. Or les deux sont également indispensables pour que le régime de l'étalon-or soit possible. Comment rétablir la stabilité de cette balance économique? Deux méthodes sont en présence. La première consiste à réduire les importations soit par un tarif protectionniste, soit par un embargo sur les admissions de certains produits, des produits de luxe par exemple. La seconde consiste à accroître les exportations, soit en procédant à une compression des prix de revient, soit en dévalorisant la livre. Mais, par définition, cette dernière hypothèse ne pouvait être envisagée puisque c'était précisément

pour assurer le maintien du gold standard que l'on cherchait une panacée. Quant à la compression des prix de revient, nul n'y songeait sérieusement en face d'une opposition fortement constituée et décidée à lutter à tout prix contre une diminution des salaires. Restaient les droits de douane.

Mais ici, nouvelle difficulté. Le cabinet comprend des hommes comme M. Snowden et Sir Herbert Samuel, délibérément réfractaires à toute atteinte au libre-échange. Aussi les conservateurs lancèrent-ils l'idée d'élections générales très prochaines qui se feraient non plus sur le programme des partis, mais sur la question du protectionnisme, une sorte de cartel électoral s'établissant dans les circonscriptions en faveur du candidat, quel que fût son parti, qui se déclarerait en faveur d'un tarif douanier. Ainsi par des voies détournées reparaissait l'ancienne division entre whigs et tories, entre partisans et adversaires du libre-échange. On revenait aux conditions politiques du début du siècle dernier. On écartait, en une heure grave, le troisième parti, d'où vient tout le mal.

Mais l'opinion, tant en Angleterre qu'à l'étranger ne vit qu'une chose, c'est que l'union ne régnait pas dans ce fameux cabinet d'union et que des élections trop proches allaient compromettre l'œuvre de redressement.

Ainsi l'alarme donnée aux fortunes anglaises, la faiblesse du gouvernement devant les résistances du pays aux mesures d'économies, le défi lancé par les équipages de la flotte de guerre, la crainte de nouvelles élections qui, peut-être, remettraient le pouvoir aux mains des socialistes, tout contribuait à accentuer l'inquiétude des capitaux. Les 15, 16, et 17 septembre les évasions de capitaux sont si importantes, que les dernières ressources de l'emprunt de 80 millions de livres fondent comme neige au soleil. La Banque d'Angleterre s'adresse une fois encore à Paris : elle y trouve la promesse d'un appui immédiat de quatre nouveaux milliards de francs. Mais à New-York, où la prudence l'emporte sur l'amitié, l'accueil est moins favorable. Bien mieux une rapide enquête apprend que les ordres transmis par Amsterdam sont, en grande partie, donnés par des banques américaines. L'assaut est mené par certains groupes de New-York, tout puissants d'ailleurs. Et, comme déjà le bruit d'un abandon du point

d'or circule, un commencement de panique se manifeste. Le gouvernement n'avait plus qu'une mesure à prendre, sauver ce qui restait de l'encaisse de la Banque d'Angleterre, en abandonnant le principe de la parité. Le communiqué du 20 septembre prit forme de loi le 21. En même temps le taux d'escompte de la Banque était porté à 6 p. 100. La livre descendait le jour même à 112 francs, le lendemain à 104.

L'abandon du gold standard est prévu pour six mois. D'ici là les choses auront-elles évolué, comme les Anglais l'affirmaient au début, au point de permettre un retour au cours d'autrefois? La Grande-Bretagne, au contraire, profitant du renouveau d'activité que son industrie va connaître sous le signe d'une monnaie moins onéreuse, va-t-elle trouver un nouvel équilibre économique, mieux adapté aux conditions d'une Europe renouvelée par la guerre? Trop d'éléments étrangers à la Grande-Bretagne sont en jeu pour qu'il soit possible de rien prévoir. Un fait paraît cependant certain, c'est que la livre va perdre son rôle de monnaie d'échange international et que les Anglais demeureront malaisément ce qu'ils étaient : les banquiers du monde[1]. Un autre peuple, il est vrai, s'apprête depuis quelque temps à recueillir leur succession; l'événement sans doute anticipe sur ses prévisions, mais tout porte à croire que le dollar va permettre à la banque de New-York d'étendre son influence sur le commerce mondial. En ce qui concerne l'Angleterre elle-même, son histoire nous offre trop d'exemples de sa prodigieuse et courageuse faculté d'adaptation pour qu'il soit permis de douter de son avenir.

JEAN ALLARY

1. Politiquement, en ce qui concerne les rapports de l'Angleterre et de ses dominions, la crise de la livre anglaise apparaît aussi grosse de conséquence. A l'heure où nous écrivons, on apprend que l'Afrique du Sud entend, pour son compte, maintenir l'étalon-or.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe)*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.